

ESSAIS CRITIQUES

ARTISTIQUES, PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES

ALFRED DE VIGNY

PAR

FERNAND BALDENSPERGER



— 12 —

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE

PARIS



J 1971

CA

F B
V686

30401

D
S

THE
MILITARY

ALFRED DE VIGNY

DU MÊME AUTEUR

Chez Hachette et C^{ie} :

Gottfried Keller, sa vie et ses œuvres (épuisé).

Goethe en France, étude de littérature comparée. (2^e édit.)

Bibliographie de Goethe en France (épuisé).

Etudes d'histoire littéraire. 2 volumes.

Alfred de Vigny, contribution à sa biographie intellectuelle.

Librairie Plon :

Le Mouvement des idées dans l'Emigration française, 1789-1815.

Librairie Flammarion :

La Littérature ; création ; succès ; durée.

Librairie Conard :

Oeuvres complètes d'Alfred de Vigny ; 6 volumes.

Librairie Champion :

Orientations étrangères chez Honoré de Balzac.

Librairie Payot :

L'avant-guerre dans la littérature française, 1900-1914.

Les Belles-Lettres :

Sensibilité musicale et Romantisme.

Londres, The Scholartis Press :

Journal d'un poète, d'Alfred de Vigny. Edition revue et augmentée.

DE FERNAND BALDENNE :

Mezza Voce, poésies (*Chailley*, épuisé.)

En marge de la vie, poésies (*La Plume*, épuisé.)

La croisée des routes, poésies. *Librairie Perrin.*

Contes et récits vosgiens (*Marches de l'Est*, épuisé.)

Charles Guérin et son œuvre lyrique (épuisé).

FERNAND BALDENSBERGER

ALFRED
DE VIGNY



Carl A. Rudisill Library
LENOIR RHYNE COLLEGE

— 12 —

PARIS

LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE

FB
V686
30401
Feb. 1952

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT VOLUME
LE DOUZIÈME DE LA COLLECTION
« ESSAIS CRITIQUES »
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR ALFA
SPÉCIAL DES PAPETERIES DU MARAIS,
NUMÉROTÉS DE 1 A 50

Copyright 1929 by
La Nouvelle Revue Critique. — Paris
Tous droits réservés pour tous pays

ALFRED DE VIGNY

CHAPITRE PREMIER

UN PETIT CI-DEVANT FAIT BONNE CONTENANCE

Les enfants me disaient : « On dit que tu es noble. Est-ce vrai ? » Je leur disais : « Oui, je le suis ».

Alors ils s'éloignaient de moi avec un air de haine.

Journal de Vigny.

Le Palais de l'Élysée, où réside aujourd'hui le chef de l'État, a connu de plus humbles destinées. Au lendemain de la Révolution, les « Folies-Bourbon », acquises par un entrepreneur, hébergeaient un pêle-mêle baroque de nouveaux pauvres et d'aspirants à la fortune, d'aventuriers et de locataires de hasard. Cloisons et soupentes, dans la partie habitable du palais,

multipliaient ingénieusement les chambres et les réduits, les alcôves et les cuisines. Escarpolettes et guinguettes en plein vent s'installaient tous les dimanches dans les jardins, dont les grilles ouvraient sur les Champs-Élysées. Mais les arbres avaient été respectés, parmi les pelouses piétinées; et l'on était presque à la campagne du côté *jardin*, si le côté *cour* s'encombrait de tout un fatras d'appentis, de remises et de débarras appartenant aux boutiques du voisinage.

C'est là qu'en juin 1799 une famille fort exiguë était venue s'installer, au loyer de 700 francs par an, afin de mettre au bon air des Champs-Élysées un petit garçon de deux ans, anémié par l'ombre du château de Loches, au pied duquel sa famille venait de passer quelques années dans l'angoisse et la terreur. On gardait, au foyer des Vigny, mauvais souvenir du séjour à demi forcé qu'on venait d'y faire pendant la Révolution, des morts qui avaient en six ans fait prendre le deuil de trois enfants en bas âge et d'un grand-père vénéré, des tracas mortels suscités par les dénonciations et les mesures de

« salut public », enquêtes domiciliaires avec dragonnades, garnisaires au logis et détention dans la maison de la rue des Jeux, emprisonnement des uns et internement des autres, maladie et claustration, misère et désarroi aggravés par l'inquiétude qui concernait d'autres membres très proches de la famille.

Vigny aura plaisir, plus tard, à se proclamer le fils reconnaissant de la délicieuse Touraine : « on est du pays où l'on est né et où l'on a été remué dans son premier berceau »; mais à cet enfant qui devait l'illustrer et y avoir sa statue, sa ville natale de Loches avait fait un accueil de marâtre, et la Tour d'Alaric, dont son aïeul maternel avait été le « gardien pour le roi de France », sembla projeter une menace glacée sur sa vie commençante.

On a pu regretter que Vigny, écrivain et philosophe, n'ait pas fait meilleur visage à « la multitude » et à la société dans leurs turbulences, et qu'il ait plus volontiers évoqué dans son œuvre les temps — peut-être un peu imaginaires — où de parfaites relations unissaient

un « peuple de France », confiant et satisfait, à une aristocratie dévouée et frugale : qui saura jamais ce qu'enregistre secrètement, parmi le trouble et l'effroi de ses proches, l'inconscient d'un enfant, même quand la grande tourmente est passée?

Ce n'étaient pourtant pas de bien terribles suppôts des tyrans que ces petits nobles de province, ceux de l'Ouest surtout, « toujours sur la défensive à l'égard de la Cour, toujours en arrêt sur les privilèges, dévoués sans doute, mais souvent révoltés et par suite suspects à des maîtres qui préféraient la soumission au dévouement. » (Albert Sorel.) Le chevalier Pierre-Léon de Vigny, vieux capitaine d'infanterie qui avait passé par les ordres et par Saint-Sulpice avant d'entrer à l'armée, septième des douze enfants d'un père beauceron, avait épousé à cinquante-trois ans Jeanne-Marie-Amélie de Baraudin, de vingt années plus jeune que lui, fille cadette d'un marin retraité comme « chef d'escadre ».

Un coup de fusil reçu par ce fantassin à travers le corps, en 1758, en pleine guerre de

Sept Ans, l'avait rendu infirme pour le reste de ses jours : Alfred ne connut son père que plié en deux, cheminant entre deux cannes dans l'appartement exigü, de son lit au coin de la cheminée, ou tassé dans un grand fauteuil, mais racontant au petit garçon, blotti entre ses genoux blessés, de belles histoires de chasses et d'aventures, de jolies anecdotes spirituelles du bon vieux temps.

Quant à sa mère, le poète vénérail en elle l'être qui, plus que tout autre, « jeta dans son âme les premières idées du bien, et dans son esprit les germes du goût et le désir de s'instruire ». Avec son grand profil si noble, ses beaux yeux gris bleu sous un front encadré de cheveux blonds, elle était pour l'enfant le symbole de toute fermeté en même temps que de toute grâce. Elle, de son côté, qui a été touchée comme toutes ses contemporaines par le frisson sentimental venu de Jean-Jacques, se pique d'élever son dernier-né, son fils unique, dans la sincérité et la franchise; on l'aguerrit contre le froid et on l'arme contre l'intolérance et la

superstition; on lui fait faire des exercices physiques et de longues promenades : déférence à l'*Émile* à laquelle s'ajoutent des préceptes d'honneur et de fidélité aristocratique bien éloignés de la pensée de Rousseau.

Avec une pension et des rentes de quelques milliers de francs, épaves d'un petit avoir volatilisé en assignats, avec une vieille bonne dévouée qui faisait à la fois la cuisine, le raccommodage et les « accompagnements », ce petit monde échappé aux proscriptions était installé tant bien que mal dans quatre pièces de l'Élysée-Bourbon désaffecté, entre la duchesse de Richelieu et un chevalier de Champcenetz, au premier étage sur la cour intérieure, dans un mobilier de rencontre et sans grandes perspectives d'une fortune meilleure.

Mais le dénuement, la gêne, le regret d'un passé qu'on se figurait plus glorieux que de raison, la crainte de déchoir d'un rang qu'à distance on s'exagérait — qu'était-ce là pour des gens de bonne qualité? Afin de faire encore meilleur visage à la maussade destinée, le vieux

capitaine rappelait à son fils qu'après tout la noblesse n'était qu'une classe retirée un peu plus tôt que les autres du labeur rural : « Nous fûmes tous laboureurs, lui disait-il, nous avons tous conduit notre charrue : l'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée. Voilà toute la différence... » C'était plutôt l'injuste responsabilité qui chagrînait ces infortunés, portant la peine d'abus où ils étaient, leurs aïeux et eux-mêmes, pour si peu de chose ! Et c'étaient aussi les blessures nouvelles de deux familles décimées et d'un loyalisme meurtri, un oncle d'Alfred fusillé à Quiberon, un autre devenu trappiste au licenciement de l'armée de Condé, deux cousins tués hors de France, une grand'mère, une tante ayant frôlé la guillotine, la surveillance policière pesant toujours sur la famille, et cette stupéfiante catastrophe, enfin, pour des Français de l'ancienne foi : le duc d'Enghien passé par les armes dans les fossés de Vincennes. Le jour de mars 1804 où le vieux retraité de l'ancienne armée rapporta au logis, des larmes dans la voix, la fatale nouvelle, il sembla vraiment à son

filis que la fin du monde était arrivée : ce n'était que la fin d'un monde.

En face de ces ruines, qu'elle était fascinante la France guerrière que Napoléon faisait triompher sur les champs de bataille de l'Europe ! La jeunesse pouvait-elle fermer ses yeux à tant d'éclat et de chamarrures, ses oreilles à de si vibrantes fanfares ? Les Vigny avaient beau se garder de toute compromission à l'égard du régime et de ses maîtres. Est-il vrai qu'un jour l'empereur lui-même ait pincé la joue de l'enfant (emmené, par un dignitaire de sa parenté, à la chapelle des Tuileries) en demandant : « C'est à vous, ce gentil blondin ? » Comment un germe de *sédisme*, d'aveugle dévouement à ce chef, d'irrésistible fascination, ne serait-il point tombé là ? Entre l'ardent appel de la France révolutionnée, même sacrilège, et le souvenir attendri du passé, même nimbé d'une gloire irréaliste, l'enfant des Vigny ne sentait pas le choix aussi facile que les vieux amis intransigeants de sa famille. Le soir, quand on était sûr que les agents de Fouché ne rôdaient pas

aux alentours, ils venaient, ceux-ci, ressusciter les joies délicates de la conversation : le capitaine, charmant causeur, souliers à boucles et bas de soie, jabot de dentelles sur l'habit Louis XVI, avait d'abondants souvenirs à conter; M^{me} de Vigny, artiste, réfléchie, un peu janséniste, jugeait avec droiture les choses et les gens. On captait à plaisir les plaisants reflets du passé, et la douceur de vivre ressuscitait, avec une nuance de charme nostalgique, dans tous les propos : non pas les scandaleux abus, les privilèges de l'ancienne Cour, les carrosses de Versailles ou le jeu du Roi, mais les gentillesse et les malices salonnnières, les salubres existences de terriens, de chasseurs, de marins, apprivoisés par des femmes exquis et assouplis par l'entente des choses de l'esprit; les épisodes de l'Indépendance américaine, ou, par-delà, les faits d'armes de la guerre de Sept Ans : guerres en dentelles, semblait-il, à côté des rudes campagnes des grognards. Un halo d'intelligence, de subtile galanterie, d'honneur étincelant et de joyeuse aventure illuminait, pour

l'auditeur émerveillé, ce couchant de la monarchie; et l'enfant, les paupières lasses d'avoir tenu ses yeux trop tard ouverts, devait avant de s'endormir donner, à la prière du soir, un baiser aux quatre fleurs de lys qui ornaient la croix de Saint-Louis de son père.

A ces tiédeurs du foyer, à cette vénération rituelle, la vie du dehors n'opposait que dureté. La pension Hix, où le petit Alfred fut demi-pensionnaire, avait été choisie comme maison d'éducation pour des fils de dignitaires et pour les pages de l'Empereur : le petit ci-devant y affrontait une jeunesse turbulente qui raillait ses prétentions de noblesse; ou bien c'étaient ses airs de fille qui prêtaient à taquineries, et des élèves plus grands et plus forts mettaient à rançon ses devoirs mieux faits et ses préparations mieux sues. Et lui, dont pourtant une hygiène très sage avait aguerri la santé chétive, n'était guère de taille à lutter — ni à absorber sans dégoût le pain moisi et l'eau croupie, distribués à travers une grille pour le goûter des élèves. La seule vengeance à sa portée, le soir, quand la servante

venait le chercher, c'était de tirer violemment la porte, pour faire retentir sa réprobation puérile dans les couloirs et les escaliers...

Son zèle n'en était pas ralenti : de bonne heure passionné pour l'étude, guidé dans les rudiments de la musique par sa mère, recevant des leçons de dessin du peintre Girodet, épris de géographie et de mathématiques, l'élève Vigny se voyait prédire par M. Hix lui-même les plus hautes destinées : s'il allait de ce train, il finirait sûrement maréchal de France. L'École polytechnique ne s'ouvrirait-elle pas devant lui? Les « armes savantes » semblaient, pour qui passait par elles, une moindre infidélité à l'ancienne armée. N'était-il pas d'un ambitieux autant que d'un poète, son premier alexandrin, par lequel Alfred traduisit un vers fameux de Lucaïn :

Croyant que rien n'est fait s'il reste encore à faire?

Comme un fils de roi déchu est élevé pour le trône, comme un tendre Astyanax doit quelque jour faire revivre le sang d'Hector, on concen-

trait ainsi sur cette frêle tête l'espoir vivace de deux lignées déçues. M^{me} de Vigny, au pastel, fixait d'année en année les traits plus fiers du cher rejeton; de semaine en semaine, des lettres mettaient au courant de ses progrès d'écolier la tante lointaine, la chanoinesse, confinée dans le petit manoir patrimonial du Maine-Giraud, à quelques lieues d'Angoulême. Alfred, disait sa mère, était *sa gloire* : elle se reprochait, elle, parce fils chéri, d'être *la glorieuse*...

Autour du blondin grandissant, trop de vieillards admiratifs, très peu d'enfants sur un pied d'égalité. A la pension, plus proches de sa sensibilité que les turbulents petits satisfaits du monde officiel, de jeunes êtres d'exception, dont quelques-uns marqués par le destin, Mathieu et Serge Mouravief, avec leurs longs cheveux bouclés tombant jusqu'à la ceinture, Hérold, de six ans plus âgé et ne vivant que pour la musique, d'Orsay, aristocrate jusqu'au dandysme, et Ravignan que Vigny devait retrouver prédicateur fort renommé; mais l'écolier ne se fait guère d'amis parmi ses condisciples des heures de

classe. Au Tronchet-en-Beauce, où il passe l'automne quelquefois chez une tante, d'autres évocations de splendeurs disparues, chasses en plaine, visites de voisinage entre propriétaires, souvenirs des anciennes possessions terriennes, viennent s'ajouter aux regrets à demi illusoire que suscitaient, déployés et commentés par son père, les documents généalogiques de la famille ou les parchemins impressionnants et un peu vains dont les rubans et les sceaux attestaient tant de choses passées : ces Vigny anoblis par les Valois et portant un sang beauceron dans des charges de moyenne dignité mais de grande responsabilité, ces Baraudin piémontais devenus « une famille de Tritons », d'amphibies au service des rois de France; fusion de deux races et de deux climats, Nord et Midi, terre et marine, solidité des provinces françaises et subtilité italienne, goût de la distinction et fierté un peu dédaigneuse à l'endroit des pouvoirs, surtout de ceux des temps nouveaux...

Il faudra toute une existence pour que, grand

écrivain, Vigny renverse les termes de son illustration et qu'il écrive :

J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe ? il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

(L'Esprit pur.)

Toute une existence ? A peu près, car ces vers sont du 10 mars 1863, et Vigny devait mourir à six mois de là. Il fallait surtout que le « péché de poésie », dans lequel ses parents s'effrayaient de le voir tomber, devînt la raison d'être de sa vie. Poésie qui sera de bonne heure pour lui une forme inspirée du rêve et du savoir, idées et mots qui se détachent en frémissant de la pensée et de l'observation, appel impérieux qui transporte sans merci en pleine songerie le mouvement intérieur de l'être et fait vivre ainsi celui-ci d'une vie supérieure à la réalité ; « distraction », frissonnant émoi que les mots, les moyens d'expression servent tant bien que mal, mais qui donnera aux veillées sous la lampe, aux promenades solitaires, à l'étude, à la lecture

et à la méditation une sorte de religieuse intensité : avec une ferveur qu'explique peut-être la nouveauté de tout cela dans une race vouée jusqu'ici aux choses de l'armée et de la marine, de la maison rustique et de la famille nombreuse, le petit aristocrate désorienté de 1815 vivra de ce culte.

CHAPITRE II

MÉCOMPTES ET BIENFAITS DU SERVICE

En général, quand les princes passent quelque part, ils passent trop vite.

La Veillée de Vincennes.

La Restauration, qui ramène les Bourbons dans les fourgons de l'étranger, ne satisfait qu'à demi la famille de Vigny. Elle a dû quitter auparavant son hasardeux logis de l'Élysée et s'installer tout près de là, rue du Marché-d'Aguesseau : Alfred a remplacé l'externat Hix par des leçons à domicile et s'est ensuite risqué, pour affronter tout de même « le forum », au lycée Condorcet, alors lycée Bonaparte. L'adolescent, trop frêle pour jouer au Marie-Louise de la pre-

mière invasion, se contente de porter des cartouches aux camarades qui font le coup de feu aux barrières : c'est un futur polytechnicien qui prête main-forte à ses anciens. Et puis, vite, le 6 juillet 1814, on le fait entrer dans l'armée, dans l'exclusive Gendarmerie de la Maison du Roi : « Cet enfant, dit M^{me} de Vigny dans une requête à cet effet, a été élevé pour le service du Roi ». Il est encore bien jeunet pour ce métier-là : n'importe, il fera bonne contenance, ici encore. A l'inspection, il risque de paraître trop petit ? Des semelles de liège, au fond des grandes bottes, lui feront gagner quelques centimètres. Il n'est pas très fort en équitation, et son grand cheval, qu'il mène sévèrement, le jette par terre et lui casse une jambe ? Cela fait quelques semaines de convalescence, et sa mère n'est pas moins fière de faire une fois de plus le portrait de son fils, même éclopé, cette fois dans son bel uniforme de mousquetaire rouge, aux parements, aux retroussis éclatants. L'école d'intonation est dure à ses jeunes poumons ? Personne ne voit qu'il crache le sang après avoir commandé, à

vingt pas, le peloton d'instruction des cavaliers...

Aux Cents Jours, c'est bien une autre affaire : il faut escorter jusqu'à la frontière belge la voiture du roi de France : triste équipée pour un jeune enthousiaste, que cette retraite devant les aigles revenues, ce licenciement final dans la déception et le désordre ! Est-il vrai que le petit mousquetaire, ayant eu un jour à adresser la parole à Louis XVIII, imposant et podagre, fondit en larmes à la portière de la berline royale ? Et que ses virils compagnons, pour faire enrager l'imberbe camarade, lui demandaient négligemment de leur prêter ses rasoirs, le roi de France ayant en abomination les moustaches ? Et aussi qu'à Abbeville où était fixé le rendez-vous des forces royalistes, comme notre adolescent faisait réparer la courroie de son casque chez un chapelier, l'épouse de ce marchand commença par apporter au client, si joli, si mince et si affamé, une longue tartine de beurre dans laquelle le garde-du-corps de la Légimité mordit à belles dents ? Enfin que, fait prisonnier dans une halte par les lanciers d'Exelmans qui

le surprirent en plein sommeil, il fut relâché avec ces mots, plus terribles que des coups : « Allez rejoindre votre maman, mon beau soldat? »

Ce qui n'est pas légende, en tout cas, ce fut l'horreur de cette première aventure militaire sur le sol français, devant les fanatiques de Napoléon qui avaient ordre de surveiller sans trop l'incommoder la troupe fidèle du souverain, sous la pluie qui remplissait les bottes et ruisselait sur les nuques, et qui ne laissait, dans la plaine d'Artois délavée, que la trace de la route, « comme une grande raie jaune sur une toile grise. Quelquefois la raie liquide se délayait dans la terre liquide qui l'entourait, et quand un jour un peu moins pâle faisait briller cette triste étendue de pays, je me voyais au milieu d'une mer bourbeuse, suivant un courant de vase et de plâtre... »

On peut en croire les souvenirs de poète : singulier apprentissage que ces journées odieuses où, malgré tout, la joie des dix-huit ans, la gloire d'un bel uniforme le faisaient chanter à

pleine voix ! Ces infortunes lui permirent de constater que, pour des âmes comme la sienne, la certitude du devoir était le stimulant par excellence. « Prenant ma part de cette satisfaction miraculeuse que donne à tout homme la conviction qu'il ne se peut soustraire à nulle des dettes de l'honneur, je compris que c'était une chose plus facile et plus commune qu'on ne pense que l'*Abnégation*... »

La vraie tristesse, n'était-ce pas de constater que l'ingratitude humaine se retrouve chez ceux qu'on sert avec le plus de dévouement ? La Révolution avait dû bousculer pêle-mêle l'Ancien Régime, sans souci de distinguer entre de bons serviteurs du pays et des privilégiés sans vergogne : la Royauté restaurée, bien vite redevenue la proie de l'intrigue courtisane, trouverait-elle à faire jamais un juste départ entre les services désintéressés et les apparences du dévouement ? Louis XVIII n'est-il pas fort indifférent aux mérites muets ? Henri IV savait, d'une bien autre manière, reconnaître un sacrifice, un exploit, une fatigue endurée : la monarchie fran-

çaise aurait-elle dégénéré ? Amertumes et rancunes qu'on ne s'avoue qu'à demi, mais qui laissent leur trace dans l'âme. Il en sera de même en août 1819 quand, Vigny se trouvant caserné au château de Vincennes, une formidable explosion met en péril la forteresse, sa garnison, le bourg voisin : seul le sang-froid des officiers et des hommes, qui éteignent des flammèches voltigeant parmi les barils de poudre, évite une catastrophe. Sans doute, le roi de France demandera quels gradés et quels soldats se sont distingués ; mais comme on lui dit que tout le monde a fait son devoir, il se contente de tirer de sa calèche des rouleaux d'or pour les hommes. « En général, quand les princes passent quelque part, ils passent trop vite... » Et aussi : « Depuis Henri IV, la politique des Bourbons fut toujours de ne pas s'occuper des familles acquises et compromises à leur cause par des services anciens et de nombreux martyres. Aussi étais-je compté par eux au nombre de ceux qui ne pouvaient leur nuire... »

N'importe. le point d'honneur commande de

servir, même des ingrats. Vigny cependant sent son zèle faiblir, et ce ne sont pas les démarches de sa mère auprès de M. Du Coëtlosquet, lieutenant-général et directeur du personnel, la protection de supérieurs qui sont des alliés de sa famille, comme le colonel de Montlivaut ou le lieutenant-colonel de Fontanges, qui rendent au « plat service du temps de paix » son intérêt et son prestige. Vigny en vient même à s'imaginer que, pour se voir pris au sérieux dans l'armée, il faudrait être moins que lui, blond, distingué et de manières courtoises.

Sa sensibilité, en effet, recommence à souffrir dans le milieu composite de l'armée de ce temps-là, officiers titrés remplaçant l'expérience en défaut par une impertinence affectée et une élégance excessive, vieux gradés ayant échappé à la mise en *demi-solde*, chez qui la rudesse des camps s'autorise des guerres qu'ils ont faites pour de bon ; ils exagèrent leur vulgarité goguenarde pour railler les freluquets titrés raffinant sur la coupe de leurs uniformes ou sur les pratiques religieuses de ceux qui, en dévote Restauration, « pensent bien ».

Ignorance désinvolte ou rudesse expérimentée, c'est encore celle-ci que préfère Vigny. D'autant qu'à fréquenter les anciens grognards, il trouve deux avantages : la guerre qu'il n'a pas faite, il la revit du moins dans les récits des débris de la Grande Armée; son excès de sensibilité, toujours près d'affleurer, il lui faut bien le dominer et le contraindre à cette école de tous les jours. La vie du *mess* et les rapports de service complètent par là une éducation qu'avaient commencée pour l'enfant des amies de sa mère, plus attentives que M^{me} de Vigny à former pour le monde l'adolescent si charmant. « Examen intérieur. J'étais né doué d'une sensibilité féminine. Jusqu'à quinze ans je pleurais, je versais des fleuves de larmes par amitié, par sympathie, pour une froideur de ma mère, un chagrin d'un ami, je me prenais à tout, et partout j'étais repoussé. Je me renfermais comme une sensitive. La vie, l'armée rude et forte achevèrent de clore le cercle de fer dont j'entourais mon cœur... »

Mais déjà le jeune officier trouve ailleurs que dans le métier lui-même, avec ses déceptions

d'amour-propre et ses faibles chances d'avancement, de vraies joies et des raisons de bonheur. Les hasards favorables des garnisons pour ses vingt ans, agrémentés qu'ils sont d'une jolie figure et d'un bel uniforme? Le monde où lui donnent accès, avec sa particule et son épaulette, quelques nobles relations et une réputation commençante d'homme d'esprit? Pas trop; car, danseur distrait et causeur par boutades, espiègle comme un page ou taciturne comme un sage, il n'est pas de ceux que les maîtresses de maison peuvent convoquer, jugulaire au menton, pour une soirée qui manque de cavaliers. « Je fus heureux d'être dans un régiment qui souvent m'éloignait de Paris dans la saison des bals et des plaisirs les plus coûteux... »

Avec sa médiocre pension de 800 francs ajoutée à sa solde de sous-lieutenant, le jeune officier serait bien empêché de mener une existence très fringante. La vie de garnison manqua vraiment des agréments qu'il aurait pu espérer: « Je me bornai à quelques sociétés intimes où j'allais, à de rares intervalles, faire de longues

visites et dont les amitiés m'étaient chères. Toujours je choisis les familles distinguées de manières, d'élégances et de langage, où la vie est paisible et rangée, où de jeunes et belles personnes donnent un aspect riant à la maison... »

Mais surtout : « Cette sorte de gêne redoubla en moi le goût des études sérieuses et de la retraite. » C'est à se contraindre à ce qu'il appelle « l'éducation volontaire, la vraie, la seule qui donne à l'âme son élévation et sa forme définitive », que ce singulier officier de la Garde passe une partie de ses loisirs. Dans le gîte quelconque des chambres garnies, le voici qui rime ; comme il est imprégné de Millevoye et des derniers classiques, l'année 1819 qui voit la résurrection d'André Chénier le trouve prêt à suivre le poète des *Idylles*, à faire écho à son frais paganisme et à ses adorations :

Venez ! ô venez voir comme Glycère est belle !

Regardez, c'est la Grèce ; ô regardez ! c'est elle !

Salut, reine des Arts ! Salut, Grèce immortelle !

O fille du Soleil ! La Force et le Génie

Ont couronné ton front de gloire et d'harmonie.

O Déesse propice ! écoute, écoute-moi !
Les faunes, les sylvains dansent autour de toi
Quand Bacchus a reçu leur bruyant sacrifice;
Ombrage mes amours, ô Déesse propice !

Byron, qui lui est révélé vers le même temps, l'émeut par son alliance hardie de décors orientaux ou bibliques avec des thèmes où l'incrédulité du XVIII^e siècle, l'individualisme du XIX^e, l'inquiétude de toujours viennent se placer sans effort, tant les rapports du peuple d'Israël avec son Dieu occupent durablement l'humanité. Vigny fait, lui aussi, des *Poèmes bibliques*. Voici Moïse obéissant à Jehovah, mais souffrant d'être, par sa mission, isolé des peuples qu'il guide, et clamant ses plaintes dont Lamartine nous dit qu'en 1829 « toutes les oreilles capables de les supporter en restèrent retentissantes » :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre...

Voici Jephthé rentrant victorieux dans Jérusalem, et rencontrant sa fille qui vient au-devant de

lui en dansant — alors que le guerrier hébreu a promis à Jehovah d'immoler le premier être humain qu'il croisera sur la route du retour :

Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance :
En échange du crime il vous faut l'innocence.
C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux !
Je lui dois une hostie, ô ma fille ! et c'est vous !

Voici, plus innocents encore que cette victime d'un serment sans prudence, deux enfants qui périssent, avec toute une humanité perverse, dans la catastrophe du Déluge :

Il soutenait Sara par les flots poursuivie ;
Mais quand il eut perdu sa force avec la vie,
Par le ciel et la mer le monde fut rempli,
Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli...

« Serait-il dit que vous fassiez mourir le Juste avec le méchant? » Cette protestation contre Dieu, aussi ancienne que la Genèse, et qui est pour la théologie une pierre angulaire tout ensemble et une pierre d'achoppement, Vigny ne se lassera pas de la reprendre pour son

compte, et de s'émouvoir de toutes les audaces, sataniques, angéliques ou humaines, qui ont tenté de rétorquer de révoltants décrets.

Voici donc les prophètes, jeunes et décidés, pensifs et pitoyables, qui veulent recommencer les temps et rompre la loi tyrannique à laquelle obéit le monde primitif; Daniel qui n'est qu'un enfant, mais déjà secourt l'innocence :

Jusques à ses pieds nus sa tunique de lin
Couvrait de larges plis le timide orphelin :
Les anciens d'Israël dirent qu'en leur enfance
Quand de ses fils encor Dieu prenait la défense,
Il inspirait ainsi le sage Ézéchiél...

Voici surtout Jésus adolescent, qui veut faire succéder un verbe de pardon à la loi du talion et qui demande la grâce de la femme adultère dont le complice a été lapidé par les Juifs :

Son doigt mystérieux sur l'arène légère
Ecrivait une langue aux hommes étrangère,
En caractères saints dans le Ciel retracés...

Vigny, qui a pris rang parmi les poètes de

l'heure, se fait alors des amis littéraires : tous les jeunes écrivains, et quelques anciens parmi eux, qui savent bien que les lettres françaises ne peuvent combiner éternellement les mêmes souvenirs de la Grèce et de Rome, et qui souhaitent rendre quelque liberté à des « genres » asservis par une fausse entente des classiques : Lamartine, tout glorieux des *Méditations*, et le jeune Hugo, impatient de donner à plein sa voix, sont les plus notoires, mais tout un essaim de poètes bourdonne dans le bois des Muses, se groupe en cénacles, se prête main-forte dans des revues et des sociétés littéraires, s'efforce à faire passer, dans un public hostile ou distrait, l'enthousiasme nouveau dont il est animé.

Si bien que, dans ses garnisons successives, Courbevoie, Rouen, Nemours, l'officier méditatif s'intéresse moins à la théorie, à la manœuvre et à l'avancement qu'à la *Muse française*, à la Société des Bonnes-Lettres et au *Conservateur littéraire*, centres de ralliement de ce vif renouveau des lettres. Il se souviendra plus tard de cette période de sa vie où, « planté en

serre-file comme un roseau derrière une forêt de chênes, je rêvais à mes poésies... »

Est-ce enfin une promesse d'activité militaire, et peut-être de gloire? En 1823, l'expédition d'Espagne va faire passer les monts à toute une jeunesse qui brûle de gagner d'authentiques chevrons, et, lieutenant dans la Garde, Vigny se fait affecter comme capitaine au 55^e de ligne, rejoint vite son corps à Strasbourg, traverse avec lui la France de l'est au sud-ouest, s'impatiente et s'exalte, confie à Hugo, s'il meurt, ses manuscrits commencés... et finit par reprendre une vie sans charme le long de la frontière, à Orthez, à Oloron, au fort d'Urdoz, à Pau. Son byronisme lui tient compagnie. Il souffre d'une vocation déçue, de l'absence, « le plus grand des maux », de l'éloignement de tout ce qu'il aime; le pittoresque de la contrée ne le séduit que pour encadrer une mélancolie qui évoque, au cirque de Gavarnie,

— Oh! que le son du cor est triste au fond des bois —

la légende par excellence du moyen âge français, la mort de Roland combattant les Mores dans les

défilés pyrénéens, à l'arrière-garde de Charlemagne.

Mais cette enluminure de l'histoire de France n'est, à son gré, qu'un hors-d'œuvre. Il voudrait égaler les grands poètes, ceux qui ont incarné dans des « mystères » épiques, *Paradis perdu*, *Messiede*, les mythes de l'humanité en face des problèmes du Mal, de la Destinée, de la Mort : et si l'ambition était assez inopportune, elle ne manquait assurément pas d'audace.

Eloa : grande « machine » indifférente si l'on s'en tient à sa structure de poème religieux, mettant en scène les Pouvoirs célestes ou infernaux des vieilles traditions chrétiennes ou légendaires; émouvant symbole, en revanche, si l'on va au-delà, et si l'on suit, non pas l'histoire d'un ange pitoyable que Lucifer entraîne en sa damnation, mais l'allégorie d'une tendresse féminine, infiniment pitoyable à toute souffrance, et dont la grâce éplorée éveille chez l'homme d'autant plus de désir qu'elle-même s'attendrit davantage aux propos du séducteur.

Le cœur répond au cœur comme l'air à la lyre...

Annonce subtile, aussi, d'une poésie mystérieuse et nocturne, d'un clair-obscur fiévreux qui sera celui de Baudelaire : à mesure que le grand jour ou la lumière artificielle baignent la vie des modernes cités, l'accord de la volupté avec l'art semble se réfugier dans la complicité de la nuit, domaine secret de subtils frissons, cercle de séduction, et peut-être de perversité, où règne le plus beau des Anges désobéissants :

J'ai pris au Créateur sa faible créature ;
Nous avons, malgré lui, partagé la Nature :
Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un soleil ;
— Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
La volupté des soirs et les biens du mystère...

Les frissons à venir des *Fleurs du Mal* ne sont-ils pas inclus dans ce partage ? Par une perception aiguë des modernes problèmes, le poète n'annonçait-il pas, dans cette composition qui prétendait rivaliser avec les grands chefs-d'œuvre de l'inspiration mystique,

Ces fleurs dont la beauté ne s'ouvre que la nuit,
Pour qui l'aube du jour aussi sera cruelle... ?

Et c'était déjà, contre la rudesse de la vie,
la secrète revanche de l'art subtil et de l'amour
caché qui, trouvant l'homme affaissé sous le
poids des tâches imposées

Et, dans le mal commun lui-même enseveli,
Lui donne un peu de charme, et quelquefois l'oubli...

Le capitaine de Vigny, qui met au net son poème séraphique dans ses garnisons des Pyrénées et le fait paraître en avril 1824, trompe ainsi l'impatience d'une carrière manquée. Prendra-t-il son parti, dans un pays pittoresque à souhait, de toucher à la trentaine sans être bien sûr de se plaire au métier qu'il a choisi? Se laissera-t-il séduire par l'agrément méridional des garnisons béarnaises et basques? Non. Marches militaires dans les Pyrénées, orages de montagne, nature admirable de contrastes et d'oppositions, pentes verdoyantes couronnées de neiges, versants de frontière qui mènent

Du peuple Catholique au peuple Très-Chrétien
ne réconcilient pas à fond le poète-officier avec

un pays dont les habitants l'impatientent par leur hostilité à l'armée, qui n'en peut mais et dont le tort est d'être attachée à la Légitimité. Lui-même, que ses soldats surnommeraient comme Catinat « le père La Pensée », il ne s'imagine point être un brutal traîneur de sabre : et, dans la ville d'Henri IV, n'est-il pas doublement affligeant d'être pris à partie par une opinion frondeuse et des parleurs de cabaret, et de ne se sentir d'accord qu'avec une minorité de hobereaux ou de fonctionnaires?

Que sera-ce, lorsque des rixes, des altercations entre Béarnais avancés et officiers du 55^e, des insultes populacières à des chefs qu'il révère, lui donneront à la fois le sentiment de l'injustice des foules, du rôle hybride des armées modernes, et de l'impuissance de l'individu? « Une envie indéterminée de frapper... c'est la première impulsion que produit le mal sur l'âme d'un jeune homme; plus tard, la tristesse remplace la colère; plus tard, c'est l'indifférence et le mépris; plus tard encore, une admiration calculée pour les grands scélérats qui ont réussi;

mais c'est lorsque, des deux éléments de l'homme, la boue l'emporte sur l'âme... »

Où Vigny — qui jamais ne donnera dans ces indulgences ultimes — écrit-il cela, avec cette spontanéité des révoltes initiales? Dans le vaste roman qui doit confesser sa déception de caste, sa désillusion de jeune aristocrate élevé pour le service du Roy, et qui, reprochant à la Restauration les faveurs qu'elle prodigue à d'autres, l'oubli où elle maintient des serviteurs dévoués, boude la cérémonie de carton et de toile peinte qu'est le Sacre de Charles X, chanté par Soumet, par Hugo, ces roturiers! *Cinq-Mars*, en 1826, dira leur fait aux Bourbons dans la personne de leur ancêtre Louis XIII. Tout juste excusé par sa mauvaise santé, son humeur défiante, de n'avoir pas reconnu où était le dévouement vrai, le fils dégénéré d'Henri IV n'est-il pas coupable d'avoir donné sa confiance à ceux qui aggravaient le malentendu entre le souverain et ses authentiques serviteurs, les nobles? Richelieu n'a-t-il pas vicié à jamais la Monarchie française en coupant les têtes les plus

proches du trône? C'est une maxime de Montesquieu qui sert de garant à sa thèse : « Les monarchies se corrompent lorsqu'on ôte peu à peu les prérogatives des corps... A mesure que le pouvoir du monarque devient immense, sa sûreté diminue : corrompre ce pouvoir jusqu'à le faire changer de nature, n'est-ce pas un crime de lèse-majesté contre lui? » C'est le succès éclatant de Walter Scott qui incite Vigny à manier le genre du *roman historique*, résurrection du passé que l'on s'ingénie à rendre aussi vivante et colorée qu'une création de la fantaisie. Comment, avec une doctrine aussi réputée que l'*Esprit des Lois*, avec un précédent aussi renommé que les romans de l'Écossais, Vigny ne donnerait-il pas un chef-d'œuvre à sa génération? Il se documente à la Bibliothèque de Monsieur, après son retour à Paris ou pendant ses congés : le malin Nodier est là, qui favorise ce jeune travailleur enthousiaste. Et quand *Cinq-Mars* paraît, l'approbation du public littéraire, mais pas du tout celle des historiens et des politiques, salue ce livre si frais et si faux, si spontané et si tendancieux, si

injuste de la part d'un justicier, mais si riche de vues qui ont leur vérité, riche surtout d'une personnalité qui est trop forte pour s'en tenir aux simples tableaux du passé.

Car nous songeons aujourd'hui, en relisant ce livre, à tout ce que Vigny y mettait de lui-même : son désir de se frayer un chemin par son dévouement, sa bonne grâce, ses intuitions frémissantes, jusqu'auprès d'un trône qu'il eût servi comme son héros entendait servir Louis XIII ; la blessure mal fermée d'un amoureux qui n'avait pas plus épousé la belle Delphine Gay que Cinq-Mars n'avait épousé Marie de Mantoue, et qui marquait, lui aussi, quelque douleur à lui voir — peut-être — mettre sa main dans celle du nouveau roi ; et surtout le froissement de cette jeune candeur, qui s'était préparée, par la longue veillée d'armes de l'Empire, à une tout autre Légimité que celle de la Restauration, et qui tenait à dire où, et quand, et comment, les rois de France ont fait fausse route...

Une seconde revanche s'offre au jeune officier. Sa mère a mis naguère son *veto* à tout projet de

mariage avec cette charmante Delphine, aussi blonde que Vigny, sa sœur en Apollon, mais roturière, mais appartenant à un milieu de bourgeoisie lettrée et un peu bien émancipée; une autre possibilité de fiançailles, dans les Pyrénées, est vite abandonnée. Mais un mariage aristocratique à l'extrême, ou qui semble tel, une belle dot, ou que l'on imagine ainsi; l'armorial britannique entr'ouvert, en tout cas, à ce capitaine sans fortune : quel admirable redressement, pour la lignée chétive des Vigny, et quelle parfaite revanche sur un destin qui paraissait récalcitrant!

La jeune fille, Lydia Bunbury, est protestante, mais un mariage mixte n'effraie pas plus le jeune officier qui la rencontre à Pau qu'il n'a dissuadé pour son compte Lamartine; elle est sans esprit, mais « douce comme une fille d'Otahiti »! Son père est un original fieffé qui court les routes du continent au lieu de gérer les biens qu'il possède là-bas, à Demerara, dans les Grandes-Indes : mais n'est-ce pas la spécialité des Anglais d'être humoristes jusqu'au paradoxe ? Celui-ci passe pour oublier à l'occasion

le nom de son gendre le poète, — et c'est peut-être une malicieuse façon, pour un beau-père défiant, de mesurer la notoriété d'un poète français entré dans une famille de planteurs et de négriers : il jouera à Vigny un tour plus cruel, ce mari très mûr d'une seconde femme toute jeune, jouant au nabab à l'hôtel Xaintrailles à Pau, quand il donnera coup sur coup, aux enfants nés de son premier mariage, toute une série de petits frères avantagés par testament.

Pour l'instant, en mars 1825, tout est à la joie, à l'orgueil d'un blason redoré. Le jeune aristocrate songe même, le mois suivant, à faire sa rentrée dans le corps des Gardes à pied. Le vieux capitaine, le père du marié, n'est plus là pour prendre sa part de cette réhabilitation plénière : il est mort en 1816, et c'est un remords de son fils d'avoir été incapable de maîtriser son émotion devant son lit d'agonie, et de s'être évanoui quand le vieillard mourant lui a dit : « Rends ta mère heureuse. » Mais celle-ci, une fois le mariage d'Alfred confirmé par une messe à la Madeleine, est toute disposée à aimer la

belle-fille qu'a choisie son enfant — ou plutôt qui l'a choisi, lui, ce fils adoré, le plus beau des poètes, le plus génial des capitaines d'infanterie, celui des jeunes nobles du temps que porteront le plus haut, elle en est sûre, son mérite et sa chance enfin déclarés! Le jeune ménage s'installe rue Richepanse, assez près de son étroit logis de veuve de la rue Saint-Lazare, où une pension royale lui rend la vie plus facile; il gravite aux alentours de la colonie britannique et lie partie avec les Anglais, que les changes et l'agrément de la vie installent à Paris et, l'été venu, sur la plage de Dieppe. En même temps, il garde le contact avec les milieux littéraires : on avait même espéré, avec les Victor Hugo, une intimité à la fois poétique et pratique, de ménage à ménage. Mais il y a plus loin qu'on ne croyait de la rue Richepanse, puis de la rue de la Ville-l'Evêque, à la rue Notre-Dame-des-Champs; plus loin encore, malgré tout, de Lydia Bunbury, inapte à parler français et à prendre sa part des soucis ménagers, à Adèle Foucher, Nantaise élevée dans son milieu de

petits fonctionnaires exacts et limités. D'ailleurs n'est-il pas un peu singulier, et assez mortifiant au fond, de voir Victor Hugo devenir de plus en plus, avec ses frères, le bénéficiaire des faveurs royales, et d'être soi-même à peine distingué par la bienveillance de Charles X?

N'importe : la « camaraderie » littéraire a son point d'honneur, comme avait eu le sien le service de garnison. Bien qu'assez étranger de manières, de propos et de tenue aux Jeunes-France d'atelier et de cénacle que les circonstances lui imposent de fréquenter, l'officier-poète demande plus volontiers ses amis littéraires aux romantiques barbus qu'aux classiques barbons. Entre lui et les novateurs, le désaccord esthétique se manifestera sur plusieurs points, et celui que ses contemporains appelleront bientôt « le Racine du romantisme » ne donnera jamais dans les truculences ou les exagérations verbales de certains représentants de l'école : admirateur de Raphaël et de Mozart, ancien disciple du peintre Girodet, son culte du « beau idéal » risque même d'ouvrir la

porte aux fausses élégances. Mais quand il s'en tient à réclamer une « vérité d'observation sur la nature humaine, et non l'authenticité du fait », il est dans la plus grande tradition de l'art. Par là, il atteindra souvent le raccourci essentiel, la netteté de trait qui délimite admirablement une figure, un épisode, ce Napoléon de la *Canne de jonc* que des historiens difficiles proclament si juste et si vivant, ces personnages des *Prisons sous la Terreur* qui mélangent avec tant de vraisemblance le courage et la frivolité, le fatalisme et la décision; et même les strophes et les vers qui, dans son œuvre poétique, enserrent d'une expression impérissable des nuances rares de sensibilité ou de pensée, procèdent de cette esthétique peu analogue à l'abandon et au déchaînement préconisés par les plus audacieux des romantiques. La rançon de ces mérites, d'ailleurs, ce sera souvent l'afféterie et la recherche, un maniérisme d'amateur, une gaucherie satisfaite à trop peu de frais de l'expression, dès que la pensée est juste.

Mais tout cela ne se manifestera à plein que

plus tard, quand les charmantes fraternités d'armes se seront dissoutes, au lendemain des grandes batailles en commun livrées, et quand se sera vérifiée mélancoliquement l'idée de Vigny que « les grands écrivains d'un siècle sont quelquefois amis par le cœur, mais toujours ennemis par la tête ».

Cependant le soldat récalcitrant, qui se croit assuré de l'aisance et du loisir cher aux poètes, se fait mettre en réforme. Il est tout à son jeune bonheur, à sa femme, à ses deux ou trois groupes d'amis si différents. Aux membres de la colonie britannique sédentaire ou passante s'ajoutent des parents de sa famille, des hommes de lettres et des artistes de la jeune école. Sur la plage aristocratique de Dieppe, patronnée par la duchesse de Berry, ou dans les salons de l'Ambassade britannique, le comte de Vigny est à son aise; il est dans son cadre naturel au balcon du théâtre, surtout à ces représentations anglaises de 1827, qui ont fait un si grand fracas. Au contraire, il a beau faire : aux approches de 1830 et parmi les *bousingos* chevelus, ce gen-

homme d'une tenue si correcte, cravate noire et gilet blanc sous l'habit, cette silhouette élégante et ce visage aux lèvres minces, au nez aquilin et au beau front encadré de cheveux blonds, choquera par sa distinction.

C'est là pourtant, parmi les artistes et les poètes, bohème commençante et monde fiévreux qu'agitent idées et projets, formes et théories, que Vigny sent qu'il a ses vrais alliés : c'est avec eux, c'est pour eux qu'il se jette dans la bataille.

CHAPITRE III

LES AUDACES DU TALENT GÉNÉREUX

La Routine, mal qui souvent afflige notre pays, la Routine, chose contraire à l'Art, parce qu'il vit de mouvement, et elle d'immobilité...

*Lettre à lord***, 1^{er} novembre 1829.*

— Monsieur de Vigny?

M^{lle} Mars s'avance à la rampe en clignant des paupières. On est à la Comédie-Française, en août 1829, dans la pénombre des répétitions qui donne un aspect illusoire à ces temples de l'illusion : une scène, une salle de spectacle, des coulisses, des loges. Le poète se lève de son fauteuil d'orchestre où, à côté de Taylor, le commissaire royal qui administre le Théâtre-Français, il suit attentivement la marche de l'*Othello* qu'il vient

de faire accepter, le mois précédent, par le comité de lecture.

— Madame?

— Il y a dans mon rôle, aux scènes 10 et 12 du 3, le mot *mouchoir*, répété plusieurs fois; et c'est la même chose pour M. Joanny, notre féroce Othello. Est-ce que ce *mouchoir* est bien à sa place, monsieur de Vigny?

— Eh! bien, oui; il est dans le texte de Shakespeare...

— Mais, monsieur le comte, nous ne sommes pas en Angleterre : jamais, sur la scène de Corneille et de Racine, je ne me résoudrai à parler de *mouchoir*.

— Madame, vous semblez oublier que Racine a nommé les *chiens dévorants* d'Athalie, et que dans les *Plaideurs*...

La grande tragédienne incline sa taille majestueuse. Elle a passé la cinquantaine; elle fait quelques avances aux jeunes poètes, trop heureux de l'avoir dans leur camp : à la vérité, certains ne se sentent pas tout à fait sûrs d'elle, en voyant qu'elle trahit si aisément de

vieilles alliances. Mais son regard dominateur et son délicieux sourire exercent sur le public parisien une incroyable fascination. Quelle chance de s'être assuré d'elle pour le rôle douloureux de Desdémone!

Les jours où le poète est galant, il compare la voix de la grande tragédienne à un collier de perles s'égrenant sur un escalier de marbre. Mais quand elle s'entête à défendre la fausse noblesse de l'antique Melpomène, Vigny trouve à M^{lle} Mars une voix « faite » et un charme calculé; et il n'est pas loin d'ajouter foi aux dires de ceux qui reconnaissent à la grande actrice une vive intelligence, mais qui ajoutent qu'elle la réserve pour l'intimité...

Peut-on prononcer le mot de *mouchoir* dans une tragédie? Cela semble une chinoiserie, et c'est pourtant toute une affaire — une affaire d'écoles, et presque d'État : c'est la clef, le secret, le symbole de la tradition théâtrale telle que les « genres nobles » l'ont cristallisée en France. Dites *mouchoir*, et la confusion des styles paraît envahir et pervertir le noble

alexandrin; la déclamation tragique en est corrompue, et moins augustes en étincellent casques et lances des Grecs et des Romains sous le lustre des frises. Au lieu de *mouchoir*, dites *bandeau*, *écharpe*, *fatal tissu*, et du coup se trouvent sauvegardés périphrases, métaphores, allusions mythologiques, sujets grandiloquents et mètres solennels, recettes consacrées pour faire rebondir avec dignité les douze pieds de l'alexandrin sous les battements du métronome consacré. Tout cela dans un *mouchoir*!

Galamment, vaillamment, avec un joli mépris du danger et du *four*, en cheveu-léger qui n'a pas peur du risque, du ridicule qui tue, de la défaveur parisienne qui peut être mortelle, Vigny s'est lancé en avant : de même dans *Cinq-Mars*, au siège de Perpignan, les jeunes gens des Compagnies-Rouges s'étaient jetés sur le bastion du Castillet, « où il semblait impossible qu'une autre troupe que l'infanterie eût jamais pu pénétrer. »

La prudente infanterie, c'est ici Stendhal — un ancien dragon pourtant — qui se contente

d'appeler, de ses vœux d'audacieux en chambre, dans des pamphlets que lisent des convertis, un drame plus vivant que la sacro-sainte tragédie dont ses *lazzi* font justice, mais sur le papier seulement; c'est Mérimée qui reste sous sa tente à aiguiser les saynètes de Clara Gazul; ce sont de sages connaisseurs de l'histoire de France ou des artisans féconds en compromis dramatiques; Victor Hugo lui-même, en faisant de *Cromwell* une formidable machine de guerre, impossible à mettre en mouvement sur les planches d'une scène parisienne, a, d'autant retardé l'épreuve décisive. Vigny, qui sait ce que d'autres littératures modernes, et même d'autres renouvellements du théâtre français, doivent au contact de Shakespeare, s'est adressé au grand Will pour rendre au public le sens du drame, aux auteurs le goût de la vérité dans l'art d'entre-choquer des caractères. Demi-abnégation et demi-adresse, il s'efface derrière le poète d'*Othello* pour tenter l'aventure décisive; demi-prudence et demi-condescendance, son ami Hugo, dont la censure a empêché la *Marion Delorme* d'être jouée, mais

qui a sur chantier un drame à lui, *Hernani* (bien propre à servir aussi de pierre de touche), s'efface de son côté derrière Vigny pour la première épreuve : seulement, à mettre ainsi Shakespeare en avant, son adaptateur risquait d'avoir contre soi, et pour des raisons nationales, un parterre qui, sur le simple terrain de l'art, l'aurait peut-être suivi. On le lui fit bien voir.

Les adversaires qu'inquiétait le mépris de la tradition furent les plus violents. Il y avait, paraît-il, à chacune des seize représentations d'*Othello*, un groupe de spectateurs venus pour siffler l'oreiller avec lequel le More étouffe sa femme innocente. Le nom d'Yago, à lui tout seul, faisait éclater de rire de vieux partisans de la tragédie. Le *mouchoir* fit scandale comme on s'y attendait. Des alexandrins réfractaires à la cadence accoutumée de la déclamation tragique,

Ils sont chassés. Fouettez ces gens-là. C'est bien juste...

Cela présage-t-il des pleurs ? — Eh ! non, madame...

parurent rocailleux et désordonnés. Si bien que des lettres de menaces comme celles que doivent

avoir conservées les archives de la Comédie-Française ne faisaient que résumer la situation d'une façon comminatoire :

Vous êtes absurdes. Prenez garde! et dites à M. de Vigny de retirer sa pièce, ou il pourra lui en cuire, et à vous aussi.

Il fallait « tenir » : la pièce retirée, c'était certainement un retour aux *Agamemnon* et aux *Regulus*, à tout le marasme dont souffrait la scène tragique depuis la mort de Talma. Taylor et Vigny surent tenir, soutenus par le bataillon sacré des novateurs. Et comme la maison de Molière, depuis 1826, traversait une crise désastreuse qui mettait en péril jusqu'au traitement mensuel des comédiens, ceux-ci durent reconnaître qu'il y avait tout à gagner à laisser la nouveauté, le mouvement, pénétrer dans le temple de la tragédie. Il y eut, après la réussite d'*Othello*, faite d'estime et comme de soulagement, de plus véhéments triomphes, et la bataille d'*Hernani*, le 25 février 1830, fut une

affaire autrement retentissante : la brèche avait été faite néanmoins par l'attaque brusquée de Vigny, qui le premier obligea un auditoire de Comédie-Française à entendre des vers rythmés selon une mesure frémissante comme la vie, et à suivre une action qui ne dédaignait pas de mettre, sur la scène même, de poignants épisodes. Par là passèrent à l'envi les ardents compagnons de cette heure décisive.

Une « tragédie » plus souple et plus variée, à l'exemple d'*Othello*, est-ce tout ? La « comédie » de 1829 n'a-t-elle pas, pour son compte, à réapprendre la poésie ? Sage et prudente à souhait, n'a-t-elle pas, en France, un peu désappris la fantaisie, désinvolture native ou caprice enjoué de Molière dans telles de ses pièces, de Regnard aussi et de Marivaux ? Un peu de lyrisme ne viendrait-il pas poudrer d'or et teinter d'azur l'aile assez grise de cette muse bourgeoise ? De nouveau, la Venise de Shakespeare vient au secours de nos révolutionnaires ; et si, dans *Othello*, une Adriatique couverte de mâts restait la toile de fond d'une farouche action, une nuit

vénitienne de rêve et d'enjouement se déroulait autour du *Marchand de Venise*, que Vigny s'empresse d'adapter en vers pour le Théâtre-Français. Hélas ! sa générosité n'oubliait pas que le caprice vénitien de cette pièce est traversé d'une âpre plainte, celle du Juif Shylock, aussi amère en sa sécheresse que celle de Desdémone, au cours d'*Othello*, était poignante dans sa douceur : la censure pointilleuse de Charles X n'aida pas les trois actes de Vigny à sortir des cartons de la Comédie-Française. Là-dessus, la Révolution de 1830 vient bouleverser beaucoup de choses, et ramène à la prose l'effort du jeune auteur, si riche déjà en fécondes initiatives.

L'essentiel, pour ce clairvoyant connaisseur de l'histoire, c'est alors de maintenir l'ordre dans la rue, d'empêcher le généreux affranchissement de glisser à l'émeute et à l'illégalité : l'ancien mousquetaire rouge n'hésite pas à prendre du service dans la Garde nationale. C'est ensuite de protester, du mieux qu'on peut, contre d'autres risques, ceux qu'entraîne toute révolution : la vengeance trop facile des vainqueurs. Vigny,

qui n'avait guère aimé le régime de la Restauration, voudrait empêcher qu'on n'exerce des représailles sur les vaincus. Il est question de mettre en jugement les ministres de Charles X, maladroits conseillers de réaction et d'illégalité : est-il bien généreux, après leur défaite éclatante, de demander encore à ces hommes des comptes, et peut-être des comptes sanglants ? La peine de mort en matière politique peut-elle encore, chez un peuple civilisé, frapper des opinions condamnées par la marche du temps ? Vigny a ces soucis dans l'esprit quand il écrit en 1830 la *Maréchale d'Ancre*, découpure théâtrale d'un épisode d'histoire qu'il agence un peu trop librement, en idéaliste qui prétend retrouver, sous les faits, des vérités qui les animent : et c'est ici (dans l'aventure de la Galigai, favorite d'une reine de France expiant sa scandaleuse fortune, de son mari Concini expiant de sa mort celle de Henri IV où il a eu quelque part) l'idée d'une « justice immanente » et d'un « talion » dans les grandes catastrophes de l'histoire. N'était-ce pas sous-entendre, pour le public du théâtre de

l'Odéon, de bien graves pensées à un drame qui n'avait même pas la couleur d'un « mélo » ? Est-ce d'une pièce de cape et d'épée qu'on attend à l'ordinaire des conseils de sagesse ?

Mêlé par ses anciennes et ses nouvelles relations au mouvement assez désordonné qui suit la Révolution de 1830, Vigny voudrait avant tout — les surenchères meurtrières une fois évitées — aider à une souple réorganisation de l'État français. « Que le Roi soit la tête et le cocher de l'État, que la Chambre des pairs et le Conseil soient composés des plus savants, et la Chambre des députés, des industriels... » Il redoute en 1831 l'impulsion trop hâtive donnée au monde entier par la capitale française : ne risque-t-elle pas d'amener une riposte néfaste des forces conservatrices de l'Europe ? Le poète, dans une *Élévation*, s'inquiète de ces risques éternels qui menacent Paris : la ROUE se meut d'une allure glorieuse à souhait, sans doute, mais bien dangereuse. Oui, certes, le génie révolutionnaire est une force que la capitale française déchaîne avec une sorte de générosité :

Quand la vivante Roue hésite dans ses tours
Tout hésite et s'étonne et recule en son cours,
Les rayons effrayés disent au cercle : « Arrête... »
Il se meut : tout s'ébranle, et tournoie et circule;
Le cœur du ressort bat, et presse la bascule;
L'aiguille tremble et court à grands pas; le levier
Monte et baisse en sa ligne, et n'ose dévier.

Mais qui sait si cette vigueur de progrès,
lâchée dans l'Histoire avec une ivresse d'apostolat qui est à la fois l'honneur de la France et la raison de maintes hostilités, ne met pas en péril son ardente, son imprudente capitale?

Que fais-tu donc, Paris, dans ton ardent foyer ?
Que jetteras-tu donc dans ton moule d'acier ?
Ton ouvrage est sans forme, et se pétrit encore
Sous la main ouvrière et le marteau sonore...

Est-ce l'anéantissement, manqué en 1814 et 1815, que méditent encore les chancelleries des empereurs et des rois, de nouveau inquiets? Verra-t-on s'accomplir, contre Paris, de tenaces prophéties?

Mais les cendres, je crois, ne sont jamais stériles...

Et même si la Ville qui a donné naissance à tant d'idées fécondes dont plusieurs étaient subversives, devait être détruite par un destin inouï, il faudrait bien reconnaître que telle hardiesse de pensée, qui la rend détestable à toutes les oppressions, a été l'un des ferments du monde moderne. Par contre il faut rappeler aux nations, que séduit l'esprit de révolution, qu'il est une limite aux audaces, et que le statut social ne saurait être ébranlé sans contre-poids.

C'est dans la réalité que Vigny cherche le devoir de quiconque voit, sait et prévoit : ardeur réformatrice, mépris du passé, utopie et indépendance, la France de 1830 en a à revendre, et il n'y a pas grand mérite à encourager des dispositions qui sont celles de Gavroche en son faubourg comme des étudiants dans leur Quartier Latin. Ne serait-il pas plus méritoire d'affermir les théories de reconstruction que d'abonder en surenchères de démolition qui n'ont que trop d'adhérents? A ce titre, Vigny s'intéresse au saint-simonisme, et plus encore à la sécession de

Buchez qui en sort. Une collaboration — vite interrompue — à l'*Avenir* de Montalembert lui attire une lettre louangeuse de V. Hugo :

Vous serez, quand vous le voudrez, aussi excellent journaliste que vous êtes grand poète. Il est bon de donner çà et là de ces preuves et de montrer que le génie peut avoir de l'esprit...

De l'esprit? Vigny n'en manquait pas, et l'on avait jadis apprécié, dans les salons de Paris, ses espiègleries de sous-lieutenant. Pour l'instant, ce n'est pas tant « cet esprit que le génie peut avoir », qu'il serait désireux de prouver, que d'autres facultés encore. Il est persuadé que le don de poésie se confond avec la perception de la vérité et la puissance dans le dessein, et que rien n'est impossible à qui possède pour de bon cette richesse et ce frémissement de l'âme. « Qu'on vienne médire de la poésie! Voyez le poète lorsqu'il s'abat sur la prose ou sur la vie, ce qu'il fait. Oui, tout homme qui n'a pas de poésie dans le fond de son cœur ne fera rien

de grand, je le jure comme Mahomet par le Soleil et la Lune. »

Mais comment manifester ce mérite essentiel? Vigny a toujours eu la nostalgie de l'action — et c'est un des aspects douloureux de sa destinée que les vellétés ou les pis-aller qui seuls recueillirent ce grand désir. Car rien ne parut du journal *La Réforme*, qu'il songe à créer en 1829, pour donner une doctrine et des vues aux « producteurs ». Dans la période plus inquiète que vraiment troublée qui suit les journées de juillet 1830, il maintient l'ordre dans son quartier, et ce grand contempteur de la bourgeoisie reprend du galon dans la Garde nationale pour rassurer, la nuit, les commerçants du quartier. Il nourrit l'espoir de faire de cette nation armée « un corps sérieux, indépendant des intrigues, pur des deux choses par lesquelles on pouvait l'entamer ou le corrompre : les flatteries dans le palais, les factions dans la rue. » Assez vite il se décourage : par le haut ou par le bas, ces légions de la bourgeoisie en armes se corrompent. Après le procès des ministres et l'affaire du

cloître Saint-Merry, Vigny rentre sous sa tente.

Il n'en sort pas pour lancer des proclamations enflammées au peuple français, dont les énergies et les revendications vont croissant.

Il n'attacha jamais de cocarde à sa muse :

de quoi le félicitent, parmi les intellectuels, ceux qui ne voient pas sans inquiétude les revendications populaires devancer d'un pas trop rapide les progrès de l'instruction, le sens de la solidarité sociale, les lumières partout diffusées. Et, tandis que la plupart des littérateurs qui avaient préparé 1830 font partie, après cette date, des profiteurs de Juillet, et trouvent excellente la disparition d'un régime dont les dépouilles ont été si bonnes à prendre, Vigny ne participe à la curée ni par son œuvre de poète ni par des satisfactions d'honneur ou d'argent. Une réputation de « carliste » lui serait plutôt faite, — tant il met d'amour-propre à se distinguer des innombrables quémandeurs dont, après Juillet, La Fayette dut contresigner les requêtes.

Sa vie s'arrête-t-elle donc, dans ses réalités

humaines, à cette date qui précipite le mouvement de tant d'autres existences? Nullement; elle a son frémissement et ses crises, mais invisibles — d'où il arrive d'ailleurs que le poète sorte avec véhémence pour les causes qui lui restent chères.

CHAPITRE IV

LES CRISES DE L'HONNEUR ET DU CŒUR

Le parjure est vraiment la plaie de la société.

La Maréchale d'Ancre, I.

Un mercredi, vers la fin de l'après-midi, au 6 de la rue des Ecuries-d'Artois-Saint-Honoré : c'est là que le jeune ambitieux de 1825, fidèle au seul culte des lettres, et sur la défensive à l'égard du régime de Juillet, habitera de 1833 à sa mort. L'appartement est quelconque : quatre pièces et une antichambre. Ce n'est pas, comme chez Hugo, place des Vosges, une restitution de pittoresque et de bric-à-brac qui crée autour du maître une ambiance évocatrice; ce n'est pas, comme chez Lamartine, rue de l'Université, un

luxe un peu indifférent, mais qui accueille libéralement tout venant; et il n'y a pas non plus ici, comme dans les gîtes de Balzac, les trouvailles d'une géniale *brocante*. Rien de plus *bourgeois*, au sens vulgaire du mot, que le logis de ce grand contempteur des médiocrités courantes et même du Tiers Etat parvenu; rien de plus ordinaire, pour la vie quotidienne d'un rêveur familier avec les étoiles, que ce cinquième, dont le balcon domine les cheminées et les toits, paysage parisien sans beauté auquel s'attachera son âme contemplative.

La distinction du logis est ailleurs, dans quelques souvenirs de famille, quelques rappels d'une existence qui eut ses traverses et ses joies. Le salon a des meubles anciens, des fauteuils couverts de perse rouge sombre; sur la cheminée, une pendule en marbre blanc, quelques vases, une statuette d'Eloa, une autre sculpture représentant les têtes de Cinq-Mars et de Thou à côté du fatal billot; aux murs, de beaux portraits, le lieutenant de vaisseau Baraudin, le fusillé de Quiberon, par Girodet, le poète

Regnard, dont M^{me} de Vigny la mère était la petite-nièce, peint par Rigaud; M^{me} de Sévigné par Mignard; un pastel de Lebrun représentant Vigny de Courquetaine; d'autres portraits de famille, dont Bougainville, le grand navigateur qui avait été allié à la famille de Baraudin; quelques livres dans une armoire vitrée, et, dans une autre vitrine, le sabre d'officier de l'écrivain et son hausse-col. Il arrive que des drapeaux à épingles, piqués sur une carte, lui permettent de suivre des opérations militaires; et un piano à queue, si Berlioz est présent, ne reste pas muet. Mais on s'en veut d'interrompre la causerie, qui est générale, étant celle d'amis très sûrs les uns des autres et que ne prétend pas régenter le maître du logis — moins encore sa femme, fort immobile à l'ordinaire, sous ses dentelles anglaises, dans une bergère au coin de la cheminée. Pas d'éclats de voix : on se comprend à demi-mot, et ce n'est pas de pressante actualité qu'il s'agit, comme chez Émile de Girardin; ce n'est pas non plus de persiflage mondain, et Vigny a de bonne heure détesté « ces conversa-

tions rompues des salons, où les idées sont amoindries, déguisées, altérées par mille accidents misérables et autant de petites considérations et de ménagements qui sont comme les liens de Gulliver... »

M^{me} de Vigny sert le thé : concession que la vieille France fait à cette « entente cordiale » installée au foyer, sans nulle prétention d'élégance ni recherche d'exotisme. La seule mise en scène — peut-être — serait le subterfuge par lequel M. de Vigny ferait croire, par un stratagème enfantin, qu'il dispose de nombreux domestiques : Arsène Houssaye croira surprendre un ordre donné à un valet inexistant, tandis que l'unique bonne à tout faire s'attardait loin de la porte à ouvrir ou des visiteurs à reconduire. Hélas ! le point d'honneur a de ces exigences, et le comte Alfred de Vigny, qui a manqué un certain nombre de fois l'occasion de faire pleinement honneur à son blason, ne peut laisser croire qu'il n'a pas une domesticité digne de son nom.

Tel est ce « mercredi » que maintint le poète de

Stello, en dépit de l'éparpillement des Cénacles, en face des groupements politiques où, quoi qu'on puisse faire, on perd de vue les sommets de l'esprit. Ici, entre Brizeux, Barbier et de moindres seigneurs, ou d'anciens amis intermittents, comme les Deschamps et d'autres qui constitueront auprès de lui la phalange sacrée des poètes, un vieux compagnon d'armes comme Pauthier de Censay représente l'orientalisme savant, H. Berlioz la musique et Bocage l'art de l'acteur; les peintres, les sculpteurs de l'ancienne génération qui furent des amis, Devéria, Johannot, David, sont remplacés par de nouveaux familiers, Jean Gigoux, Daubigny; de l'économie politique appuyée sur les voyages et les enquêtes étrangères, c'est Michel-Chevalier qui est le représentant; enfin des relations mondaines, La Grange et sa femme, d'autres encore, combinent la curiosité intellectuelle et l'agrément de l'ancienne aristocratie.

Ces réunions qu'animent parfois des Anglaises de renom, comme Sarah Austin, la fille de William Taylor, installée à Paris pour de fré-

quents séjours, ou comme Mrs Grove, la femme de l'historien, et des Britanniques de passage comme Reeve, directeur de la *Revue d'Edimbourg*, ou de simples compatriotes de M^{me} de Vigny, sont assez fermées : le *bousingo* un peu débraillé dont 1830 a favorisé le sans-gêne s'y trouverait mal à l'aise. Assez vite, ce Cénacle après les Cénacles a sa réputation discrète de demi-jour, de parfaite propreté à l'écart des compromissions politiques. On sait très bien, dans les milieux enfiévrés de réclame, ou comme on dit alors, de publicité, qu'ici sont de mise la probité, le calme, un recul qui s'autorise à la fois, non du point de vue de Sirius, mais des hautes exigences de la pensée, de l'histoire, du progrès. C'est sans doute — d'accord avec Armand Carrel, et Ballanche, et Lamartine, et bien d'autres — un tribut que paie Balzac à cette union d'un beau caractère avec un grand talent, lorsqu'il crayonne la figure, à la fois si chaude et si réservée, de Daniel d'Arthez, « qui avait obtenu déjà non pas toute la popularité que devaient lui mériter ses œuvres, mais une estime

respectueuse à laquelle les âmes choisies ne pouvaient rien ajouter... »

On a pu croire qu'ainsi éloigné du tumulte, Vigny s'isolait jusqu'à l'abstraction des contingences de son pays et de son temps. Quelle erreur ! Il est toujours passionnément penché sur la vie nationale. Il connaît le danger des illusions systématiques chez le peuple de France, si généreux, si prompt à s'abuser logiquement et à imposer aux autres la forme de ses propres constructions. « Ce peuple français si homogène, si ramassé dans son *unité*, si centralisé dans sa capitale, écrit-il le 26 novembre 1839, a une furie de prosélytisme, et une vitesse d'application des idées, si ardentes à l'action, que le mouvement vient toujours de lui. Il ne peut laisser une pensée à l'état de rêverie, comme fait l'Allemagne, et il a hâte de lui donner un baptême de sang. Trop souvent cela mène à la destruction et au mal, il le sent, et détruit son œuvre aussi vite et à ses dépens, mais il a fait l'épreuve. Hélas ! qu'il est rare qu'il ait jamais eu, ce peuple, un guide digne de lui ! »

A défaut de maîtres qui se dévouent réellement pour le pays, Vigny voudrait voir une élite éclairée veiller sans cesse à la sécurité et au bonheur de la masse. C'est là, désormais, son programme. Etre toujours du côté de la minorité estimable que risque d'opprimer une majorité enivrée, changer aussi, en apparence, de camp et de partisans, mais au fond rétablir l'équilibre des nécessités supérieures, quelle gageure et quel défi ! Combien une telle attitude suppose d'abnégation chez quiconque se représente de la sorte les rapports de la Pensée et du Pouvoir ! Quels arguments offerts à ceux qui, ne concevant pas un tel désintéressement, ne voient que maussaderie inopérante, éternelle négation et jalousie partielle dans pareille impartialité ! Et c'est cependant, pour reprendre une image à la Vigny, le vouloir obstiné de l'aiguille aimantée qui reste face au Pôle à travers les fluctuations du cercle gradué.

Voilà pour son rôle vis-à-vis des partis, désormais débridés, en politique et en religion. Et voici pour sa vie privée : Vigny n'avait-il pas

donné comme épigraphe, au chapitre XVI de *Cinq-Mars*, une pensée infiniment juste de La Bruyère?

Il faut, en France, beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi à ne rien faire. Personne, presque, n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fonds pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle les *affaires*.

Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que méditer, parler, lire et être tranquille, s'appelât *travailler*.

Méditer, parler, lire et être tranquille :

programme d'un « travailleur » qui serait un épicurien de tempérament. Au lieu qu'ici, un fond de stoïcisme est en cause, mais aussi un vif orgueil de caste transposé dans les lettres. Vigny ajoutera donc à ces occupations celle d'écrire — au risque de ne publier qu'à sa guise après avoir immensément, infatigablement écrit. Mais il s'en faut que le dernier article du programme, « être tranquille », ait été respecté par les circonstances

— et par certaines poussées de son être intérieur. Vigny n'a jamais connu la quiétude de l'indifférence; en attendant qu'il atteignît à la tranquillité de la résignation, il lui a fallu traverser des crises dont les plus caractéristiques se placent au début de la monarchie de Juillet, et qui intéressent son point d'honneur et sa sensibilité, les deux *plans* les plus vulnérables de sa nature.

En août 1830, en novembre de la même année, Vigny a approché Louis-Philippe. Le 10 février 1831, le roi-citoyen l'a invité à sa table, a déployé toutes ses grâces et toutes ses bonhomies pour le séduire. Une longue conversation, empreinte d'abandon et de naïveté apparente, permet à « Ulysse » d'énumérer les pièges qu'il a éventés, les duperies qu'il a feintes pour déjouer les projets de ses adversaires. Vigny demeure impénétrable et fermé : mécontent de la branche aînée des Bourbons, ce n'est pas aux d'Orléans qu'il donnera sa foi, et il évite même ce jour-là, dans ses réponses, des phrases qui l'obligeraient à se servir des appellations de

Sire ou de *Majesté*. Ce n'est surtout pas à ce tortueux politicien qu'il accordera la moindre adhésion; ses « litanies de la corruption », son « rosaire de l'intrigue » paraissent aussi peu dignes d'un souverain que l'étaient, quelques mois plus tôt, à sa rentrée aux Tuileries, les façons débraillées dont Louis-Philippe ne se faisait pas faute pour plaire à la foule. « Je vis accourir une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants au milieu desquels se débattait pour passer un homme au chapeau gris, à l'habit brun, au large parapluie sous le bras, qui donnait de tous côtés des poignées de main un peu hasardées, tombant sur qui elles pouvaient atteindre; servant même quelquefois de rempart, de bouclier et de repoussoir, car il arriva au grand escalier en mauvais état, son gilet déboutonné, ses manchettes arrachées et son chapeau défoncé par les saluts qu'il avait voulu donner du fond de cette cohue où il se trouvait noyé : c'était le roi. »

Sauf quand lui paraît en cause la dignité de la littérature, et qu'il fait sa paix avec les Tui-

leries pour l'honneur des lettres pures entrées avec lui à l'Académie française, Vigny boude, décidément, le roi-citoyen, de même qu'il s'était tenu à l'écart de la Légitimité « mal restaurée ». Sa mère l'encourage dans cette attitude : « On ne sert pas le fils de Philippe-Égalité. » Qu'il lui en coûtât de maintenir une attitude hargneuse à l'égard d'un pouvoir qui avait le moyen de lui procurer les succédanés de l'action, les insignes de l'honneur, cela n'est pas douteux. Eut-il à se défendre de solliciter la Légion d'honneur avant de la recevoir, à refuser la pairie ou d'autres consécrationes encore ? C'est probable, et la famille royale, en plus d'une occasion, sembla montrer qu'elle suivait un plan de séduction ébauché par le roi-citoyen. Vigny, si détaché jadis à l'endroit de Charles X, outré en 1830 de la « carence » du souverain, se jetterait plutôt, à présent, dans une fidélité de commande. Si les républicains n'outraient pas, sous la monarchie bourgeoise, le rappel violent des journées révolutionnaires et ne prenaient pas, pour en imposer aux classes moyennes, des voix

d'égorgeurs et de sans-culottes de 93, c'est l'idée républicaine qui agréerait à Vigny : par mépris des insuffisances orléanistes et des airs repus des censitaires et de leurs chefs les doctrinaires, il fait plutôt figure de « carliste », et par point d'honneur exaspéré ou hautain esprit de contradiction, il accroche en apparence tous ses regrets au régime disparu.

C'est que « l'homme du pouvoir » lui paraît, une fois pour toutes, l'ennemi : il le proclame dans *Stello* : « Mettez l'Hérédité dans le carrosse et la Capacité sur le siège, pour voir à les accorder... jusqu'à ce que le cocher essaie de verser son maître ou d'entrer dans la voiture. » En plaçant l'essentiel des conflits politiques dans la lutte des intérêts qui s'affrontent, l'ère du « juste milieu » a mis fin aux groupements désintéressés, et même les révoltés ne savent plus se rallier qu'autour du drapeau noir, sinistre emblème du désespoir et de la faim. Adhérer au pouvoir qui sanctionne cette anarchie de fait, quand on tient une plume et qu'on porte un nom, c'est dépasser l'acceptation décente du fait établi et des volontés

majoritaires. La crise, sur ce point, durera dix-huit ans; elle dépassera le laps dévolu en apparence à ce que Vigny, en 1831, avait qualifié devant Louis-Philippe de « dynastie décennale ». Plus brève sera la crise traversée par la sensibilité du poète.

Il était marié depuis quelques mois à peine que la santé de sa jeune femme lui donnait déjà les plus vives inquiétudes. « Je suis bien malheureux des douleurs que lui font souffrir la nature et les médecins, écrit-il le 6 octobre 1826 à sa cousine de Clerembault; il est bien triste de voir de si près les bornes du savoir des hommes. » Très vite, Vigny sut que jamais « ce que Dieu a mis de paternel dans le cœur de chaque homme » ne trouverait dans son ménage de satisfaction et d'objet. La douce Lydia, malade trois jours chaque semaine, en proie à des migraines qui la clouaient au fond du lit, eut coup sur coup, par surcroît, des accidents qui ne laissaient aucun espoir : déception profonde chez un homme qui ne voyait la famille

et le mariage que dans leurs prolongements et leurs pousses vives vers l'avenir de la race et du nom.

D'une autre déception, le poète prit son parti peu à peu, grâce à une métamorphose apitoyée de ses premiers sentiments : l'Anglaise si allante qu'il avait été fier de ramener de Pau à Paris, et du *Peerage* britannique à l'*Annuaire de la noblesse*, était vraiment une assez pauvre conquête. N'écoutons pas certains milieux littéraires, dont le persiflage n'épargne guère la distinction, qui est de la « pose », ou la réserve, bien semblable à de la gaucherie : on fut bien d'accord dans tous les mondes pour s'ébahir de cette grosse dame sans agrément, sans conversation, sans élégance, à laquelle M. de Vigny offrait son poing pour la conduire du salon à la salle à manger. Ses goûts littéraires étaient simples, et annonçaient déjà la timidité de l'Angleterre victorienne toute prochaine; et quand notre anglo-mane s'astreignait à faire la lecture à Lydia convalescente dans sa langue maternelle, à quelles pauvretés d'album à gravures lui fallait-il

s'abaisser — une fois mis hors de cause Shakespeare, Milton et le *Common Prayer*!

Les qualités du cœur suppléaient-elles à cette amère absence de tout éclat extérieur, à ce défaut d'intellectualité dont, prétendant, il aurait bien pu s'aviser? Oui, si l'on accepte pour des qualités la simple et placide disposition à ne vouloir le mal de personne, à faire bon accueil à ses amis et gracieux visage à des visiteurs polis. A trente ans, un poète souhaite davantage : et quel homme ne serait pas un peu poète alors? On saisit à demi-mot la déception de Vigny : elle saura, plus tard, se transformer en un sentiment de pitié. Mais en 1832, quelle banqueroute! Vouloir faire vibrer ces natures sans frémissement, quel leurre! Autant vaudrait, dit le poète, « jouer de l'archet sur une pierre ».

C'est alors que se place dans sa vie un épisode de passion douloureuse et de fièvre singulière. L'actrice par excellence du drame romantique, l'interprète d'un répertoire hasardeux, enfant de la balle née sur les planches et grandie là, M^{me} Dorval est, elle, la mobilité et le natu-

rel mêmes. Elle est très *peuple*, et c'est une partie de son charme, et aussi de son effet sur les foules qui applaudissent un répertoire violent comme des enluminures. Personne n'est capable à sa façon de donner la vie aux personnages heurtés et sonores des Dumas et des Ducange, de faire palpiter, cinq actes durant, ces psychologies tout en jeux de nerfs et en contrastes; puis, derrière les portants, de retour dans sa loge, parmi ses camarades de l'Ambigu ou dans le logis de Montmartre qui l'héberge avec son second mari, Merle, et les deux filles de son premier mariage, une gaîté vulgaire, une voix éraillée, un parfait imprévu dans les propos, les gestes, les intonations, font de cette actrice de trente ans passés une figure attirante malgré tout. Sur les planches, le cri de l'âme; la boutade à la gavroche dans le privé : singulière diversité d'expression, et que sa physionomie révèle en même temps! Avec son front trop bombé, ses yeux humides aux sombres prunelles, son petit nez et ses lèvres arquées, sa taille souple, M^{me} Dorval — le mot est d'elle-même — n'était

pas belle, mais *pire*. Et comme, enfouie jusque-là dans les bas-fonds du mélodrame, cette plante singulière se haussait vers les régions distinguées de la littérature, au désespoir des anciennes élèves du Conservatoire, un attrait de scandale augmentait sa fascination.

Imaginez-vous contraste plus complet avec le comte Alfred de Vigny, un peu gourmé dans sa tenue d'officier en civil, d'anglomane réservé et d'aristocrate persistant, un peu agaçant avec sa pensée qui plane, comme un grand cygne, dans un pur éther? Jadis, à l'heure des premières tentations que les familles redoutent à la fois comme un grand péril et prévoient comme une émancipation inévitable, sa mère l'avait mis en garde contre les comédiennes, « aussi justement méprisées, écrivait-elle en 1814, par leur état que par leurs mœurs » : « J'espère bien que tu ne les verras jamais qu'au bout de la lunette de spectacle, et que jamais tu ne leur parleras. »

Vaines prémonitions! Quand, en octobre 1830, il lit en manuscrit la *Maréchale d'Ancre* chez M^{me} Dorval, elle lui semble « la première tragé-

dienne existante ». Qu'il serait heureux de lui voir jouer le rôle de la femme de Concini ! Mais les dieux, les directeurs de l'Odéon et les protecteurs de M^{lle} Georges, sa rivale, en ont décidé autrement, et le poète se contente de lui envoyer le manuscrit de la pièce avec un sonnet louangeur qui l'associe à son propre désir d'immortalité :

Ce livre, écrit pour vous, sous votre nom vivra...

Il lui donnera sa revanche en écrivant pour elle *Quitte pour la peur*, en imaginant à travers cette vibrante interprète le rôle de Kitty Bell dans *Chatterton*. Il voudrait d'abord élever jusqu'à lui cette nature véhémence et trouble ; il se figure qu'une éducation supplémentaire fera d'elle un être parfait. En attendant, c'est pour lui une joie amusée et toujours nouvelle que la mobilité de Marie, dont il est l'« attentif » déclaré. « Une actrice vraiment inspirée est charmante à voir à sa toilette avant d'entrer en scène. Elle parle avec une exagération ravissante de tout ; elle se monte la tête sur de petites choses, crie, gémit, rit, soupire, se fâche, caresse en une

minute; elle se dit malade, souffrante, guérie, bien portante, faible, forte, gaie, mélancolique, en colère; et elle n'est rien de tout cela, elle est impatiente comme un petit cheval de course qui attend qu'on lève la barrière... »

Le grave comte de Vigny a le cœur et les sens pris, au grand amusement du monde un peu bohème qui entoure la sautillante actrice; dans sa loge, au foyer des artistes, chez elle, boulevard Saint-Martin, elle reçoit donc les hommages de l'auteur de *Cinq-Mars*. Cette fleur de coulisses qui, hors de la scène, est toute impulsion et tout imprévu, est courtisée selon des formes compassées par le susceptible aristocrate. Elle est ravie, touchée, un peu vexée. « Quand donc les parents de M. le comte viendront-ils en cérémonie demander ma main pour Monsieur leur fils? » Les petits littérateurs et de hardis aventuriers qui tournoient autour de ce nid de camarades s'esclaffent à la dérobée. Le « gentilhomme » se décidera-t-il à faire quelque chose comme tout le monde? Qu'est-ce que ce soupirant qui n'a même pas offert une fois à dîner à sa belle, a moins

encore sans doute invité les chroniqueurs et les acteurs qui s'agitent autour d'elle ?

Du printemps 1831 à l'automne de 1838, Vigny, avec des alternatives et des reprises, sera sous le charme. Il y aura, de lui à elle et d'elle à lui, toute une gamme de sentiments qui ont donné au poète plus de souffrances que de douceurs, qui n'ont révélé que par instant à la comédienne la singularité de cette passion. « Il m'appelait *ma beauté*; je l'appelais *ma bonté*. » Des scènes de jalousie qui le faisaient accuser de tyrannie par elle et la mettaient hors d'elle-même pour une futilité, des jeux de coquetterie dont il restait mortifié autant que meurtri, étaient épiés par toute une galerie railleuse et malveillante. Surtout dans le débraillé qu'avait encouragé la révolution de 1830, l'auteur de *Cinq-Mars* paraît bien maniéré à l'entourage inévitable de l'actrice. Il y songe — un peu tard — dans le *Journal d'un poète* :

« Quand on se sent pris d'amour pour une femme, avant de s'engager on devrait se dire :

comment est-elle entourée? Quelle est sa vie? Tout le bonheur de la vie est appuyé là-dessus. »

Le bonheur de la vie, certes : sans aller jusque-là, c'est la qualité et la durée de l'amour qui sont intéressées à cette ambiance fatale : sinon, faut-il réaliser le rêve de la vingtième année, « une chaumière et un cœur », la fuite à deux dans la solitude, l'arrachement des amoureux à la réalité sociale? Ni Vigny ni M^{me} Dorval n'étaient prêts à rompre avec leur milieu. L'actrice ne pénétra jamais dans celui du poète; celui-ci dut supporter l'entourage professionnel de Marie, serrer la main d'un gros époux complaisant, s'accommoder de tout un coin de joyeuse bohème qui était nécessaire à sa vie d'actrice. Epris, il accepta bien des choses que, de sang-froid, il eût réprochées pour lui comme chez les autres. Quand l'infidélité de Marie Dorval eut dépassé les bornes, il reprit son cœur, non sans la souffrance dont témoigne la *Colère de Samson*, et fit de son mieux pour que la blessure de l'amour-propre empêchât les autres meurtrissures de lui faire trop mal.

Un poème douloureux fut pour Vigny comme un grand cri libérateur; il eut la sagesse de demander à l'absence un supplément de guérison.

Comme en 1823, quand il était allé rendre visite à sa tante la chanoinesse, qui y achevait une existence de dévotion et de sévère réclusion, mais avec le sentiment, cette fois, qu'il goûtera ici une grande paix, Vigny s'achemine avec sa femme vers le petit castel délabré du xv^e siècle, « isolé au milieu des bois et des rochers ». Les routes, depuis cette visite de la vingt-cinquième année, sont bien améliorées, et il n'y a plus, au milieu du chemin, des éboulis qui obligent à dételer la voiture, à la passer à bras et à ratteler les chevaux après l'obstacle. Le poète regrette un peu ce pittoresque d'autrefois : encore le site est-il assez sauvage pour que, chez lui, l'impression soit très forte de la solitude conquise. Pour sa femme, des prairies « plus vertes que celles d'Irlande », les rosiers qu'il fait grimper jusqu'à sa fenêtre, la brise d'ouest qui vient de l'Océan, à peine allégée de sa saveur marine,

sont autant de tonifiants dont elle ressent l'effet. Lui-même se dilate en face du paysage :

Silence des rochers, des vieux bois et des plaines,
Calme majestueux des murs noirs et des tours,
Vaste immobilité des ormes et des chênes,
Lente uniformité de la nuit et des jours,
Solennelle épaisseur des horizons sauvages,
Roulis aérien des nuages de mer...

Sa blessure est plus longue à guérir qu'il n'aurait pensé : il s'applique cependant, de toutes ses forces, à bannir l'image cruelle. Il s'ingénie à rendre plaisant à sa malade ce « joujou » sauvage, le petit château qui joue en effet la forteresse, avec des tours et des meurtrières qui ravissent le romantisme sentimental de Lydia. Pour lui, il se sent fort mais encore dolent. « Quand la tête travaille trop, je marche la nuit au clair de lune sous les grands chênes en écrasant les bruyères et les ajoncs à coups de pied et, l'animal exercé, je le ramène écouter l'esprit... »

A peine détendu et face à face avec lui-même, à peine docile à l'apaisement de la campagne, il lui faut courir en Angleterre pour défendre sa

cause dans le procès ouvert par la mort de son beau-père remarié. Si bien que les « rêves » qu'il se proposait de saisir et de fixer au plus vite, romans historiques exposant, en suite de *Cinq-Mars*, ses vues sur l'ancienne France, pièce de théâtre mettant en scène l'*Actrice*, seront vouées au même avortement que bien d'autres projets. Tant pis. Il n'a que répugnance pour des œuvres hâtives que réclamerait âprement un éditeur impatient; l'industrialisation de la littérature a trouvé des adversaires plus éloquents, mais pas un ennemi plus absolu que lui, qui intentait un procès à un journal coupable d'avoir imprimé que « M. de Vigny vendait sa marchandise à un prix défiant la concurrence. » Lire, méditer, écrire, caresser les belles idées qui pourraient un jour s'incarner dans une œuvre, noter les impressions que suscite la vie et que l'art réclamera peut-être, à la bonne heure! Ce mal de rêverie, Vigny s'en est souvent accusé : c'est par lui cependant qu'il transformait son goût héréditaire de l'action en une ardeur contemplative qui a fait sa grandeur. Cette puissance d'idéalisme, c'est

elle plus qu'autre chose qui, son cœur soulagé par le poème de la *Colère de Samson*, lui dicte ces lignes conciliantes :

Les pauvres actrices ! on ne peut trop les gâter, les couronner et les bercer comme des enfants, car elles n'ont qu'un jour...

Du moins celle-ci, qui avait eu son jour désormais, avait-elle pris sa grande part dans les vifs épisodes où Vigny s'était, aussi généreusement que jamais, voué à de vibrants apostolats.

CHAPITRE V

LA DEFENSE DES « PARIAS »

Il faut que les hommes de talent se portent sur les points menacés de l'esprit humain, et se rendent forts sur ce qui manque à la nation.

Journal de Vigny.

De nouveau, la Comédie-Française: le 12 février 1835. Salle comble, auditoire frémissant des grandes premières, attente presque solennelle d'un de ces succès de théâtre disputés et décisifs, *Cid*, *Phèdre*, *Zaïre*, *Siège de Calais*, *Hernani*, plus tard *Lucrèce*, *Fille de Roland*, *Cyrano*, qui ne jalonnent pas moins les stades d'une civilisation que les étapes d'une tradition théâtrale. Aujourd'hui, c'est *Chatterton* que donnent pour la première fois les acteurs du

Théâtre Français, avec M^{me} Dorval, reine du mélodrame qu'ils ont reçue un peu à contre-cœur dans leur exclusive compagnie. Louis-Philippe n'est pas là, mais la reine Marie-Amélie occupe avec ses enfants une loge de face : la famille royale a quelque part, et à l'acceptation de la pièce aux Français, et à la présence de M^{me} Dorval sur la scène de la maison de Molière. Dans la salle, toutes les illustrations parisiennes, surtout celles des lettres et des arts; et, plus encore, aux places moins en vue, les ardents, les ambitieux, les inconnus, les timides, apprentis de la littérature et des ateliers, tous ceux qui se sont laissé dire que l'Art et la Poésie étaient la seule raison de vivre, que les temps étaient venus où vraiment l'on n'existerait que pour ces sacerdoces de l'esprit — et puis qui se heurtent à l'indifférence et au prosaïsme du grand public, à la rivalité et à la jalousie de leurs propres rivaux.

La pièce, on la connaît d'avance, puisqu'elle porte le même titre qu'une des trois nouvelles de *Stello*, qui plaidait par la forme du roman,

dès 1832, la cause désespérée des poètes. D'ailleurs, l'intérêt dramatique de ces trois actes est faible, et c'est, plutôt qu'un drame à la manière courante, un monologue de son héros — Chatterton, « enfant merveilleux » de la littérature anglaise, que Vigny imagine pur, fait pour la contemplation, le rêve et les plus beaux accents — auquel donnent la réplique un tyranneau qui exploite ses ouvriers, de jeunes aristocrates ne vivant que pour la chasse, la débauche et la frivolité, un lord-maire confit dans sa dignité, un quaker apitoyé, et cette douloureuse Kitty Bell, seule propre à comprendre, parce qu'elle est femme, et mère, et malheureuse, le frémissement douloureux de l'adolescent poète. Plus qu'une pièce de théâtre, Vigny présente de vive force, à un auditoire parisien, une déploration dramatisée de ce « cas » singulier : le don poétique chez un être incapable d'autre chose que d'écrire des vers.

Au dénouement, tout le monde est debout, acclamant le poète et ses interprètes : à Berlioz qui sanglote dans un coin, à George Sand baignée

de larmes, à tous les amis de Vigny et à une cohorte ignorée d'admirateurs inconnus, la cause de l'art, de l'idéal, de la poésie, a paru plaidée sans réplique et sans ambage; à tous les spectateurs, même aux « bourgeois » épais dont il s'agissait de percer la carapace, un jeu de scène inouï, tenu secret jusque-là, vient de donner l'impression si rare d'une vérité qui *dépasse le réel* : à la dernière scène, quand le jeune infortuné est mort dans sa mansarde d'une dose sinistre d'opium, M^{me} Dorval en Kitty Bell, sa taille souple ployée en deux « comme la molle plume de sa toque », se laisse glisser le long de la rampe de l'escalier, s'effondre et meurt, sa tête heurtant les marches de chêne. Le réalisme inouï de ce dénouement, que soulignent la simple prière du quaker, l'affolement des enfants orphelins de Kitty et la stupeur de son fort mari, emporte les dernières résistances du public.

Effet théâtral d'un « truc » à sensation, pour lequel l'extraordinaire artiste fut félicitée, à peine le rideau baissé, par ses camarades les plus défiants? Pathétique tout extérieur, comme

il est facile de le provoquer par des larmes, des cris, le spectacle ou l'annonce de la mort, par toute souffrance imméritée d'êtres jeunes? Ne le croyons pas, et écoutons plutôt Vigny qui adresse ce soir-là, dans son journal, ses actions de grâce au public français, si intelligent et si vibrant, si fermé, croyait-il, à l'appel de la poésie, et qui, dans cette soirée unique, avait pressé l'écrivain sur son cœur :

J'ai des remords d'avoir mal jugé mes concitoyens. Il semble qu'ils aient pris ce soir à honneur de me prouver qu'ils étaient dignes de plus d'estime et capables d'une attention soutenue, patiente, grave. La finesse toute française et la promptitude de leur perception ont fait qu'aucune de mes intentions les plus fines et les plus déliées ne leur est échappée. Ils savaient gré à chaque acteur de chaque geste, et toutes les nuances de cœur ont été senties admirablement.

Quel bonheur ! France ! France ! on peut donc te parler gravement quand on est grave et avec tristesse quand on est mélancolique et que l'on a au fond du cœur un immense dédain de soi-même et une pitié bienveillante de la pauvre humanité...

Y avait-il tout cela dans les applaudissements des spectateurs de 1835? La douloureuse catas-

trophe mise à part, avec son effet physique immanquable, avait-on surtout cueilli au passage les allusions frémissantes, « la société aura pour Dieu un lingot d'or et pour souverain pontife un usurier juif », « N'y a-t-il pour l'homme que le travail du corps? » « L'Angleterre est un navire...? » Était-on flatté de deviner, plus vite qu'eux-mêmes, l'amour du timide Chatterton pour Kitty, le tendre apitoiement de la tendre femme pour l'étrange garçon échoué sous son toit? Ne peut-on croire que ces Parisiens un peu blasés des premières représentations, décontenancés sans doute par la lenteur et la tristesse de cette action tout intérieure, choqués peut-être par une orgueilleuse Déclaration des Droits du Poète, ont senti pourtant qu'une œuvre de chair et de sang leur était présentée, exceptionnelle et point ridicule, aussi impossible à transcrire en termes pratiques et en solutions concrètes qu'à rejeter comme irrecevable : une situation *tragique* par conséquent; de l'exceptionnel et de l'anormal portés sur la scène, mais dans la beauté et la sincère émotion. Vigny sera surtout enchanté de

l'écho rencontré par son drame dans des milieux d'étudiants, que leur gaîté et leur entrain n'empêchent pas de compatir à la crise mortelle d'un adolescent auquel ils ont parfois ressemblé : et des groupes aventureux de bohèmes, à partir de *Chatterton*, firent leur dieu de ce gentilhomme-poète qui avait daigné prendre pour lui leur misère et leurs rêves en haillons.

Mais il y eut davantage, au cours des quarante représentations qui se poursuivirent tout le printemps et une partie de l'été 1835. M^{me} Dorval en Kitty Bell représenta quelques soirs, pour tous, l'apitoiement des humains devant la détresse de l'incorrigible « rêveur » qui ne se sent pas fait pour une autre tâche que celle de poésie. Le coup au cœur que sa mort porte à la pudique amoureuse, ce fut un peu l'angoisse et le remords d'une société en train de se matérialiser et de fermer ses voies au poète : les tribus d'Hel-lade avaient leurs aèdes et les sauvages ont leurs sorciers diseurs de formules, le moyen âge accueillait les jongleurs et les rois entretenaient des poètes lauréats; une ère d'affreuse spécia-

lisation ne réserve aucun emploi décent à l'enthousiaste qui n'a, pour raison d'être, que d'écouter chanter son cœur. Chatterton a fait sentir ce vide affreux : au milieu des entreprises industrielles qui absorbaient les énergies de la France, chemins de fer en projets et compagnies de navigation, hauts-fourneaux et banques, charbonnages et turbines, n'est-ce pas quelque chose que d'avoir fait écouter la voix d'un poète malheureux? Un instant au moins, et un instant qui se répéta bien des soirs à Paris, puis en province et à l'étranger, une civilisation put faire un bref retour sur elle-même, indifférente qu'elle était à ce qui eût dû rester sa parure et sa joie. « Chatterton ferait mieux de travailler » : dure objection dont le poète souffrit au profond de l'être, car elle fit partie des reproches qui partout s'élevèrent. Ils lui prouvaient du moins que sa *défense* avait porté.

Défense contre la vie pratique, la vie réelle : plus encore que l'organisation sociale ou la forme de gouvernement, elle est la coupable. Il a beau, comme il l'avait fait dans *Stello*, incriminer

miner en apparence un régime politique, et déclarer qu'une monarchie constitutionnelle est aussi indifférente à la pure littérature qu'une royauté absolue ou un comité de Salut public : c'est au fond l'incompatibilité entre l'organisation de la société et un poète malhabile à autre chose que sa poésie, qui apparaît pathétiquement dans sa pièce. Son héros idéal, si peu conforme au Chatterton de la réalité, Vigny a toujours reconnu qu'il l'aurait pris n'importe où et baptisé n'importe comment; l'essentiel était de pouvoir lui faire dire :

Le labeur de la tête n'est-il pas digne de quelque pitié ? Eh ! grand Dieu ! la seule science de l'esprit, est-ce la science des nombres ? Pythagore est-il le dieu du monde ? Dois-je dire à l'inspiration ardente : « Ne viens pas, tu es inutile ? »

Et aussi, quand est attribué à chacun son rôle national, et que celui du poète semble parfaitement inutile ou douteux :

Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur.

Or, c'est de quoi une élite indistincte qui avait

cru, en 1830, à l'avenir politique de l'intelligence et que décevait l'industrialisme montant, c'est de quoi aussi une tourbe déjà bohème, Jeunes-France, *bousingos* des ateliers et des cénacles, surent gré à Vigny — d'autant plus de gré qu'ils le croyaient riche, à l'abri de toute misère et de tout souci. Contre la pièce et son manque d'action, contre la thèse et sa part d'illusions, tous les arguments sont justes. Il n'en reste pas moins ceci, qui était d'importance et justifie chez son auteur une satisfaction allant jusqu'à la gloriole : la poésie, c'est-à-dire l'expression de la beauté sans autre objet que cela, avait clamé son droit à l'existence et fait baisser la tête à de plus commodes activités de l'esprit.

De même que l'écrivain avait, face à la commodité bourgeoise, pris la défense des poètes, l'ancien officier prit la défense du métier militaire — entendu d'une certaine façon — devant l'affadissement que la Monarchie de Juillet n'était que trop disposée à encourager. Vigny

donnant à entendre que d'horribles haines s'accumulent contre le soldat de carrière, est-ce Don Quichotte s'escrimant contre des moulins à vent? Pas tant que cela. Non seulement d'assez vilaines affaires de fiches, au début du régime, prétendaient placer les opinions « libérales » parmi les qualités demandées aux officiers; mais il faut bien dire que la bourgeoisie triomphante se montrait peu sensible à l'ordre de vertus que favorise le métier militaire. Dès l'expédition d'Alger, qui témoignait de qualités intactes dans l'armée française, Vigny s'était inquiété de constater le faible écho de ces belles prouesses africaines. Autour de l'armée, une désaffection croissante, le cruel malentendu qui faisait réprimer des émeutes à des soldats de métier, la suspicion jetée sur de muets serviteurs du pays lui font écrire *Servitude et Grandeur militaires*.

Ce n'est pas, on le pense bien, la profession de tuer que célèbre le poète : il appelle de ses vœux le temps éloigné où les négociations remplaceront la guerre, rendue impossible par le perfectionnement même de ses moyens méca-

niques. Ce n'est pas non plus la gloriole du sabre qu'on traîne, la roideur de l'obéissance qu'on exige par une discipline imposée; le capitaine Renaud représente une autorité que sa canne de jonc, même en campagne, fait bien assez respecter: cet emblème suffit à symboliser son prestige. C'est encore moins la jovialité assez basse dont se parent les camaraderies de caserne: parmi les souvenirs que sa mémoire fidèle faisait revivre, l'ancien officier s'arrête surtout à ceux que d'anciens soldats de la Grande Armée lui avaient transmis, « vieilles histoires d'Egypte, d'Italie et de Russie... Je trouvais, au contraire, quelque chose de fastidieux dans la fatuité confiante, désœuvrée et ignorante des jeunes officiers, fumeurs et joueurs éternels, attentifs seulement à la rigueur de leur tenue, savants sur la coupe de leur habit, orateurs de café et de billard... »

Vigny construit, à l'écart de ces laides réalités de l'ordre militaire, un idéal qui est une vérité malgré tout, où palpitent visiblement trois vertus secrètes dont nulle âme ne contestera la beauté :

l'amour du danger, analogue à l'instinct du jeu qui peut donner un vif sentiment de l'être, griserie mystérieuse par laquelle, sans doute, la conscience de la vie proteste contre ses ennemis, et qui a raison des murmures de la sécurité ou de l'égoïsme; l'abnégation qui, d'un bout à l'autre de la hiérarchie, impose silence aux protestations du « sens propre » au nom des nécessités de l'ensemble, et qui compense les cruautés de l'obéissance passive par l'apaisement du devoir accepté; à côté de ces mérites, malgré tout assez peu positifs, et plus silencieux et dociles qu'allègres et prenants, le sentiment de l'honneur, indéfinissable animateur d'actions valeureuses et de haute dignité, et dont Vigny prend et reprend les litanies ferventes, « vertu toute humaine que l'on peut croire née de la terre », « vertu de la vie », « religion mâle, sans symbole et sans images », « atticisme dans les actions », « conscience, mais conscience exaltée, respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente », « pudeur virile... » Et comme toute

morale religieuse lui paraît diminuée par la promesse d'une « palme céleste après la mort », toute morale utilitaire entachée d'une possibilité d'hypocrisie et d'une prime à l'intérêt, les louanges célébrant « ce dieu autour duquel bien des dieux supérieurs sont tombés » dépassent infiniment la simple défense des vertus militaires : seulement, l'armée lui paraît un refuge moins contrebattu que les professions civiles, offert à des qualités dont jadis la Noblesse faisait son code essentiel. « Point d'honneur » de l'ancien marin qui, ayant vu devenir folle la jeune femme dont il avait ordre de faire fusiller le mari, s'impose de la soigner et de ne la jamais quitter (*Laurette*) ; « point d'honneur » du vieil adjudant, que la nouvelle d'une inspection pour le lendemain inquiète jusqu'à lui faire visiter, une bougie à la main, les poudres dont il a la garde (*l'Explosion de Vincennes*) ; « point d'honneur », surtout, du capitaine Renaud, préférant au *séidisme* profitable encouragé par Napoléon, une acceptation résignée qu'un admirable *gentleman*, l'amiral Colling-

wood, lui révèle, puis, après une carrière obscure et parfaite, mourant misérablement, en 1830, de la main d'un émeutier inconscient, alors que nul règlement ne lui commandait de reprendre sa place dans la Garde royale traquée (*la Canne de Jonc*). Et il est bien certain qu'aucun *impératif catégorique*, aucune prescription de catéchisme ou de code, aucun encouragement sentimental ou utilitaire, dans les trois beaux récits narrés par le romancier, ne rendrait compte des actes simples et pathétiques auxquels son style a conféré une grandeur frissonnante. On a pu dire, enfin, que le Napoléon évoqué par lui était le plus juste crayon qui ait jamais été tracé du maître; et s'il y a de l'imprudence dans certaines vues du poète, comme le droit de vote qu'il demande pour les militaires à partir de certains grades, l'expérience a démontré, dans les pays de service militaire obligatoire, la salubre virilité de ses prévisions :

Telle qu'elle est, l'Armée est un bon livre à ouvrir pour connaître l'humanité; on y apprend à mettre la

main à tout, aux choses les plus basses comme aux plus élevées; les plus délicats et les plus riches sont forcés de voir vivre de près la pauvreté et de vivre avec elle, de lui mesurer son gros pain et de lui peser sa viande. Sans l'Armée, tel fils de grand seigneur ne soupçonnerait pas comment un soldat vit, grandit, engraisse toute l'année avec neuf sous par jour et une cruche d'eau fraîche, portant sur le dos un sac dont le contenant et le contenu coûtent quarante francs à sa patrie.

Cette simplicité de mœurs, cette pauvreté insouciante et joyeuse de tant de jeunes gens, cette vigoureuse et saine existence, sans fausse politesse ni fausse sensibilité, cette allure mâle donnée à tout, cette uniformité de sentiments imprimés par la discipline, sont des liens d'habitude grossiers, mais difficiles à rompre, et qui ne manquent pas d'un certain charme inconnu aux autres professions...

A une autre « faiblesse » encore, la générosité de Vigny n'apportera-t-elle pas l'aide de son bras? La femme de 1830, assujettie par le Code, surveillée par la société, consolée par la piété et encadrée par la vie de famille qui est sa tutelle et son refuge, reçoit de véhéments conseils d'émancipation qui touchent surtout à sa

vie de cœur, et qui lui viennent de George Sand et d'autres auteurs féministes : c'est le mariage et c'est la « loi de l'homme » qui sont en cause. Vigny prend d'une autre façon la défense de la femme, et cela sans faire le procès des institutions, qui valent au fond ce que les êtres en peuvent faire. Son point de vue est un féminisme de poète, d'homme du XVIII^e siècle sensuel et attendri, nullement de sociologue et de moraliste. L'*éternel féminin* qu'il chérit pour son compte n'a rien de commun avec les prétentions de celles qui se jugent les égales de l'autre sexe et veulent jouer la force : c'est au contraire plutôt une forme exquise de faiblesse, dont l'attrait éveille chez l'homme un instinct de conquête, mais aussi de protection. Toute faiblesse court risque d'être opprimée et devrait être défendue : or la force d'homme, dès qu'elle cesse d'être protectrice à l'égard de sa compagne, fait tourner en ruse chez celle-ci une apparente fragilité qui s'inquiète et cherche une défense. La lutte sur ce point est engagée; la duplicité de la femme, excusable si elle est une simple coquetterie, fait horreur

aux caractères loyaux si elle tourne au mensonge : Samson, alors, crachera son mépris à la face de Dalila la traîtresse. Mais c'est l'homme, malgré qu'il paraisse, qui a les tout premiers torts. « Le plus fort a fait la loi », et l'homme devrait tous les matins, au lieu de dire à la femme : « Bonjour ! » lui dire : « Pardon ! »

Sauf en une heure de détresse où la « ruse de femme » lui semble appeler la malédiction du juste, Vigny donne à sa défense les formes les plus discrètes et les plus attendries. Il a des indulgences infinies pour la compagne dont l'homme comprend si mal, dans le mariage surtout, le cœur inquiet; il ne voit pas pourquoi le droit à la tendresse, chez la femme, ne s'exercerait pas dans la vie domestique. Il est pour Kitty contre le rude John Bell, comme il est, dans *Stello*, pour les belles aristocrates trop tendres. Il est surtout contre Othello, le jaloux violent, pour Desdémone, sa douce victime, et la jalousie lui paraît le grand mal dont souffre l'institution tutélaire du mariage: est-il possible qu'on traite les cœurs comme des propriétés, surtout si l'on

n'a soi-même qu'indifférence et insouciance à l'égard d'une sensibilité moins épaisse? Ce point de vue est bien plutôt d'un « ami des femmes » à la manière du XVIII^e siècle, fort voluptueux pour son compte, que d'un féministe du XIX^e ou du XX^e. Contre les « Othello sans amour », Vigny fait jouer en 1833 le proverbe *Quitte pour la peur* : situation scabreuse d'Ancien Régime, condamnée à effaroucher les pudeurs sans intéresser les curiosités, dissimulant beaucoup de hardiesse sous des dehors un peu mièvres, mais faite pour « montrer une vengeance de bon goût, qui est en même temps une noble et généreuse protection, un pardon, et une réparation ». Que de choses dans une pièce en quelques scènes, que le cadre trop grand de l'Opéra mettait assez mal en valeur, et que de nombreuses reprises n'ont pas trop bien servies depuis lors!

C'est ainsi que Vigny, à l'écart des partis politiques de la Monarchie de Juillet, défendait une secrète clientèle dans des œuvres qui, affranchies des exagérations et des surenchères du jour,

étaient d'autant plus sûres de dépasser les barrières de l'actualité. Dira-t-on que c'est de *l'idéal* qu'il prenait le parti, idéal de la poésie que froisse l'exigence du réel, idéal de l'honneur militaire qui trouve en lui-même son équilibre, idéal d'une féminité que l'homme devrait entourer d'une adoration tutélaire? Oui certes: il est difficile de donner un autre nom aux valeurs que célébrait le poète et qu'il prétendait protéger contre les brutales atteintes de la vie et du monde. Encore cet idéalisme est-il un idéalisme de réalité, et non, comme dans les apocalypses de la plupart des auteurs de son temps, Hugo, Quinet, George Sand et même Lamartine, l'annonce d'un idéal utopique, sorte de transcription des espoirs religieux et des attentes d'au-delà. Vigny constate plutôt, comme Shakespeare, ou Goethe, ou Balzac, que dans la marche commune des affaires humaines, un certain élément variable, précaire et incertain, représente le désintéressement, la pitié, l'amour, le dévouement. Cette tige fragile que menace le foisonnement des instincts et des intérêts, il

s'efforce de la dégager du fourré, d'en faire voir la beauté, la vitalité réelle — sans croire que des changements politiques ou sociaux pourront jamais faire, de cette pousse rare, la végétation maîtresse. Il sait même — et c'est une des raisons de sa tristesse si mâle — que nulle organisation de la société n'est faite en vue du développement de cet idéal : qu'il vive, et c'est assez; qu'il vive, et que sa présence, au plus profond des aspirations sociales, des tentatives littéraires, des activités pratiques, empêche seulement le terre-à-terre, l'inéluctable et le contingent de triompher tout seuls sur le théâtre du monde...

D'ailleurs, on s'imaginerait à tort que l'appel du poète en faveur des « parias » soit resté une voix clamant dans le désert. La misère des hommes de lettres? Vigny proposait, dans divers manifestes, de prémunir l'écrivain contre la misère et de lui garantir le fruit de son travail: la Chambre des Députés ne fit pas aboutir, en 1843, un projet de loi dont Lamartine était l'éloquent rapporteur; mais les débats de cette

année-là (auxquels, un jour, Vigny assiste avec le seul Balzac, saisissant duo!...) préparent le chemin pour une législation future; la Société des Gens de Lettres, celle des Auteurs dramatiques, défendent à tout le moins les intérêts corporatifs des écrivains; des donations, une répression plus systématique de la contrefaçon augmentent les tutelles qui protègent l'effort désintéressé de l'esprit. La nécessité, pour une démocratie soucieuse de son sol ou de ses principes, d'une défense armée? La confiance à faire malgré tout à une « caste » réprouvée par les humanitaires? Bien des officiers remercièrent l'ancien capitaine de la confiance qu'il leur avait rendue; le frémissement dont, en 1843, les affaires politiques firent passer le contre-coup sur la France de M. Thiers montra que la leçon de Vigny, même limitée à des lecteurs de choix, n'avait pas été sans effet: et des épisodes de notre histoire plus éloignés de la date de publication de *Servitude et Grandeur militaires* ont encore fait rebondir ces effets d'un beau livre, parfois stigmatisé par des militaires de profession

comme un encouragement au pacifisme : il était propre au contraire, dans des armées de discipline consentie plutôt qu'imposée, à aiguiser le sens du point d'honneur sans grossir les exigences de l'instinct guerrier. Et quant au féminisme de Vigny, sa délicatesse n'a pas manqué de toucher, de près ou de loin, des lectrices qui le comprirent à demi-mot.

Après avoir défendu à sa manière ces trois clientèles, les poètes, les hommes d'honneur, les femmes sevrées de tendresse par l'égoïsme mâle, Vigny n'affronta plus les salles de théâtre. Avec le commun des lecteurs ou des spectateurs de la Monarchie de Juillet, le poète sent trop bien qu'il n'y a plus d'accord possible à son gré ; il lui manque, à ce tendre orgueilleux, la foi dans un public vraiment disposé à lui prêter attention ; et comme il a moins encore l'impétuosité des créateurs à toute force, et qu'il déteste « les écrivains qui se mettent en coupe réglée comme un bois de chênes », il garde pour lui la plus grande partie de ses créations : ou bien, imparfaites à son gré, il les condamne à la destruction.

« Je n'aime point que l'on raconte pour conter. Je pars toujours du fond de l'*idée*. Autour de ce centre, je fais tourner une fable qui est la preuve de la pensée et doit s'y rattacher par tous ses rayons... »

Saisir les *symboles* par où peut s'exprimer la vie, c'est bien. Mais, pour qui ne renonce pas à sa condition d'homme, vivre est mieux. Bien qu'il semblât désertier les tréteaux de la gloire parisienne, bien qu'il méprisât les exhibitions de tout genre, Vigny restait de toutes ses forces un vivant, un homme de son temps et de son pays : seule manquait à sa renommée la sanction des publications nouvelles, celle aussi des rééditions fréquentes. Sa gloire, cependant, se répandait à l'étranger, dans des milieux de Jeune Italie ou de Jeune Allemagne, parmi des Anglais désireux de voir plus clair dans leur époque sans tenter les surenchères de l'utopie. Et l'on comprenait, dans les milieux informés, qu'un peu à l'écart des constellations romantiques, chaudes et intermittentes dans un ciel de tempête et de bourrasque, une étoile un peu pâle, à la lumière plus fixe,

brillait pour l'honneur de la France et du monde.

Tel était le bon serviteur de son temps que divers critiques, fort étonnés de ne plus guère le rencontrer dans les milieux de gens de lettres « arrivés » ou d'hommes politiques en coquetterie avec la littérature, ou de bas bleus attelant à quatre à leur char, regrettaient de savoir confiné dans une retraite presque impénétrable. Avec de petites mines qui en disaient long et des déplorations ironiques, certains raillaient le « gentilhomme », dédaigneux jadis, muet à présent. Vigny était « une magnifique extinction de voix ». Dumas constatait que cet ancien rival « s'était fait invisible »; Sainte-Beuve reprenait la séduisante image de la « tour d'ivoire » où le poète d'*Eloa* était rentré avant midi. Comme, de plus en plus, la littérature « industrielle » tendait à se jauger au volume et au poids, le bagage connu de Vigny faisait assez mince figure, et on pouvait oublier, quand on parlait de *Dix ans après en littérature*, les initiatives et les audaces du romancier de *Cinq-Mars* et du traducteur

d'*Othella*, — *Chatterton* ayant été suivi, presque aussitôt, de cette retraite dans l'inaccessible « tour d'ivoire ».

Une tour? Peut-être, mais qui dominait la vie de plus haut que bien des balcons trop engageants ou des vérandas de plain-pied. Et, à côté de cet observatoire un peu mystérieux, il y avait surtout deux chambres de malades.

CHAPITRE VI

LA LUTTE CONTRE LA DESTINÉE

Je pense que la Destinée dirige une moitié de la vie de chaque homme et son caractère l'autre moitié.

Journal de Vigny.

Vigny s'est toujours représenté le sort de l'homme comme une lutte contre un destin auquel il est soumis pour une part, auquel il tient tête de son mieux ou qu'il domine, sans qu'on puisse faire à l'une seule de ces puissances l'honneur d'une entière victoire. C'est même un de ses griefs contre les dogmes religieux que le fatalisme auquel échappent si difficilement tous ceux qui se soumettent à la seule volonté de Dieu. Les choses ne devraient pas être les plus fortes, et

l'homme ne devrait pas s'humilier à se croire soumis à leur tyrannie : mais il aurait tort de ne pas savoir, à l'heure du destin, carguer les voiles et louvoyer sous le vent, jusqu'à l'heure où la commande du navire redevient possible.

Or, le comte Alfred de Vigny qu'enviaient pour sa figure, sa naissance, sa fortune, tant d'ignorants et de jaloux, lui qui leur paraissait n'avoir eu à se donner que la peine de naître, a trouvé dans sa lutte contre la destinée une raison de grandeur, sans doute aussi un principe de dignité et de secret contentement, que ne lui auraient jamais donnés les félicités toutes faites et les avantages sur commande de cette légende parfaitement absurde. Sans être taillé en force, il était bien armé pour la vie : seules une sensibilité trop vive, et cette bonté dont il sentait que c'était « une passion » comme les autres mouvements excessifs de l'âme, l'empêchaient de faire face avec une vigueur égale aux disgrâces du sort. Celles-ci n'ont rien que d'assez commun, à le bien prendre : deuils, maladies, procès ne sont pas des accidents exceptionnels dans une vie

d'homme. Ce qui donne à la lutte de Vigny contre les coups du destin son pathétique et sa valeur, c'est d'abord la façon dont il s'est comporté à l'égard de tous ces malencontres, et la parfaite noblesse qui toujours l'anima; c'est ensuite le contre-coup que sa poésie, le caractère de celle-ci, la rareté même de son œuvre de maturité, durent à des circonstances qu'une âme moins ferme aurait peut-être subies comme des fatalités, ou esquivées comme de décisives traverses. Puisque c'est encore aujourd'hui un sujet de discussion et d'hypothèses que le « silence » auquel aboutissait le beau départ de l'auteur d'*Eloa*, il faut savoir quels soucis, quelle acceptation de ces soucis vinrent souvent lui couper la parole.

« Rends ta mère heureuse », avait dit son père mourant; et l'exhortation suprême du vieux soldat était bien inutile, tant ce fils de bonne race aurait voulu restituer, à celle qui lui avait donné la vie et la forme de son âme, cela même qu'il avait reçu d'elle. Le voici donc qui, en avril 1833, et quand depuis peu de temps il l'a

installée à ses côtés rue d'Artois, la voit avec terreur frappée coup sur coup de deux attaques d'apoplexie : il la sauve à demi, suit avec une attention frémissante les indications des docteurs qui la soignent, étudie en psychologue les faiblissantes palpitations d'une âme enténébrée, éprouve une joie paternelle à la faire vivre tant bien que mal avec tout le côté droit paralysé, joue, bras et jambe : il met son orgueil à « combattre une maladie dans une personne qui vous est chère, à la voir revenir à la vie ». Il lui fait la lecture longuement, quand elle peut apporter assez d'attention à la voix de son fils. Dans le demi-jour où végète cette femme à l'esprit si ferme naguère, en un décor approprié à sa demi-lucidité, il se plaît à faire jouer les idées ainsi que des toupies devant un enfant : il épie celles qui s'accrochent à un souvenir, à une possibilité de pensée. Vivante ainsi, bien qu'absente; heureuse comme une petite fille des heures qu'il passe auprès d'elle, des parties d'échecs où il se laisse battre, elle marque à son fils une gratitude émouvante; à moins que des accès, voisins de la

démence et qu'on soigne à l'aveugle par des saignées copieuses, ne le laissent, lui, désespéré et frémissant. Ces soins l'absorbent pendant quatre ans. Puis le 19 décembre 1837, comme il rentre à minuit dans l'étroit logis, il entend la malade qui l'appelle, se précipite chez le médecin; et, quand il revient, trouve une main froissante et comprend que tout est déjà fini. De ses années d'enfance, il retrouve l'émotion déréglée, la violence d'impression : à genoux auprès du lit, la tête de sa mère sur la poitrine, il connaît avec déchirement « l'indicible stupeur de voir l'absence de la vie ». Il reste partagé entre un instinctif élan de prière et la plus douloureuse désespérance, mais retrouve, cette nuit et celles qui suivent, l'émotion de la foi; puis, quand l'aiguillon devrait être émoussé : « J'ai pu soutenir ma mère, mais ma douleur est plus profonde et plus grave, son acier me pénètre plus avant. » Lui qui avait pressenti sans les connaître ces amertumes réservées à la condition humaine la plus normale, et avait souvent répété que c'est une vie bien mal faite que celle qui

réserve à tout homme « deux malheurs inévitables, le chagrin de perdre son père et sa mère, ses premiers amis, » — il a fait l'expérience du plus douloureux de ces deuils filiaux à un moment où il devait prendre le plus à cœur une peine que nulle joie ne compensait. Sept ans plus tard, il écrira encore à un ami, qui vient de perdre sa mère, que rien n'a pu fermer sa blessure. De son deuil il gardera surtout, obsédant, le souvenir de « cette épouvante où nous laisse la solitude, et l'étonnement où l'on reste en voyant succéder aux douces paroles le silence éternel » : ce fils exemplaire ne pardonnera jamais à la vie de comporter la mort, puisqu'elle s'accompagne d'un tel déchirement.



Du moins a-t-il une amère diversion dans les autres disgrâces auxquelles il sait mieux faire face, mais qui ne laissent mûrir ses dernières œuvres que par intermittence.

Vigny, on l'a dit, avait cru à vingt-huit ans épouser « une dot et une femme » : il reconnut à quarante qu'il s'était marié non seulement à une infirme, mais à un procès. Entrons avec lui dans le maquis de la procédure et dans le secret de la chambre : s'il n'y a point là les raisons de son mérite d'écrivain, il s'y trouve un peu des motifs d'un mécompte galamment supporté, d'un silence souvent mal interprété, — mais aussi d'un stoïcisme réconfortant.

Sir Hugh Mill Bunbury, le beau-père récalcitrant, désinvolte à tout le moins, n'avait pas attendu la soixantaine pour convoler en un nouvel hymen; sa fille une fois casée, des codicilles ajoutés à son testament avantagent de plus en plus les sept enfants nés de son second mariage. Quand il meurt le 2 novembre 1838, après avoir servi fort exactement la pension stipulée au contrat pour le jeune ménage anglo-français, le poète et sa femme se rendent aussitôt à Londres pour défendre leurs intérêts et ceux d'un frère, désavantagé comme Lydia... Pourra-t-on s'arranger à l'amiable? C'est bien

difficile, et il va falloir plaider. « J'aurais voulu dès l'abord, dira Vigny à son avocat, éviter ces divisions dans la famille de ma femme, mais leurs sources étaient trop profondes, l'injustice était trop grande, trop révoltante et trop cruelle envers les enfants du premier lit de M. Bunbury... »

Pendant six ans, l'existence du poète fut empoisonnée par cette affaire : de 1838 à 1844. il fallut faire front contre la procédure britannique, invoquer, non pas le Code français, mais la législation hollandaise qui s'appliquait à l'île de Demerara où se trouvait l'hoirie, plantations illusoires, esclaves fantômes : il fallut s'ingénier, dans une instance où trois pays étaient impliqués, à ne jamais laisser tomber le fil qui pouvait guider les plaignants à travers les formalités de la justice, plaintes et répliques, arrêts et ordres, transactions proposées et témoignages recueillis. Le maquis de la procédure ! la jungle du Palais de Justice ! Jamais le sens de ces expressions ne fut mieux approprié qu'à cette affaire, bien faite pour ébranler — nous le

savons — la confiance de Vigny dans « la gravité anglaise, la solennité de la justice anglaise, le sérieux des hommes de loi. »

Enfin, le 18 décembre 1844, à la suite d'un mémoire rédigé plus d'un an auparavant, d'un rapport exécutoire du 11 mai, présenté au juge le 21 juin, d'une transaction approuvée par celui-ci, le long procès prend fin pour le ménage Vigny et leur co-défenseur. Une somme de 7.500 livres sterling leur sera versée par la belle-mère; il venait s'y ajouter des arrérages laissés en dépôt. Au taux des changes de l'époque, cela faisait une somme intéressante : c'est loin de la « fortune immense » qu'en 1836 encore Vigny pouvait attribuer à son beau-père. Quant au séjour affairé du poète outre-Manche, en 1838-1839, s'il lui avait révélé quelques aspects imprévus de la Grande-Bretagne, capitale et provinces, il l'avait précipité à Londres « en plein luxe et en plein brouillard, asphyxié par le charbon et importuné du gaz et des bougies qu'on allume à deux heures après-midi, assez ennuyé du froid malsain qui succède si vite à la

chaleur du Midi » : « grande forge et grande boutique » dont l'auteur de *Chatterton* connaîtra les aspects et les contrastes mieux qu'aucun auteur français, et dont il jugera l'entente cordiale avec la France éminemment souhaitable aux deux pays ainsi qu'à la prospérité du monde.

Dans les milieux parisiens, on s'extasia quelque temps sur la fortune advenue à un homme de lettres qui vivait un peu à l'étroit, et Balzac imagine, dans sa *Princesse de Cadignan*, qu'un bel héritage était échu à Daniel d'Arthez. Sans doute par réaction, et quand la modicité de l'hoirie fut connue, on s'apitoya quelque peu, et l'on dauba davantage, sur ce pauvre gentilhomme, victime d'une erreur d'optique, mais qui, en somme, n'avait pas volé son infortune. L'époux déçu de cette héritière manquée était trop galant homme pour jamais lui reprocher un mécompte où elle n'était pour rien, et c'est pure phrase de monologue comique à la Coquelin cadet que la réplique à l'anglaise qu'on prête à Lydia : « Je avais trompé vô parce que je

aimais vô... » Qu'aurait-elle dit, la malheureuse, si un coup d'œil de son mari sur son physique par trop déchu avait comparé, à la fraîche Anglaise de Pau, l'épaisse valétudinaire couperosée à qui M. de Vigny, courtoisement, offrait le bras pour passer à la salle à manger? Était-ce là — sauf une douceur larmoyante qui était son seul moyen de défense — la « fille d'Otaïti », charmante de simplicité et de grâce ingénue, que le brillant officier du 55^e de ligne avait conduite à l'autel? D'un an plus jeune que son mari, elle l'avait vite dépassé sur le chemin de la vieillesse; jamais il ne la rejoignit sur une pente déclinante de cruelle déchéance physique. Dès 1842, un secrétaire de l'ambassade de Russie, Balabine, la décrit comme « une masse informe, grande, grasse et rouge, tenant le juste milieu entre la bonne et la cuisinière anglaise. Certes la perfide Albion n'a guère de quoi s'enorgueillir d'avoir donné le jour à ce spécimen de la race féminine. »

Malice d'un diplomate moscovite contre une représentante de la puissance rivale? Deux ans

plus tard, un des compatriotes de M. de Vigny trouve, de même, qu'elle « ressemblait beaucoup plus à une femme de charge qu'à une comtesse. » Les visiteurs français de Vigny, moins documentés sur l'apparence physique de la domesticité anglaise, s'étonnaient surtout de la voir si mal accoutrée, de ne guère entendre le son de sa voix que pour un ou deux mots de politesse : de fait, même si elle s'était donné quelque peine pour apprendre la langue de son mari, elle aurait eu si peu de chose à dire en français, que sa langue maternelle lui suffisait bien à se taire ! Inoffensive en tout cas autant que malgracieuse, cette figure pesante se traîne désormais auprès du poète ; elle fait partie des accessoires de sa vie.

Mais, trente-cinq ans valétudinaire, la douce Lydia a reconquis le cœur de son mari par sa langueur même. « Il y a, dit-il quelque part, de ces dolentes tourterelles qu'on ne se résigne pas à chasser. » Les très grandes souffrances physiques ne viendront que plus tard pour M^{me} de Vigny, et elles trouveront le « bon Templier »

tout prêt à lutter contre elles — dans la mesure où ses propres douleurs le laisseront valide : pendant les années de sa maturité, le poète est attentif à lui éviter les heurts, la sensation toujours latente du dépaysement, du désaccord, trop naturelle dans un cas de mariage « mixte » comme celui-ci, mixte par la religion, par la nationalité, par tous les détails de l'éducation et de l'hérédité. Une dame de compagnie anglaise, aux heures de meilleure prospérité matérielle, le relève dans ses consignes. Une surveillance assidue est indispensable : « Lydia parut prédestinée à tous les accidents, sembla ne pouvoir vivre qu'à la condition de m'avoir à côté d'elle pour la sauver tous les deux mois d'une maladie ou d'un événement », écrit-il. Voici quelques malheurs qui aggravent la mauvaise santé courante et qui mettent fin à un retour de mondanité chez Vigny : en octobre 1843, un accident qui couvre de brûlures profondes la main droite et l'épaule gauche de Lydia, et qui lui aurait coûté la vie sans le sang-froid de son mari; une pleurésie en 1845, une fluxion de

poitrine en 1847, une fièvre cérébrale en 1848. Comme elle a d'ailleurs l'estomac délicat et le cœur faible, qu'elle se soigne au défi des médecins que Vigny, pourtant, choisit parmi les plus patients et les plus psychologues, il arrive que, surmené à son tour, il ne voie le salut que dans un régime d'hôpital. « Dans ces cas-là, écrit-il, à M^{me} de Maillé, je ferme ma maison et j'en fais un lazaret de pestiférés. Je deviens inabordable et invisible jusqu'à ce que le médecin ait dit : Levez-vous et marchez. Je parais extrême en cela à mes amis, mais je crois suivre la raison même et la raison du cœur surtout.

« Je crois bien vous l'avoir dit souvent, ne vous méprenez jamais, je vous en conjure, sur mes accès de sauvagerie. Ce sont toujours des accès de tristesse, durant lesquels je suis bon à ne pas voir. Dans quelques jours, j'irai chez vous, le matin. Aujourd'hui, je n'en puis plus, et je rêve en écrivant comme un somnambule, tant les veilles m'ont fatigué par ces inquiétudes qui font qu'on se lève vingt fois en disant : Mon Dieu! si les médecins se trompaient! »

*
* *

Dans cette lutte contre la destinée, le poète voit s'écouler, irréparablement, les années de sa maturité. Il résiste aux suggestions qui pourraient lui faire prendre en haine son rôle de tendre infirmier. Même les tergiversations que multipliait son procès chez les hommes de loi d'Angleterre le trouvaient résigné, — très indulgent pour le pays de Lydia.

Le poète avait attendu « dans l'étude et dans le calme la chute de l'épée de la Justice d'Angleterre, qui va tailler et couper sans qu'il y pût rien » : mais, avec cette incertitude sur ses réelles sécurités d'existence, le moyen d'accueillir avec sérénité d'autres invites de l'inspiration? Occupé le jour par ses malades, donnant à M^{me} Dorval, pendant plusieurs années, quelques heures de la soirée qui étaient sa seule détente, il travaillait tard dans la nuit. Jusqu'à trois heures du matin, bien souvent, le poète tâchait de renouer le fil de ses pensées, de ratta-

cher à de patientes lectures, plutôt trop nombreuses, de nouvelles œuvres : comment ces méditations nocturnes seraient-elles enjouées ? « Je donne de la vie et du courage à tout ce qui m'entoure, j'y dépense tout ce qu'il y a de joie naturelle et primitive dans mon caractère : mais ensuite, quand je suis seul comme en ce moment à minuit, écrivant sous ma lampe dont la roue et les ressorts sont le seul bruit de ma solitude, la tristesse remonte à mon cœur et le serre plus fort qu'il ne faudrait. Heureusement il y a en moi beaucoup de force... »

De tout ce qui manquait ainsi à son bonheur, ce sont peut-être les voyages qui ont laissé Vigny le plus douloureusement privé : n'était-ce pas le temps où, de toutes parts, la littérature française se lançait à la découverte du monde ? D'Hugo à Balzac et de Lamartine à Gautier, l'errance curieuse est à l'ordre du jour. Sans doute, les séjours successifs du poète à Londres lui permettent de retrouver ou de se faire des amis. Il se lie avec des Anglais de premier ordre,

qui ont su apprécier, sous une réserve presque britannique, un esprit tout français; dans l'entourage de lady Blessington, c'est le comte d'Orsay, lord Durham, qui lui donnent l'illusion qu'il est décidément sur un pied d'égalité avec la plus sourcilleuse aristocratie; il est fier d'avoir ses entrées au club de l'Athenaeum. Une parente de sa femme, la genevoise Camille Maunoir, le reçoit dans la maison blanche et calme de Saint John's Wood qu'elle habite avec sa mère : le poète apprécie fort l'esprit juste, droit et sain de celle qu'il plaisante sur ses scrupules puritains, sur sa réprobation toute calviniste pour Chénier; il est flatté qu'elle prie pour lui, et se défend de vouloir affaiblir ses convictions. Il a ainsi, de ses voyages « pour le service », quelques charnants bénéfices.

Mais ce sont là, malgré tout, de pauvres compensations pour un poète qui avait ambitionné de voir la diversité des climats et des êtres, et de se donner le divertissement des grands voyages. C'est maintenant qu'il lui faut vérifier ces vers, écrits jadis avec quelque banalité :

En spectacles pompeux la nature est féconde;
Mais l'homme a des pensers bien plus grands que le
[monde.

Est-il rien de plus douloureux que le regret
témoigné le 21 septembre 1843 à une amie voya-
geuse? Quel « refoulement » de velléités si natu-
relles chez un poète et chez un descendant de
marins!

Hélas ! pourquoi me parler de moi? Combien de
chaînes n'ai-je pas au col dont je suis écrasé. Puis-je
voyager, moi ? Tout le monde, excepté moi, a le
droit de voir et d'adorer la nature dans les belles
contrées de la terre ; moi je ne puis que rêver des féli-
cités lointaines qui me sont ravies pour toujours peut-
être, et je ne me console de mon immobilité forcée
qu'en me réfugiant dans tout ce que la Philosophie et la
Poésie ont de plus abstrait. Et vraiment vous devez,
vous qui me connaissez, savoir si je suis à envier, et il
y a des gens qui m'envient ce lieu de refuge que je
me suis créé dans ma solitude...

Ou, plus douloureusement encore, quand la
voyageuse, au retour, pourrait être tentée de lui
faire sentir par de trop vifs récits sa destinée
sédentaire :

Dites-moi que le Rhin n'était pas beau, que ses îles n'avaient pas de verdure, que ses vagues n'avaient plus de mugissements, que ses châteaux étaient sans majesté dans leurs antiques ruines; vous me direz cela, vous mentirez par amitié et vous me ferez du bien. Je reviendrai auprès de ma lampe et je continuerai à écrire, comme j'ai fait hier jusqu'à deux heures et demie après minuit, pour tout oublier.

« Tous mes voyages à moi se font à l'intérieur de mon front », dit-il : et si l'on considère telles de ses vues sur les choses exotiques, un parfait jugement, par exemple, sur la femme américaine, on ne peut s'empêcher d'admirer cette façon toute française, cartésienne au meilleur sens du mot, d'analyser l'inconnu et l'étrange avec les moyens de compréhension fournis par le seul intellect.

Ses lettres de condoléances sont des prodiges de délicatesse, de tact, d'humaine sympathie. Il trouve de viriles paroles de réconfort pour Victor Hugo, accablé par la mort de sa fille Léopoldine. Il sait filer, pour ses belles correspondantes découragées, de souples propos qui les amusent. Il admoneste des amis qui sont tentés de deman-

der à l'affection le caractère exclusif qu'on peut exiger de l'amour, mais qui vraiment, s'agissant du plus sociable des sentiments, divaguent et déraillent : encore faut-il les corriger sans les blesser, atteindre le point malade sans nuire à l'amitié. Pour les écrivains surtout, les orgueilleux ou les tendres, les susceptibles ou les prétentieux d'une génération qu'il connaît si bien, il trouve des expressions d'une délicatesse infinie : tous ces Chatterton sont un peu ses clients, et il se sent à leur égard une responsabilité de tuteur ou de frère aîné. Tout cela enveloppé de quelque afféterie, de recherche et d'apprêt : Vigny ne semble pas admettre que la correspondance, pour les temps nouveaux, écarte volontiers les frais où se mettaient des mondains du xvii^e siècle.

C'est dans ses fameux démêlés avec l'académicien Molé que Vigny montra le plus à vif ce raidissement du point d'honneur, ce gauchissement de hautes qualités qu'expliquent assez les circonstances de sa vie en général, les incidents particuliers de sa réception. L'affaire, on le sait,

est du 29 janvier 1846; par ses suites, elle valut à Vigny d'être traité de « Trissotin gentilhomme ». Elle compte certainement, au gré du poète, parmi les épisodes de cette « lutte contre la destinée » dont il était le témoin attentif en même temps que le courageux héros.

Le 8 mai 1845, Vigny est élu, par 20 voix, à la succession d'Étienne : belle majorité. Ce n'avait cependant pas été sans lutte, ni sans des échecs assez mortifiants, que le poète d'*Eloa*, le romancier de *Cinq-Mars*, l'auteur dramatique de *Chatterton*, avait pénétré à l'Académie française, où tous ses émules du romantisme, et même des cadets un peu incrédules comme Mérimée, étaient entrés avant lui. Avouons qu'il s'y était pris sans adresse, et que, s'il estimait sa place marquée parmi les quarante, il s'était peu préoccupé des moyens de se la réserver. Premières intentions en 1841. En 1842 il se présente, mais « entrevoit sur chacune des quarante chaises curules des intrigues assises comme des Euménides et qui sont assez dégoûtantes »; il est sûr de quelques fidèles amitiés, et le vieux

Chateaubriand lui a dit : « J'irai vous porter ma voix jusqu'à ce que vous soyez nommé. Vous êtes à mes yeux le plus beau nom actuel qui puisse se présenter. » Hélas! le chancelier Pasquier est élu par 23 voix contre 8 à Vigny, Ballanche par 18 contre 5 à Vigny. L'année suivante voit reprendre la lutte : « Je me présente imperturbablement; jusqu'à ce que je sois élu, je ne m'absenterai d'aucune élection. » Patin — qui était de l'entourage du duc de Broglie, — puis Saint-Marc Girardin, et Ampère, et Mérimée, ont leur tour : les visites, à mesure qu'il lui faut les refaire, lui semblent plus ennuyeuses et les *visités* plus grotesques.

Enfin, le scrutin du 8 mai 1845 le fait pénétrer dans l'arche sainte à la place d'Etienne et contre Empis; mais sa réception lui fait passer, sur la sellette, un dur moment. Le 29 janvier 1846, mauvais orateur, maladroit avocat d'une cause excellente, Vigny plaide en faveur des poètes, que personne n'attaquait, et de la révolution romantique, assez acceptée à cette heure pour qu'il fût peu utile de l'évoquer.

Quelle était cette façon de lire à bout de bras, d'un regard outrageusement presbyte, avec un débit insistant et précieux, une longue apologie *pro domo* écrite dans un grand cahier? Que signifiait ce geste marquant d'un crayon d'or, en marge de sa prose académique, les passages applaudis de sa harangue de récipiendaire? Pourquoi transformer l'honnête Etienne, « son mort », en un champion de la liberté en face de César? Pourquoi émailler d'allusions politiques un discours qui devait précisément marquer une bonne fois la précellence de la littérature sur les fluctuations ou les rigueurs des détenteurs du pouvoir? Pourquoi faire, voilée ou patente, une apologie aussi évidente de sa propre indépendance?

N'ayant pas été préparés, les vifs applaudissements qui saluèrent la réponse de Molé parurent à beaucoup d'auditeurs « vengeurs et charmants ». L'ancien serviteur de trois régimes successifs avait beau « porter sur ses lèvres trop de sourires à trop de fortunes », comme dit Lamartine : l'approbation de l'auditoire alla sans

ambages à cet habile homme, et les poignées d'orties dont il fustigea le poète — « Je viens de lire vos ouvrages », « un stérile et plaintif orgueil » — parurent des verges assez méritées : car c'est à quoi l'on s'expose, à ne pas reprendre pied parmi les hommes de son temps quand on prétend appartenir aux mêmes groupes qu'eux. Dans la presse, au Château, dont Vigny ne s'était pas souvenu alors que Molé avait fait l'éloge du roi, « le protecteur le plus éclairé des lettres », ce n'est pas pour le poète que l'on prit parti. Il eut pour lui, c'est certain, la conscience d'un acte d'audace accompli, « cette émotion profonde, calme et sainte qui pénètre l'âme, lorsque, après quelques solitaires travaux et des doutes sur la durée des sentiments qu'ils ont produits dans la nation, on voit enfin quelle a été leur portée. »

De la bouderie qui suivit quelque temps, du refus d'être présenté, suivant l'usage, au chef de l'État par le directeur de l'Académie, d'une transaction qui fut suggérée et acceptée, il n'est pas utile de parler. L'essentiel, pour le seul

romantique demeuré fidèle à la poésie seule, était de trouver place parmi les Quarante, et de sanctionner ainsi une victoire due aux lettres de 1830 : de ce succès, les auteurs désintéressés ne manquaient pas de féliciter le maître. Ils avaient raison, puisque avec lui c'était leur vrai patron qui devenait académicien. Brizeux est l'interprète d'une opinion unanime, parmi les poètes, quand il lui parle « de cette considération qui vous entoure et qui fait que votre seule présence a tant de pouvoir. Elle seule, mon ami, vous a porté à l'Académie et vous y ménage, après les clameurs des haines particulières, cette sympathie générale qui maintenant vous accueille. Vous avez là une place libre et à part; elle vous convient; et par là encore aura plus d'autorité tout ce que vous pourrez dire dans votre dévouement pour les lettres... »

On le savait bien : ce n'était pas la simple dignité d'un gentilhomme, encore moins le mérite d'un manieur de rimes, qu'on se réjouissait de savoir enfin sous la Coupole.

CHAPITRE VII

L'ACCEPTATION DES TEMPS NOUVEAUX

L'amélioration de la classe la plus nombreuse et l'accord entre la *capacité* prolétaire et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle.

Journal de Vigny.

« C'est ma volonté, écrit Vigny le 21 octobre 1841, de retremper le caractère de ma belle nation, autant que je le pourrai faire, à des sources que je crois bonnes, que je crois pures... »

La première de ces sources n'est-elle pas à la portée de tous ? Vigny avait pourtant quelque mérite à la découvrir : c'est la nécessité et l'éminente dignité du travail, « nouvel honneur », a-t-on pu dire, loi du monde moderne en tout cas, affranchissement et salut de l'homme normal

d'aujourd'hui. Descendant de deux familles privilégiées, il a connu pour son compte un sentiment qui le met de plain-pied avec les plus humbles travailleurs, « cette joie du salaire d'ouvrier qu'on apporte à sa mère, en secret et sans qu'elle le sache ». Il a eu le bénéfice moral qui résulte de l'autre, du bénéfice matériel : le sentiment d'équilibre dont s'accompagne tout labeur fait avec conscience et dignement rémunéré : « Le travail est beau et noble. Il donne une fierté et une confiance en soi que ne peut donner la richesse héréditaire... »

L'instruction généralisée, les « lumières » partout répandues dans les esprits ne lui paraissent pas moins une nécessité des temps nouveaux : cet aristocrate n'a rien tant détesté que l'ignorance.

Répandons le savoir en fécondes ondées...

C'est que, pour lui, l'aristocratie de l'esprit, non plus celle de la naissance, doit conduire le monde : le progrès est à ce prix. Faite du Tra-

vail et de l'Intelligence, une élite se voit confier, par le poète, la direction des sociétés, et la Force remplacée par la Pensée, c'est le signe même du progrès. « Aucun siècle passé n'est regrettable pour le nôtre. Cela ressort de toute la vue de l'histoire. »

Mais le poète est trop clairvoyant pour se payer de mots, pour adopter les formules simplistes dont se satisfont les politiques. Deux obstacles, il le sait bien, s'opposent à ce que les masses soient mues aisément par l'esprit, même averti, même instruit et éclairé. L'un est le problème de *Chatterton* : l'intelligence la plus pure peut être la moins capable d'exercer son action, parce que la foule n'écoute que ceux qui pourvoient à son plaisir ou à ses nécessités. Conflit douloureux, que Vigny résout avec plus de confiance à mesure qu'il s'éloigne de son plaidoyer de 1835 : que les idéalistes demandent à une « profession » le pain quotidien; qu'un secours de la société permette aux jeunes intelligences sans fortune de s'évader de la misère et du découragement. Leur voix finira par se faire entendre.

L'autre danger qui guette l'aristocratie de l'esprit est infiniment plus grave, étant intérieur. C'est que l'intelligence, s'abusant sur sa nature et sur sa fin, devienne une forme de l'adresse, de l'habileté, une cauteleuse malice, utilitaire et pratique. Il n'a pas assez d'indignation pour les faux semblants de l'esprit, le persiflage, le scepticisme, la frivolité des « faux intellectuels » qui se font un tremplin de leurs qualités mêmes :

Leurs discours passagers flattent avec étude
La foule qui les presse et qui leur bat des mains...

Si elle n'est pas soutenue par des vues désintéressées et par un point d'honneur exigeant, l'intelligence est néfaste : pour l'avoir constaté après 1830, Vigny restera sur la défensive à l'égard de son temps.

Il a vu clair, et de bonne heure, dans le problème social qui domine dès lors le XIX^e siècle. « L'amélioration de la classe la plus nombreuse, écrit-il en 1832, et l'accord entre la *capacité* prolétarienne et l'*hérédité* propriétaire sont toute

la question politique actuelle » : il en voudra à la Monarchie de Juillet de n'avoir pas su constituer, en dehors de ces deux forces du Travail et de la Propriété, un pouvoir régulateur. Serait-ce que, toujours, la lutte se livrera entre « ceux qui gagnent » et « ceux qui ont »? Et qu'éternellement le monde social se balancera entre les deux principes de la convoitise plébéienne et de la béatitude possédante, « avec la démarche d'un sot » qui tangué? Ce serait alors aux hommes de pensée seuls qu'il appartiendrait d'arbitrer ce conflit éternel, sans qu'un code de lois puisse jamais se flatter de le faire cesser. « Cette fois, c'est pour toujours », dit le législateur : et le cours des choses vient démentir cette prophétie présomptueuse.

Quant au problème international, l'auteur de *Servitude* croit à une disparition progressive de la guerre parmi les hommes. « Le globe devient heureusement plus petit chaque jour, resserré dans la main de la civilisation... La philosophie a heureusement rapetissé la guerre; les négociations la remplacent; la mécanique achèvera

de l'annuler par ses inventions... » Mais Vigny se garde de croire à une pacification immédiate de l'univers, qui commence tout juste à se sentir solidaire :

Les peuples tout enfants à peine se découvrent
Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
Met aux coups mutuels le premier appareil...

La condition du soldat, si surannée qu'elle paraisse, comporte une grandeur qu'il ne s'est pas lassé d'exalter : que l'autorité soit plus morale que matérielle, la discipline plus consentie qu'imposée, et nul ne pourra dire que « la force abjecte » est seule à dominer ces armées dont le genre humain aspire à s'affranchir, dont la réalité des choses impose encore la survivance. Et, ainsi, un principe idéal anime pour Vigny un legs du passé, que d'autres, trop pressés, voudraient mettre au rancart.

Il en est de même pour l'objet le plus constant

de ses méditations. Le lendemain du jour où paraît, dans le *Journal des Débats*, un article sur la *Vie de Jésus* de Strauss, il se procure ce livre. C'est presque avec soulagement qu'il y trouve des arguments, solides pour l'époque, contre l'historicité du Christ. Lui qui, de toute sa force, avait protesté contre dogmes et légendes faisant de Dieu un capricieux despote, il a de bonne heure humanisé la figure de Jésus, ressenti l'angoisse du Mont des Oliviers, imaginé les heures inouïes du « Jardin sacré des Ecritures » et la douleur du « divin Fils », impuissant à donner à ses frères en humanité le mot des énigmes décisives :

...Je vais la quitter cette indigente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère
Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal
Que d'un bout tient le Doute, et de l'autre le Mal.

Ses lectures et ses pensées, depuis longtemps orientées vers les origines du christianisme, l'ont détaché de la foi. Il va jusqu'à se demander

si la conversion en masse du monde païen, l'adhésion barbare à la croyance nouvelle, n'ont pas été un mal. Il y avait, à son gré, plus de fermeté chez l'homme antique : le christianisme n'aurait-il pas affaibli le moral humain, en offrant un salaire à la vertu? Julien l'Apostat, l'empereur romain qui tenta de remettre en honneur un paganisme éprouvé, est longtemps le personnage préféré de Vigny. Le beau récit de *Daphné*, terminé dès 1838 et qui aurait pris place dans une suite de *Stello*, plaçait hardiment la question religieuse à cette date fatidique où la conversion du monde au christianisme fut retardée et confrontée par d'autres destinées. Seule la discrétion de Vigny, se refusant à publier ces pages, ont empêché les plus belles d'entre elles de prendre place à côté de la *Prière sur l'Acropole* :

Venez, maîtres futurs de la terre, qui lui apportez les ténèbres, la nuit et la tristesse; vous qui êtes voué au culte de la mort et qui portez pour étendard un gibet, que vous prenez pour un flambeau; vous, les vrais croyants, qui ne doutez pas de ce qui vous

est enseigné et qui adorez sans comprendre rien; vous qui ne cherchez pas comme les Grecs une pensée sous un symbole et qui me regardez avec vos yeux à demi ouverts sans me comprendre encore ! Venez et soyez glorieux : vous êtes vainqueurs, comme votre Galiléen l'est aujourd'hui.

Car Julien, mourant, a reconnu qu'il était vaincu. Vigny, qui s'en afflige après tant de siècles, ne se lasse pas d'examiner les raisons de cette défaite. Pour lui, le christianisme s'est imposé, par l'attrait humblement fraternel de sa morale, aux Barbares, étrangers à l'esprit du polythéisme hellénique et surtout aux exigences du stoïcisme ou aux pures idées platoniciennes : de celles-ci, la nostalgie subsiste dans le monde moderne. Mais l'évolution même du christianisme lui en a fait absorber une partie, qui gît en la religion nouvelle « comme la mouche dans l'ambre », comme la momie sous sa lame mortuaire. A chacun de se faire une foi dénuée d'illusion. Mais quelle absurdité, de la part d'un Lamennais, de proclamer son détachement et de faire l'annonce d'une religion nouvelle, alors

qu'il est si peu sûr de la croyance qui succéderait ainsi à l'ancienne!

Le « scepticisme pieux » de Vigny, est-ce timidité? Est-ce tiédeur et hésitation que la part d'acceptation traditionnelle que nous trouvons dans ses idées? Gardons-nous de le croire. Il faut plus de courage et de confiance pour ranimer ainsi, en rallumant l'étincelle sur un autre point, le foyer refroidi que pour jeter bas l'âtre enfumé que semble désertier la flamme; il est d'un esprit plus « avancé » de lancer à nouveau la vie, et l'âme, et tout le ressort des forces intérieures, dans l'enveloppe qui semblait morte, que de proposer à nouveau des mythes et tout un ensemble facile d'illusions destinées à remplacer celles qui ont fait leur temps, mais dont un rudiment de vérité a été démontré par les siècles écoulés. Et d'ailleurs, « toute religion n'a jamais été crue qu'à moitié et a eu ses athées et ses sceptiques. Mais les sages ont gardé leurs doutes dans le cœur et ont respecté la fable sociale reçue généralement et adoptée du grand nombre. »

Le « symbole », forme moderne du mythe antique, permettra d'ailleurs aux plus libres esprits de se communiquer à leurs pairs sans inquiéter les autres; de proche en proche, le message venu d'eux se frayera sa route — comme la *Bouteille à la mer* aborde quelque jour après une errance qui paraissait sans fin. Du plus profond de son être, Vigny libère, avec une impitoyable, une inexorable tranquillité qui en fait autant de « saignées », sa pensée dernière sur les plus hautes questions. C'est pour la *Mort du loup* qu'il se sert de cette douloureuse expression. Le symbole est saisissant, même pour des lecteurs qui n'ont pas l'expérience des battues traquant dans leurs derniers gîtes les bêtes sauvages. Celle-ci meurt, face aux fusils des chasseurs, et le poète tire, de cette fin silencieuse, une image et un précepte que lui donne le loup agonisant :

...fais que ton âme arrive,

A force de rester studieuse et pensive,

Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté

Ou, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.

Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler.
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

N'est-ce pas de ces vers, et d'autres pareils à ceux-ci, qu'on a dit qu'ils faisaient jaillir jusqu'aux étoiles des jets merveilleux de poésie, riches en concentration autant qu'en suggestive pensée?

La nature t'attend dans un silence austère...
Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir...
...Le premier rayon blanc qui précède l'aurore
Et dessine la terre aux bords de l'horizon...
La sainte égalité des esprits du Seigneur...
Les maux immérités de la mort des enfants...
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois...
Ton amour taciturne et toujours menacé...

On a comparé à celle de la perle, nacrée, blanchâtre et un peu froide, la beauté de ces vers : ce ne sont point des contacts enfiévrés avec la vie toute chaude qui leur donnèrent nais-

sance, ni des flambées de passion. Leur substance épurée, malgré des *pailles* dans la forme, offre encore aujourd'hui, après trois quarts de siècle et quand d'autres gemmes se sont éteintes, des sujets incomparables à la réflexion et à la jouissance artistique.

Aux heures où mûrissent ainsi ses *Poèmes philosophiques*, le sens de toute la pensée de Vigny se précise. Certaines de ses œuvres antérieures s'éclairent d'une lumière nouvelle, à présent qu'elles émergent, aux yeux de tous, de la mêlée indistincte : et la valeur de symbole que prennent les plus belles se précise pour leur auteur comme pour des lecteurs attentifs. « Le vrai Moïse peut avoir regardé au delà de la tombe, mais le mien n'est pas celui des Juifs. Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant. Ce désespoir n'est ni juif ni chrétien... »

Un sens moderne se laisse-t-il aussi extraire des cycles anciens de ses poèmes? On peut le croire. Même lorsqu'il semblait suivre les modèles bibliques chers à ses jeunes années, des réactions d'occidental, d'homme moderne, protestaient au nom de la vie, de l'inviolabilité de l'individu, de la haine du talion et de l'holocauste, contre de sombres fables que la théologie fâcheusement conserve. Il sait bien que seules, en face des dures exigences des sacrificateurs meneurs de peuples, la volonté de dévouement, l'adhésion au sacrifice, l'abnégation volontaire, peuvent permettre aux sociétés de subsister. L'égalité des êtres, vœu secret de tout ami de l'humanité, est irréalisable : ceux qui le savent doivent éviter comme un crime de fonder leur estimation des hommes sur leur réussite apparente, sur leurs efforts heureux, et la *Flûte*, douloureusement, paisiblement, avec la gaucherie qui convient à la médiocre destinée qu'il évoque, nous en avertit :

Du corps et non de l'âme accusons l'indigence.
Des organes mauvais servent l'intelligence...

Ne croyons pas non plus que nulle différence de qualité ne sépare les divers groupes humains : « le noble » ou « l'ignoble » sont des distinctions qui, indifféremment à toute caste, séparent les êtres. Une autre division, de même, divise les races : l'acceptation des nécessités civilisées ou leur abandon. *La Sauvage*? « J'ai voulu prouver que la civilisation pouvait être chantée ainsi que la *raison* et que les races sauvages étaient *coupables* envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable, et qu'il était juste que l'Europe les forçât d'en recevoir une. Quoique j'aime Jean-Jacques Rousseau, ma conscience m'a forcé de prendre le thème contraire au sien. » Il tient à son idée, puisqu'en 1847 il fait proposer par l'Académie, comme sujet du concours de poésie, *l'Algérie ou la civilisation conquérante* : « l'homme civilisé ne doit plus faire naufrage sur aucune côte sans y être reçu par la civilisation. » Le Défricheur lui apparaît comme un héros. Hostile à l'esclavage, il ne prend nullement parti pour les peuplades

primitives auxquelles le colon apporte la Loi.

Et de même, hostile aux chemins de fer comme moyens de locomotion de plaisance, il admet la machine pour soulager l'effort humain et accélérer le commerce entre les hommes. Hostile à l'envahissement de la publicité dans le domaine de la pensée littéraire, il ne fait pas grise mine à la diffusion rapide des nouvelles. Il sauvegarde les vertus essentielles dont son passé de gentilhomme lui fait mettre si haut le mérite, le point d'honneur, le désintéressement, la pitié pour les faibles : ceci dit, l'acceptation des temps nouveaux, une fraternelle entente avec ses compagnons d'humanité, donc de souffrance, font de lui un partisan de tous les espoirs du XIX^e siècle. Ainsi, « cœur sauvage et esprit civilisé », il entend garder à l'abri de la fâcheuse uniformité des volontés et des cœurs son moi le plus intime, et céder cependant, à la nécessité des temps, tout ce qu'il serait puéril de lui refuser. Nul plus que lui, sous la monarchie bourgeoise, n'est « républicain ».

Il y parut assez quand s'effondra, avec huit ans seulement d'écart, le règne auquel il avait prédit une durée « décennale ». Vigny ne fut guère surpris de voir le « trône de carton » du roi-citoyen balayé par l'émeute. Comme il mettait son amour-propre à voir juste, donc à prévoir et à prédire, il triompha sans une suffisante aménité de l'exil de Guizot en même temps que de celui de son maître :

Ah ! le respect s'en va, disent en gémissant
Ces intrigants repus d'or, de boue et de sang.

Le roi, qu'il avait vu à Neuilly le 14 juin 1847, « séducteur narquois », toujours confiant dans les moyens de corruption, a préféré la manœuvre des consciences avilies à l'édification d'un salubre régime :

Toute démocratie est un désert de sable :
Il y fallait bâtir, si vous l'eussiez compris.

Mil huit cent quarante-huit, est-ce pour Vigny mil huit cent trente qui revient ? Et le cycle des révolutions, mis en mouvement par 89 — ou plu-

tôt par l'émeute jadis favorisée par les amis de Richelieu — amène-t-il une récurrence fatale? Nullement, ou du moins pas au début du mouvement, salué par Vigny comme l'avènement nécessaire de ces idées républicaines qui vivaient depuis longtemps dans son esprit.

Aussi ne se faisait-il guère prier pour joindre son action à celle d'hommes tels que Lamartine. Le sort de la France lui paraissait dépendre entièrement des élections de l'Assemblée nationale. Vue fort juste, puisque enfin ce n'est pas une révolution, c'est le sens que prendront les premières mesures du lendemain révolutionnaire, qui a son importance de symptôme et d'indice. Assez rapidement, celui qui avait escompté je ne sais quelle grandeur soudaine sous Louis XVIII ou Charles X, qui avait rongé son frein sous Louis-Philippe, descend dans l'arène politique. Il y descend, il est vrai, loin du tumulte lui-même, et ganté et cravaté de blanc : de quoi faire fuir les bulletins de vote.

C'est aux électeurs de l'Angoumois, pays du Maine-Giraud, qu'il demandait un mandat. Sa

profession de foi aux citoyens de la Charente, datée de Paris, le 27 mars 1848, ne manquait pas de dignité, et pas non plus d'une farouche exhortation de sagesse dans le progrès :

Je me présente à l'élection sans détourner la tête pour regarder vers le Passé, occupé seulement de l'Avenir de la France. Mais, si mes concitoyens veulent chercher dans les années écoulées pour y voir ma vie, ils y trouveront une indépendance entière, calme, persévérante, inflexible; seize ans de cette vie consacrés au plus rude des services de l'armée, tout le reste donné aux travaux des lettres, chaque nuit vouée aux grandes études. Existence sévère, dégagée des entraves et des intrigues des partis. J'ai ce bonheur, acquis avec effort, conservé avec courage, de ne rien devoir à aucun gouvernement, n'en ayant ni recherché, ni accepté aucune faveur...

Si la République sait se comprendre elle-même, elle saura le prix des hommes qui pensent et agissent selon ce que je veux dire. Elle n'aura jamais rien à craindre d'eux, puisqu'elle doit être le gouvernement de tous par chacun et de chacun par tous.

Ainsi conçu, ce mâle gouvernement est le plus beau.

Qu'est-ce que tout cela pouvait bien faire aux électeurs charentais? Vous annonciez bien, ô

poète, que vous vous efforceriez de former la République française ressuscitée « à l'image des Républiques sages, pacifiques et heureuses, qui ont su respecter la Propriété, la Famille, l'Intelligence, le Travail et le Malheur; où le gouvernement est modeste, probe, laborieux et économe... » Mais vous proclamiez aussi que ces voix, sollicitées de Paris, vous n'iriez point les demander sur place; vous vous refusiez ainsi à « subir cette sorte d'interrogatoire grossier où préside, dans les provinces, un singulier esprit... »

Par surcroît, la proclamation du poète ne fut répandue qu'à quelques centaines d'exemplaires: qui s'étonnerait qu'elle passât inaperçue? Le châtelain du Maine-Giraud, s'il recueillit une poignée de voix, ne les dut guère qu'au prestige de son nom et à la déférence de quelques-uns de ses tenanciers. Déconvenue qui lui fut peut-être moins sensible qu'une autre déception: l'espoir d'une ambassade à recevoir de Lamartine s'évanouit promptement. L'année suivante, d'ailleurs, il devait se présenter encore aux suffrages des électeurs charentais; encore cette

fois, il omit de se faire voir et entendre; et c'est bien de la timidité, ou une excessive confiance dans son renom, qu'il faut incriminer, puisqu'il n'avait pas cette fois l'excuse de l'éloignement.

Cette « présence réelle » que notre candidat s'interdisait, dans un souci assez noble mais un peu niais de parfaite pureté électorale, les circonstances amenaient en effet Vigny à la pratiquer en Charente, comme aux jours où la vie des champs lui servait de refuge contre les fièvres des coulisses et des salons parisiens. Il avait d'abord salué la Révolution de 1848 comme l'affranchissement nécessaire, la fin d'une équivoque, la satisfaction du désir de liberté qui couvait dans les masses depuis bien longtemps. Quand des difficultés économiques, une politique de surenchère et d'utopie, l'infatuation des théoriciens qui refont le monde à coups de décrets, laissèrent entrevoir un danger bien connu, Vigny cessa de considérer la République avec la même sympathie. Les symptômes alarmants se multiplièrent, graves ou menus, officiels ou privés, réels ou imaginaires. Sa vieille rue des Écuries-

d'Artois-Saint-Honoré, jugée bien aristocrate, dut troquer ce nom contre celui de rue de la Réforme.

Mais ce fut surtout, semble-t-il, sur les instances de sa femme que Vigny décida de s'éloigner de la capitale. Cette Anglaise eut peur — comme son gouvernement, comme certains historiens de son pays — des mouvements populaires déchaînés par une révolution. Vigny lui-même avait assez de raisons de famille de craindre des troubles politiques pour se laisser faire aisément violence. « Paris, qui donne ou peut donner le trône momentané aux factions, semble maudit et destiné à devenir le cirque où bien des bêtes féroces vont se déchirer. Il faut écarter les femmes de ces horreurs. » Une fluxion de poitrine dont M^{me} de Vigny se remettait mal à Paris acheva d'éloigner de Paris le couple, qui gagna une seconde fois le Maine-Giraud. Bien que le chemin de fer eût permis de faire une grande partie du trajet, on prit une chaise de poste pour visiter au passage en Touraine quelques parents dans leurs gentilhommières : les mauvaises langues prétendent que la pauvre

Lydia était empêchée par son embonpoint de pénétrer dans un compartiment des réseaux ferrés de son pays d'adoption!

Dès la sortie de Paris, le contraste de la capitale enfiévrée et des provinces laborieuses et pacifiques enchante Vigny : « partout les *Moissonneurs* de Léopold Robert assis sur leurs gerbes ». Pour un « rural » secret, comme le châtelain du Maine-Giraud, quelle consolation et quel réconfort!

La terre

Est sacrée, et confère un Droit héréditaire...

Rendus à destination, les Vigny se trouvaient en sécurité. Et, comme si l'allée de frênes qui conduit à son petit castel l'isolait, non pas du monde laborieux des vivants qui peinent, mais du monde enfiévré des apôtres qui parlent, le poète juge du dehors l'accélération imprévoyante du mouvement révolutionnaire. Il ne tarde pas à diagnostiquer, dans les allures de cette République à surenchères, « ce que je méprise le plus, savoir l'improvisation dans les affaires sérieuses ». Et sa vieille défiance à l'égard des

assemblées délibérantes a de quoi s'inquiéter en 1849 : « Quel mystère à étudier que le gouvernement des assemblées ! Ont-elles jamais gouverné réellement ? Est-ce gouverner que faire sans cesse l'œuvre de Pénélope, détruire la nuit l'ouvrage du matin ? » N'importe : il ne faut désespérer, ni du bon sens populaire, ni de la santé foncière des masses. C'est même une raison de plus pour développer l'instruction primaire, qui faisait terriblement défaut au peuple, et qui seule peut aider à maintenir en bonne allure le progrès général. Le poète refuse, en mars 1849, de faire plus que de laisser figurer son nom sur une liste nouvelle de candidature. Mais il s'intéresse de près au bien-être des paysans ses voisins, et pas seulement à la rentrée des fermages ; il fait parquer la terre battue des chaumières angoumoises : « aristocrates sans le savoir », les paysans lui semblent aujourd'hui ses vrais semblables. Il n'est pas fâché de leur trouver encore quelques restes de sentiments religieux, les encourage lui-même de son mieux : il baptise en grande solennité, en

qualité de parrain, la cloche neuve de l'église de Champagne. Ainsi, l'*absentéisme*, qu'il ne se lasse pas de dénoncer, puisque c'est « le plus grand des maux » pour le cœur aussi bien que pour l'esprit, battra en retraite au moins sur ce point du pays. « J'apprends et j'enseigne à la fois. J'apprends ce que j'ignorais encore de la vie des hommes des champs, de leurs intérêts et de leurs travaux. Je leur enseigne, en échange, qu'il serait bon de savoir lire et écrire quand on veut régner et gouverner dans son pays. »

Comme de juste, c'est ce problème-là qui le préoccupe surtout. Il s'indigne que des écoles gratuites soient désertées par les jeunes ruraux, appelés ailleurs par les travaux des champs. Comment faire pour que le souci de l'instruction pénètre toutes les classes sociales? Même la bourgeoisie pourrait se cultiver davantage l'esprit. On le voit en 1853 qui s'intéresse aux projets de fondation d'un Musée à Angoulême, d'agrandissement de la bibliothèque. Il y va d'ailleurs emprunter des livres au hasard de la rencontre.

Il tente de fonder à Blanzac même, plus près de lui, une bibliothèque; il fait don de quelques ouvrages — mais sans trouver le moindre écho. Du moins fait-il jouer *Esther* à de jeunes provinciales qu'il s'agit d'éduquer; et bien qu'il hésite à devenir le partisan de l'éducation intégrale des filles, il s'irrite de l'ignorance où l'on tient trop souvent les mères futures et les futures épouses. Il blâmera sa filleule, M^{me} Lachaud, non de sa ferveur religieuse, mais de l'ignorance qu'elle croit seule compatible avec la foi. « Pour vous, qui à la rigueur auriez le droit d'être moins enfant, vous l'êtes au moins autant, et vous employez tout ce que vous avez de forces à demeurer pour toujours enfermée dans la naïveté du couvent. » C'est ainsi qu'il lui arrive de donner « quelque grand coup de raison pareil aux coups d'épée de Roland ».

Son petit manoir de gentilhomme campagnard reçoit surtout ses soins. Dès 1849, Lydia ayant grand peur des orages de mer que le vent d'ouest chassait sur les collines du Maine-Giraud, Vigny fait installer des paratonnerres sur ses tourelles,

qui, du coup, lui semblent de « grandes tours ». Bouilleur de cru, il installe une distillerie avec ses voisins, et il déplore avec humour la baisse des eaux-de-vie. « Notre vin de Chio, qui se vendait si cher l'amphore, ne se vend plus du tout parce que l'amphore a peur d'être cassée au cabaret communiste. » Chef de communauté, il marie les gens de sa maison, veille sur les berceaux et pourvoit aux frais de premier établissement. Bref, on dirait que l'éternel souhait, depuis 1815, de l'aristocratie française, c'est-à-dire la refonte sur un beau modèle britannique des anciens rapports entre nobles « terriens » et vassaux plus ou moins émancipés, anime secrètement une activité consciente de républicain à la Tocqueville, défiant à l'égard des démagogies urbaines, convaincu d'une très antique liberté féodale que les rois ont escamotée, que la noblesse pourrait faire revivre.

Mais tout ceci, c'est presque de la politique. Où en est le poète, et l'homme? S'est-il réconcilié avec la campagne? Il lui a toujours reproché d'être le visage indifférent et splendide d'une

Force aveugle et sourde, en face de laquelle l'Esprit se dresse dans son indépendance. En ces jours de détente, il lui trouve une excuse. « Je ne lui pardonne son immobilité, son éternité impudente, sa fraîcheur et ses rajeunissements annuels sur les tombes de ceux qu'on aime, qu'en faveur de son silence et de ses magnifiques horizons... »



Les heures nocturnes, cependant, font revivre un Vigny moins apaisé et moins affairé, plus semblable à celui que nous connaissons, moins complice des soucis quotidiens de l'humanité moyenne. Il a longtemps jaloué Lamartine pour le rôle éclatant que Février lui avait fait jouer; il s'est réjoui certainement de sa chute, pour s'apitoyer ensuite sur sa détresse finale. Et lui-même? Sous le toit en poivrière de son petit castel xv^e siècle, dans une pièce lambrissée qui ressemble à une cabine de navire, le poète éprouve souvent l'impression d'une vie manquée, d'une faillite du destin. Est-ce là toute la carrière

que se promettait l'impatience de ses ving-cinq ans, quand il se sentait un entrain propre à remuer un monde? Des anniversaires, des coïncidences fatidiques, une astrologie du cœur et de l'âme qui cherche à voir clair dans les ellipses du sort, l'intéressent longuement. Mais, dans la chambre conjugale, les deux lits jumeaux le rappellent à son vœu de bienfaisance et de bonté, et Lydia, épaissie mais rassérénée, possède à ses côtés son parfait garde-malade; elle se hasarde à peine à soupçonner chez Alfred une pensée qui ne soit pas tout entière absorbée par les soins à donner, les détails du régime, les mots de réconfort et les sourires...

Cependant, en 1849, il ronge son frein : l'hiver est long dans les campagnes oisives de l'Angoumois: « Ce ne sont point les travaux de la terre qui occupent les mois de décembre et de janvier, c'est l'époque où les bœufs se reposent et où les hommes veillent autour d'une lampe de forme romaine et, sans le savoir, composent avec les femmes qui filent des tableaux à la Rembrandt. » Hobereau malgré lui, Vigny accepte

par une croissante application cette solitude aux côtés de la valétudinaire; ou, minuit passé, dans la tourelle hexagonale, il médite « sous le froc » dans sa cellule de moine : « solitude doublement sainte quand on s'y voue pour remplir un devoir tel que celui de relever et soutenir une santé qui retombe sans cesse. » Mais comme il se fait renseigner, par ses amis, sur les incidents suscités par la Révolution! Pourquoi Sainte-Beuve va-t-il à Liège? La crise de la librairie, celle des journaux, sont-elles profondes? Cette jeune actrice qui ressemble à M^{me} Dorval remplirait-elle bien le rôle de Kitty Bell? Une reprise de *Quitte pour la peur*, avec Rose Chéri, donne-t-elle toutes garanties de désinvolture élégante? Et la voici morte, cette « pauvre âme tourmentée », Marie Dorval elle-même, « cette femme si en possession de la vie qu'on ne peut l'en croire absente » : le cœur serré, il s'informe de cette mort, qu'il a apprise, comme tout le monde, par le journal...

Ainsi, dans ses lettres plus longues qui sollicitent les longues réponses de ses amis, Vigny

trompe l'ennui de son « désert ». A la fin de 1849, élu à la présidence de l'Académie française, il rentre un instant à Paris, mais ramène Lydia à la campagne dès l'été venu ; et cette fois, il semble qu'une atmosphère bucolique amollisse, au printemps suivant, sa volonté tendue dans l'acceptation d'un cher devoir. « Cette habitation est un jardin anglais qui n'a pas eu d'hiver, ni neiges, ni glaces, ni presque de pluies. Aujourd'hui, en ce moment, le soleil est trop chaud et me poursuit par les grandes fenêtres. Les vertes collines d'Irlande ne forment pas une émeraude plus constamment verte que celle-ci, et huit sources de roc environnent le pied de la montagne sur laquelle s'élèvent mes vieilles tours. Les primeroles et les violettes embaument déjà les gazons et l'air parfumé que ma chère malade ne peut pas aller chercher lui arrive de toutes parts, à lui seul et de son propre mouvement. Je la garde et je lui fais la lecture, et je travaille avec plus de calme que je ne pourrais faire dans ce Paris qui a toujours la fièvre et où l'on est sans cesse arraché à sa pensée par l'agitation convulsive des

mauvais sentiments des autres dans le salon ou dans la rue... » Ou bien, six mois plus tard, ce sont les vendanges angoumoises qui émeuvent la verve du lettré autant que du propriétaire. Il contemple en connaisseur

nos grands bœufs qui reviennent avec les grandes cuves, et qui descendent majestueusement les collines avec les vendangeurs, en portant des grappes et des bouquets sur leurs cornes. Ici, l'on crie : Evoë ! Evan ! ou à peu près, et l'on plante des mâts pavoisés et entourés de couronnes de fleurs au-dessus des cylindres énormes et des fours et des chaudières de cuivre d'où ce vin sortira sous les couleurs de la topaze jaune...

C'est dans ces provinces de l'Ouest, que de bonne heure on appelle une *Vendée bonapartiste*, que Vigny assiste à l'inévitable reflux politique ; « l'écrasement du communisme par sept millions de votes » : c'est ainsi qu'il qualifie, avec satisfaction, le scrutin par lequel le 2 Décembre fut plébiscité, et il ne fait nulle difficulté pour se rendre à Angoulême à l'invitation du prince président Louis-Napoléon, qu'il a jadis connu à

Londres, qu'il retrouve, dans cette tournée électorale, tel qu'il l'appréciait dans l'exil, « simple, affectueux, amical... »

Sauf un retour à Paris pour quelques mois, de novembre 1849 à juin 1850, le ménage valétudinaire aura donc vu de la province se dérouler l'histoire du Régime de Février. « Il est vrai, écrira-t-il à un ami le 12 juin 1853, que j'ai passé la République à la campagne à peu de jours près. Je n'y suis point établi, comme on vous l'a dit, mais j'ai pris plaisir à faire ici une restauration véritable de ces vieilles tours, du vieux manoir qu'elles protègent, des boiseries de ses grandes salles et de ses dépendances assez étendues, et je n'en ai pas encore fini avec les bâtiments et les plafonds qui étaient en assez mauvais état. Lydia aime cette habitation parce que ses prairies, ses huit sources d'eau vive et ses grands arbres l'entourent d'un jardin anglais qui n'est pas artificiel. Elle y souffre moins qu'à Paris. Le grand air lui est nécessaire, le repos aussi... Je resterai ici tant que ce séjour sera nécessaire à M^{me} de Vigny. Elle ne peut à

présent ni marcher ni supporter la voiture... »

Il y a même un peu d'irritation dans la façon dont il écarte certaines admonestations, qui déplorent sa dépendance à l'égard d'une morne vie privée. « Ne me faites plus de reproches de mon séjour ici et de ma persévérance à y rester... On n'est jamais libre quand on a du cœur... » « Ne comprenez-vous pas la dépendance où m'enchaîne le seul devoir que je me reconnaisse? »

Enfin, en janvier 1854, il est pour de bon réinstallé à Paris : c'est là que se joue l'épilogue d'une noble vie.

CHAPITRE VIII

L'OPTIMISME DE L'ESPRIT PUR

Le *noble* et l'*ignoble* sont les deux noms qui distinguent le mieux, à mes yeux, les deux races d'hommes qui vivent sur terre.

Journal de Vigny.

On se montrait en souriant, le jeudi après-midi et quelques autres jours, aux abords du pont des Arts, vers 1860, un vieux monsieur en peruque blonde encadrant un visage rasé, assez hautain et fermé avec ses yeux bleus en vrille; il semblait faire prendre l'air à un petit chien, ou plutôt c'est lui que, tirant sur sa laisse, « Azor » paraissait promener. C'était l'auteur d'*Eloa*, fort assidu aux travaux de l'Académie française, qui rentrait chez lui après séance ou commis

sion, ramenant à la rue d'Artois le caniche de sa femme qu'il avait confié au concierge de l'Institut.

Il conservait, dans l'allure, quelque chose de militaire. Si ses cheveux, malgré la soixantaine avançante, restaient d'un blond cendré qui lui faisait le visage jeune, c'est, disait-on, que sa perruque était faite avec les cheveux de sa mère : dévotion bizarre qui ne nuisait pas à une certaine coquetterie. Certains s'en impatientaient et traitaient Vigny de « vieux beau » : puisque la dévotion féminine ne fera pas défaut à ces années déclinantes du poète, l'attrait qu'il exerçait sur les femmes et les jeunes filles n'en était pas affaibli.

Cette ponctualité un peu maniaque, est-ce la régularité d'automate d'un bon « retraitsé » qui ne sait plus vivre que selon la sonnerie des heures ? Est-ce la sagesse d'un résigné qui pense, comme Chateaubriand, que s'il croyait encore trouver le bonheur quelque part, c'est dans l'habitude qu'il le chercherait ? Nullement : rien ne ressemble moins à une soumission passive

que la façon dont il entend sa tâche. A la fois par point d'honneur et par attachement au rôle, qu'il s'est assigné, de défenseur attitré de la poésie et des lettres pures, Vigny est l'académicien le plus ponctuel qui soit : jusqu'à la fin de 1861 où sa santé rendra moins régulières ses sorties, il prendra fort au sérieux toutes les obligations de sa charge. N'est-il pas, de la grande génération romantique, le mieux fait pour représenter sous la Coupole le récent passé et la permanence d'un idéal? Lamartine besogne à d'obscurs labeurs; Balzac est mort et Musset se survit à lui-même. L'ancien compagnon des luttes pour la poésie, l'aède, Victor Hugo, est « là-bas, dans l'île » : le rôle de Vigny est clair. La docte compagnie lui semble, après tout, la tribune par excellence où plaider une cause éternelle. Il assiste à des séances officielles — en uniforme, l'un des rares qui s'y astreignent — où manquent les autres poètes : occasion, pour l'ancien officier, de revêtir une tenue et de ceindre une épée. Il se méprend parfois sur la valeur de ceux qu'il protège : la livrée de poésie,

pour lui, ne saurait cacher d'âmes viles. Il scandalise à l'occasion des confrères plus rassis, et Joseph Delorme, épicurien et sénateur, observe du coin de l'œil des offensives qui peuvent être de fausses manœuvres : idées fixes, véhémences déplacées qui indisposent à bon droit contre lui ceux qui ne perdent pas de vue les nécessités du relatif et du contingent.

A cette mission tutélaire de l'auteur de *Chatterton*, Vigny malade, Vigny délaissé par la littérature officielle n'a jamais entendu se soustraire. Il lui est arrivé de protéger ou d'encourager des jeunes, ou même des « mûrs », dont l'activité n'ajouta rien à la couronne poétique de la France : jamais il ne s'est refusé à recevoir un inconnu qui se réclamait de la poésie, à lire un manuscrit ou un livre aux lignes inégales et rimées... Et il était « un peu comme le chien noir derrière le convoi du pauvre » quand il suivait des funérailles matinales d'homme de lettres. Par là, le poète de *Chatterton* a ajouté au rayonnement de son drame, un peu éteint dans la réaction qui suivait le romantisme, une lueur nouvelle

dont s'est enrichie sa noble auréole. « Nous autres pauvres diables de poètes, dit l'un de ceux-ci, nous regardons Alfred de Vigny comme notre patron naturel. »

Parmi ces contacts avec la génération montante, il convient de rappeler surtout les visites que lui rend, chagrin et déjà aigri, l'inconnu qui se nomme Baudelaire, à qui il fait grand accueil en 1862, dont il admire les *Fleurs du mal* en regrettant « ce titre indigne du bouquet... empoisonné par je ne sais quelles émanations du cimetière d'Hamlet. » Flaubert, pour son compte, déclare que Vigny est « une des rares honnêtes plumes de l'époque : grand éloge ! » Faut-il, de son activité généreuse, donner quelques témoignages ? Vigny défend Lecomte de Lisle, fait avoir à Mürger le bohème une gratification, mais échoue contre l'opposition de la droite lorsqu'en 1861 il voudrait voir attribuer à George Sand le prix de littérature. Il protégera Taine et Littré aussi bien que Mistral et Banville, Barbey d'Aurevilly aussi bien que Laprade : non que les doctrines lui soient indifférentes et qu'il ne fasse

pas le départ du médiocre et du rare : mais il veut avant tout que ne s'éteigne pas la torche sacrée des lettres pures. Comme le matérialisme, de toutes parts, menace l'exercice désintéressé de l'esprit, et que bien des confrères ne voient dans les subsides dont ils disposent que des gratifications à distribuer à des clientèles, Vigny bataille en faveur de l'art et du talent. Il met si haut sa dignité d'académicien, son indépendance et son point d'honneur, qu'il a des candidatures et des votes une idée exceptionnelle. Celle-ci lui inspire un ton hautain, et presque rogue, comme dans sa réponse à une sollicitation académique d'Ernest Legouvé :

Il peut y avoir des hommes qui aiment à se faire courtiser et solliciter pour augmenter leur importance. Faites-moi l'honneur de vous dire que je ne suis pas de ceux-là... Je n'ai jamais promis ma voix à personne, et pourtant j'ai toujours voté pour quelqu'un, et toujours pour un écrivain, un homme de lettres véritable, ayant des œuvres visibles, dignes d'éloges et de durée. Eux seuls devraient siéger à l'Académie et ce sera sans cesse mon but de les y faire entrer sans exiger qu'ils me demandent ce qui est leur droit,

ni qu'ils me remercient d'avoir accompli ce qui est mon devoir.

Il a gardé quelques amis de choix; des amies surtout, car pour lui « toutes les femmes sont nées poètes » et, pour lui, M^{me} Holmes a oublié un mari sans attrait. Il n'est pas vrai que le vide se soit fait autour de lui, jusqu'à une effrayante solitude finale qui aurait rappelé l'horreur symbolique de la *Mort du loup*. Plus humaine, sa vieillesse n'est pas moins mélancolique : lui qui, en plein XIX^e siècle, revit tant d'états d'âmes ancestraux sous une forme aigrement moderne, il n'est pas l'homme du Second Empire jouisseur et spéculateur. Ses journées sont réglées. Il déjeune seul, dîne le plus souvent en tête à tête avec Lydia, se hasarde parfois au théâtre, reste en relations avec quelques personnes de son monde, mais en évitant, au grand regret de ses fidèles, l'occasion de se trouver à table en compagnie. « Je refuse tous les dîners que j'ai en horreur, écrit-il le 20 février 1860; et mes amis les plus intimes n'obtiendraient jamais de m'y

traîner une seule fois.» Même le cercle restreint qui se retrouvait à ses mercredis s'égrène, mais il est trop sociable pour ne pas rechercher des occasions de s'entretenir avec quiconque peut lui apporter une idée, une formule d'art, une marque d'intérêt pour son œuvre — ou même, hélas! — une approbation; lui-même d'ailleurs, que les cohues mondaines décevaient depuis longtemps, il demande à des entretiens à deux l'agrément et l'excitation de l'esprit se communiquant : « En toute conversation sérieuse, je n'estime que le *duo*. L'harmonie n'est que là pour moi. Le *trio* est déjà trop nombreux et trop tumultueux selon mon goût. Toute troisième personne est un témoin impatient ou distrait. C'est une sorte de petit public qui juge et critique les deux autres et ne cesse d'ouvrir des parenthèses dans lesquelles s'échappe et se perd la conversation comme une pierre de fronde... »

Dans ces limites et dans ce cadre, Vigny est certainement un vivant parmi les vivants, et non un mort prématuré parmi des fantômes. Sa curiosité pour les choses religieuses de l'Anti-

quité lui fait rechercher un confrère d'Institut comme Ad. Franck : et comme des relations de quartier se greffent sur celle-là, on a pu s'étonner que le comte de Vigny ait eu, sur le tard, tant de relations israélites. « Le peuple de l'univers qui avait le mieux compris la tristesse de la vie » — c'est ainsi qu'il désigne les Juifs — lui offrait par surcroît, à cette date, des ressources d'intelligence vive, d'information cosmopolite, qu'il n'aurait pas toujours demandées avec succès à ses parents les plus chers.

A-t-il souhaité un rôle *in extremis* que l'estime ancienne de Napoléon III pour sa personne aurait rendu possible, et espérait-il se voir appeler au rôle de gouverneur du Prince impérial? Nulle ouverture ne lui fut faite par l'Empereur; aucune sollicitation ne vint d'un homme si peu doué pour la courtoisane; mais d'une conversation avec Lamartine on peut induire qu'une telle mission ne lui aurait pas déplu. Quant à des invitations à Compiègne, il ne faut pas s'en étonner; lorsqu'il fut question, par contre, d'une cantate à écrire pour une célé-

bration officielle, l'auteur des *Oracles* fit aisément comprendre que sa muse n'avait pas sur sa lyre la corde qu'il eût fallu. Son adhésion à l'Empire a dû scandaliser Hugo : c'était surtout un acte de courtoisie personnelle à l'égard de l'empereur; et, pour un bouilleur de cru de l'Angoumois, c'était aussi une façon très actuelle d'être — pour une fois — avec la majorité des « terriens » français.

Le plus vif réconfort pour Vigny, dans les années assez mornes qu'il traverse avec la France et l'Europe, c'est l'assurance que l'étincelle sacrée n'est pas morte, étouffée par l'opaque inertie du matérialisme économique, du fatalisme politique et social, des systèmes religieux et philosophiques. Caliban a beau faire, et Prospero aurait tort de désespérer : Ariel est si mobile, et sa chanson si prompte à animer le ciel, que l'espoir humain renaît ici quand il est prêt, là-bas, à renoncer. L'Italie du *risorgimento*, l'Amérique de la Sécession l'intéressent. La Russie n'a pas su renoncer à son régime de terreur, au bannissement politique de ses meil-

leurs enfants, à la Sibérie et à ses horreurs? Le tsar s'est tu éternellement? Le canon de Crimée est le commencement de l'expiation,

Et c'est au cœur de l'Ours que Dieu frappe l'orgueil.

Quant à son pays lui-même, les signes avant-coureurs de l'Empire libéral ne le laissent pas indifférent : il sait bien que, le minimum d'ordre rétabli, la France n'est jamais en reste d'impatience politique et religieuse. Comme parfois il avait tremblé de voir compromise l'« entente cordiale » avec le pays de Lydia, il est satisfait d'une politique favorable à un accord franco-anglais.

Il a aussi pour lui-même ses satisfactions d'amour-propre. Des reprises d'*Othello* ou de *Chatterton* attestent pour lui la force de rebondissement de certaines de ses créations théâtrales : il s'en loue « en voyant d'un petit coin sombre comme celui d'Alceste ces figures innombrables, pressées, sérieuses, recueillies et jeunes..., mais toutes inconnues de moi et qui venaient, comme

une nouvelle armée sortie de terre, pour m'écouter et me serrer la main, en disant: « Il a raison. » L'hommage des jeunes intelligences lui est bien doux, parce qu'elle lui permet de vérifier les espoirs si touchants de la *Bouteille à la mer* :

Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées !
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répondons le savoir en fécondes ondées;
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Sa vie s'achève ainsi, sans rayonnement visible, mais avec la radiation secrète qui émane d'une grande sincérité et d'une belle constance. La flamme est « en veilleuse » et des lueurs plus fulgurantes la couvrent et la cachent : elle est de celles que n'éteignent ni les souffles trop rudes venus du dehors, ni la négligence du gardien inattentif. Mais il est pathétique d'imaginer, en pleine capitale de *Belle Hélène* ou de *Faux Bonshommes*, cette pensée recueillie et sur soi

repliée! Il était bien, comme il l'écrit à A. Pom-
mier le 14 janvier 1861, « une sorte d'ana-
chorète au milieu de Paris, un frère hospitalier
veillant tantôt auprès d'une lampe de travail,
tantôt près du lit d'une malade ». La lampe
de travail éclaire d'innombrables lectures, des
reprises assidues d'historiens religieux, de philo-
sophes, de théologiens et de naturalistes; comme
un écolier qui s'initie à la pensée des maîtres,
le poète du *Mont des Oliviers* prend des notes,
fait des résumés, discute avec lui-même et avec
ses auteurs : rien n'est supérieur, à son gré, à
cette vie animée des idées. Il en retrouve le jeu,
plus souple et plus libre, dans ses entretiens
avec de vieux amis ou de jeunes sollicitateurs :
enveloppé dans son collet d'officier, il se penche
avec curiosité vers les visiteurs qui lui apportent
des nouvelles du monde des vivants. Des voisins
se trouvent, parfois singulièrement, mêlés à sa
vie, et l'on dirait presque, à voir le grand poète
en coquetterie avec de bonnes âmes assez quel-
conques, que c'était à lui qu'on faisait une gra-
cieuseté en n'oubliant pas la gloire de quelques

chefs-d'œuvre signés de son nom. Hélas! La médiocrité de son état, cette *res angusta domi* qui, si souvent, lui a paru la forme moderne de la servitude, le poursuit; quand il a réglé les comptes du ménage avec la domestique, veillé au confort de sa femme, réglé infirmière et médecin, c'est un bourgeois à peine à l'aise que le comte de Vigny, descendant d'un receveur du roi à Paris, héritier des titres mais pas des terres des seigneurs d'Eméréville, Le Tronchet, et autres lieux...

Quant à sa tâche de garde-malade, elle est monotone comme l'état de cette invalide qui nécessite tant de soins. Monotone? pas au gré du bon Templier, pour qui un bulletin de santé signifie une victoire à remporter, une défaite à réparer, les soubresauts de la vie à régler de son mieux. Depuis 1848, il n'est point d'année qui ne soit marquée par une alerte plus vive, mortelles inquiétudes qu'avait apaisées, au Maine-Giraud, la quiétude campagnarde, alarmes sans fin qui, à Paris, s'aggravent dans l'exiguité du petit logement de la rue d'Artois : maux

d'yeux à partir de 1853, cécité partielle bientôt, attaques de nerfs continuelles, migraines qui duraient trois jours, chute de voiture en 1860 avec une blessure à la tête. Et le poète, qui faisait à la pauvre femme la lecture en anglais pour donner à cet esprit vacillant l'illusion d'un peu de pensée et de curiosité, doit renoncer à ce divertissement : les médecins ont prescrit le silence dans la chambre aux volets tirés et aux rideaux clos, où l'un des plus hauts esprits du siècle s'épuise à réconforter, malade lui-même, un être débile.

« Tout le jour, écrit-il en 1862, j'ai gardé Lydia pour m'efforcer de la distraire de ce qu'elle souffre. Sa vue s'affaiblit de plus en plus et ce n'est qu'après des douleurs de tête d'une grande violence que ses yeux se voilent et qu'une sorte d'ombre complète les couvre à un tel point qu'elle est prête à tomber dans les appartements où il faut qu'on l'accompagne en la soutenant : cela me remplit de tristesse et d'effroi ; comment pourrais-je penser à moi-même ? »

Morte à demi, respirant à peine, sa compagne

de bientôt un demi-siècle a sur sa générosité une hypothèque croissante — jusqu'au jour où se dénoue à son tour ce réseau de l'attendrissement et de l'accoutumance. Une après-midi de printemps de 1862, après une promenade au Bois de Boulogne qu'un semblant de convalescence avait rendu possible, un coup de paralysie immobilisa pour toujours, à l'entrée de sa maison, la pauvre Lydia.

Elle dut être portée dans l'escalier, et ce fut la dernière fois qu'elle le monta. La rapidité de l'attaque fut inexorable ... Sans un moment d'espérance, mais sans douleur, cette âme si pure et si bonne me quitta en me disant : « Mon bon Alfred, je ne souffre pas. » Seule et dernière consolation.

Ainsi terminée, cette longue veillée hospitalière laisse au bon Samaritain un deuil qui ne suffit même pas à délivrer de ses entraves cette bonté supérieure. « Tu connais mon cœur, écrit-il à un ami, et combien il est esclave une fois qu'il est possédé. Ma chaîne m'était douce et chère, et il me paraît à chaque instant que l'on m'a

enlevé à la fois une compagne bien-aimée et un enfant unique... »

Souvent Vigny se reprochait, comme une « faute bien grave », une immobilité qui l'empêchait de rendre à sa malade tous les soins qu'il aurait dû ; désormais c'est à lui-même qu'il faut songer de plus en plus. La prétendue « gastralgie » est un cancer à l'estomac : erreur de diagnostic dont les médecins mettront du temps à revenir ; le voici condamné au régime le plus réduit, le lait de chèvre froid, le lait et l'eau, des *biscotes* anglaises, ou bien de plus singuliers médicaments. Les nuits sont douloureuses : chacune d'elles commence par un accès plus violent. « Si vous me voyez souffrir, écrit-il à Auguste Barbier comme il m'arrive, le soir, lorsque le vautour de Prométhée m'enfonce son bec et ses ongles dans l'estomac : n'y faites pas attention et parlez d'autre chose. Après une minute, il s'envole, très satisfait, je suppose, de m'avoir déchiré le cœur et la poitrine. » Vers quatre heures du matin, une morsure l'éveille après un court sommeil ; et les bruits de la rue

ou de la maison empêchent bientôt le malade de se rendormir ; ou bien, après une nuit de veille douloureuse, un pénible assoupissement l'envahit quand vient le jour. Mais « l'heure du silence sous mes fenêtres » est brève ; « les bruits des rues deviendront à huit heures insupportables par leurs échos, qui m'apportent des voix et des cris. »

« Souviens-toi que tu es une intelligence qui traîne un cadavre » : cette maxime d'Epictète revient souvent à sa mémoire. Mais cette intelligence, qui suit le détail de ses souffrances et qui console l'âme magnifique associée, pour un peu de temps encore, à des organes défaillants, le malade tient à ne la point laisser faiblir. L'opium et ses succédanés médicaux pourraient assoupir sa peine physique : il refuse d'en faire l'expérience. Lui qui, si souvent, a dénoncé dans la lucidité de l'homme trop clairvoyant le grand obstacle au parfait bonheur, lui qui, dès sa jeunesse, faisait dire à un chœur de réprouvés :

Car le malheur, c'est la pensée !

il a mis trop haut cette rare dignité de l'homme pour vouloir la laisser diminuer par les stupéfiants. Jusqu'au bout, il jugera, par l'esprit, même les souffrances que l'esprit rend plus douloureuses; et, de son martyre qu'il suit sans défaillance, il restera le témoin conscient. Bien avant Nietzsche et plus glorieusement que l'ascète de Maria-Silz qui se laissait soigner et ne donnait pas de soins, Vigny aurait pu dire alors ce qui est au fond de sa pensée, et que ne comprenaient guère les témoins suprêmes de sa vie, trop prompts à parler d'orgueil, d'entêtement, de bizarrerie : « Un malade n'a pas le droit d'être pessimiste. » Une condamnation du monde, en effet, une protestation en faveur de tout ce que la vie endolorit et flétrit, perdent leur valeur si elles viennent d'une âme diminuée par la souffrance physique. Son optimisme est indéfectible : mais il ne concerne pas une prétendue plus-value absolue, générale et fatale des choses de l'univers, un élan joyeux des êtres vers plus de bonheur; il touche seulement deux choses : l'aménagement, plus parfait de jour en jour, de

la planète terrestre pour ses habitants; la force de persuasion et d'épuration des idées dans le monde. « Aujourd'hui vaut mieux qu'hier, demain vaudra mieux qu'aujourd'hui... » « La vérité est éternelle et impérissable, et j'ai eu quelquefois le bonheur de voir clairement la vérité et le courage de la dire... » Seulement — il le sait bien et n'a jamais fait croire aux autres qu'il en était autrement — ce progrès qui est impliqué dans l'essence même de l'esprit n'est pas le résultat mécanique des sociétés poussées par leur simple vouloir-vivre, des civilisations ou des espèces engagées dans la lutte pour l'existence, des actions dominatrices, acceptées par l'illusion ou par la crainte, par lesquelles des conquérants, des législateurs ou des moralistes font accepter des dogmes successifs à des époques successives du genre humain. Le désir de voir clair dans les actions des hommes et de faciliter l'épanouissement des personnalités, de scruter les secrets du monde et de divulguer des vérités conquises de haute lutte sur les grands mystères : voilà pour lui le genre de pro-

grès dans lequel est engagée l'intelligence.

Cette tranquille conviction lui permet de tenir bon contre les tentatives de conversion qui se multiplient autour de son fauteuil de valétudinaire, au chevet de son lit de malade. Elles viennent d'un peu partout, tant il serait glorieux, pour les sectes des hommes, de s'annexer la foi déclarée d'un si noble esprit ! Sa courtoisie, parfois, s'irrite d'une telle chasse aux âmes : un jour qu'un fanatique protestant veut lui faire dire qu'il réprouve le culte de la Vierge (« donner une maman à Dieu ! ») et l'adoration des images, le poète persifle cruellement son interlocuteur en lui déclarant qu'il aime mieux une femme qu'un homme pour garder un berceau divin, et qu'il est plus agréable de regarder de belles madones de Raphaël que de lire l'Evangile.

Le plus souvent, il se contente d'une nuance d'ironie déférente. Quand le P. Gratry s'autorise d'affaires académiques pour y mêler des préoccupations d'un autre ordre : « Vous vous tromperiez chaque jour sur moi, lui dit-il, si vous me supposiez ou fâché ou content d'une conver-

sation sur les choses surnaturelles ou mystiques. Nous n'avons fait encore que les effleurer en plaisantant. Un jour je vous en parlerai avec plus de suite et de gravité, mais ce ne sera pas à présent. La controverse est une escrime assez fatigante et il faut disposer de toutes ses forces pour que les armes soient égales. Il ne convient pas d'ailleurs que nous confondions les deux questions de la destinée du ciel et des élus de l'Académie française... » Avec une ironie plus impatientée, il lui arrive de dénoncer « les cousines pieuses qui ont multiplié près de moi les amulettes, les médailles de la Vierge immaculée, et même des saintes amoureuses comme M^{me} de Chantal. Le pauvre archevêque de Paris (que ces médailles n'ont malheureusement pas sauvé) m'est venu voir trois fois, comme depuis l'évêque d'Orléans et un certain nombre d'abbés... »

Ou bien il s'autorise plaisamment des certitudes des Pères de l'Eglise pour affirmer à sa cousine Du Plessis que le corps ressuscité « aura *trente-trois ans*, âge de la mort de N.-S (ceci a fait murmurer les jeunes filles mortes à dix-

huit ans, et que l'on vieillit)..., que notre corps aura la taille de 5 pieds 3 pouces, qui était celle de J.-C. Enfin il n'y a point de mystères pour les saints... »

Vigny, de son côté, doit à une mémoire presque infaillible de se rappeler, depuis son enfance, l'*Imitation de Jésus-Christ* et d'en pouvoir citer des passages : il se garderait de toucher, même par insinuation, à l'essentiel de la croyance de personne. S'il interdit à autrui l'intrusion dans sa conscience, il laisse voir, par son *Journal*, qu'une offensive inverse lui déplait autant; il n'a besoin de nommer personne pour s'écrier, après qu'il a étudié de près les doctrines de l'Asie et scruté les titres du christianisme :

O philosophes, laissez-le vivre. Il a consolé beaucoup d'âmes de la vie et de la mort.

Qu'avez-vous offert à la pauvre fourmilière humaine qui lui donnât une seule consolation et un seul espoir ?

L'anéantissement dans le Panthéisme.

Le Nirvana de Bouddha, sans Divinité.

Toute intolérance lui est odieuse : aussi tard

qu'en avril 1863, il s'émeut fort de l'*Avertissement* de l'évêque d'Orléans. Et pourtant, les ouvrages condamnés par le clergé ne le satisfont pas entièrement, pas plus Littré que Renan, de qui la *Vie de Jésus* lui paraît une façon d'excuser, chez l'auteur, une certaine timidité et masquer une incrédulité, palliée par de l'attendrissement.

Solitude? Oui, Vigny est solitaire dans son étroit logis, tandis que le Paris d'Haussmann spéculé et s'amuse. Solitaire, qui ne le serait pas après un demi-siècle de pensée personnelle et de fierté? Même dans des familles plus favorisées que celle-ci, les effusions de la tribu ou du clan sont bien souvent de charitables apparences, les mensonges, de la compassion ou des convenances. Ici, peu de chose de cet ordre : les proches font défaut, les collatéraux se tiennent à une distance respectueuse; la présence réelle des affections instinctives manque douloureusement, et l'on sent bien, à l'insistance avec laquelle le poète réchauffe des camaraderies de soldat ou d'anciennes amitiés, que des fidélités d'autrefois

auraient été précieuses à son cœur — autant que les relations improvisées autour de son divan de malade, M^{me} de Balzac et sa fille, L. Ratisbonne, la famille d'Adolphe Franck... Encore n'est-ce pas l'auteur de *Moïse* qui pouvait être surpris de voir, sur le tard, sa grande allégorie se vérifier.

Mais on se tromperait à croire en détresse, tant qu'elle dure, une aussi ferme pensée. Se sentir au contact d'une chaîne sympathique d'êtres humains, n'est-ce pas la grande affaire, et d'apparenter ainsi jusqu'au bout ses rêves à d'autres rêves? Cette communion, Vigny la crée sans effort, sinon sans orgueil. Pour ce descendant émancipé d'une famille enracinée dans le passé, et qui n'a pas cessé d'errvisager dans sa croissance tout entière l'arbre généalogique dont il est un suprême rameau, le testament intellectuel serait incomplet s'il ne plaçait la liberté de l'esprit en pleine continuité du sang. Une rare conscience de famille anime ce solitaire, qui s'en remet à une image singulière et presque barbare du soin de figurer sa plus obstinée croyance :

On dit que les anciens peuples du Nord croyaient qu'après la vie, ils devaient trouver leurs ancêtres réunis dans d'immenses cavernes, assis sur des trônes et plongés dans de muets entretiens, puisqu'ils ne se parlaient plus que par la pensée. Et lorsqu'un nouveau venu, digne d'eux par sa valeur et par ses vertus, se présentait, tous se levaient et s'inclinaient devant lui. Le souvenir de cette superstition, qui fut peut-être celle des Francs, pères de nos pères, m'a toujours plu par sa grandeur sombre et royale. Plus d'une fois j'ai agi ou me suis abtenu en songeant tout d'un coup au jugement de ce conseil suprême, de ces esprits toujours vivants, toujours muets, toujours assis les mains sur leurs genoux, ainsi que les dieux d'Egypte, et je me suis dit plus d'une fois : « Je dois vivre de manière à mériter qu'ils se lèvent quand j'entrerai. »

Dans sa poésie, cette hautaine notion s'associe à la certitude de son mérite; le 10 mars 1863. il a donné une forme à son espoir de grandeur :

Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs
L'IDÉAL du poète et des graves penseurs.
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
Et toujours, d'âge en âge, encor je vois la France
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

et il l'a opposé à ce qui, chez les aïeux dont il ne se désolidarise point, faisait la valeur de la vie,

Seigneurs de vastes terres,
Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod, jaloux
Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups...
Galants guerriers sur terre et sur mer...

Ton règne est arrivé, pur Esprit, roi du monde !

L'évolution du cancer à l'estomac était-elle assez méthodiquement connue pour que le poète ait su, à quelques jours près, quand finirait son supplice ? On dirait que après la rédaction de *l'Esprit pur* et le choix de ce titre, préféré à plusieurs autres, Vigny se prépare paisiblement à la mort. Les visites ne sont plus permises qu'à des heures limitées. Diverses dispositions, chez le malade, témoignent d'une certitude que sa volonté accompagne sans défaillance. L'abbé Vidal, quinze jours avant sa mort, le confesse et lui donne l'absolution. Ce descendant d'une famille de soldats et de prêtres a pu lui dire :

« Je suis catholique, et je meurs catholique » sans abjurer aucune de ses libertés d'opinion. Il n'a pas détruit, par exemple, le recueil des *Poèmes philosophiques* présent parmi ses papiers.

Le 16 septembre 1863, Vigny cessait de souffrir et de penser.

Faut-il rappeler les funérailles peu solennelles, l'assistance médiocre en raison de la saison? Peut-être que, dès ce jour-là, le mystère de sa vie déconcerte. Le maréchal Magnan, apportant les condoléances impériales, chamarré et bardé de décorations, se serait exclamé en voyant l'appartement médiocre, tentures fanées et meubles vieux de trente ans : « Tiens! ce pauvre Vigny, je le croyais plus à son aise! » Berlioz et Baudelaire dans l'assistance, ce sont peut-être pour nous les deux noms les plus caractéristiques à relever : quarante personnes au plus derrière son cercueil pour accompagner sa dépouille, et pour entendre dire une fois de plus peut-être, en allant de Saint-Philippe-du-Roule au cimetière

du Nord, le matin du 20 septembre 1863, la phrase qu'on a dite pour un autre : « Ce n'est rien, c'est un poète qui meurt. »

Comme sa légende avait commencé avant sa mort, et qu'il n'avait point pris peine à la contredire, une déformation immédiate s'opère, et pour longtemps, dans l'imagination du public. Ce qui est plus grave, c'est qu'elle est propagée par ceux qui auraient pu s'informer, s'éclairer, ne pas annexer ou rejeter sans vérification une grande destinée. Le philosophe novateur qu'en 1854 il avait défendu à l'Académie, Taine, parlant du « prêtre solennel et guindé de lui-même », fait écho à Sainte-Beuve, plus à l'aise pour louer son ami maintenant qu'il est mort, mais n'arrivant pas à éliminer tout le fiel absorbé jadis...

Surtout, comme il est infiniment opportun, pour une génération avide de s'abstraire et de s'éloigner des préoccupations directes qui donnent sa dignité à la pensée humaine, d'avoir un illustre répondant, on s'empresse de conclure, du « silence » de Vigny à une hautaine stérilité, de certaines désapprobations à un pessimisme

total, et principalement de sa réserve et de sa dignité à une roideur impersonnelle et glacée.

Par bonheur, le sens véridique de sa vie et de son œuvre continue à animer secrètement des lecteurs épars. Non seulement des écrivains — surtout les plus désintéressés — se transmettent, avec son message authentique, ce qu'il leur a légué : « la distinction, déclare Banville, que tous les poètes ont dans leur âme, comme un signe vivant et visible de notre noblesse. » Mais l'œuvre et la personne de Vigny deviennent comme le mot de ralliement d'une communauté indiscernable, souvent méprisée des triomphateurs du jour, ignorée des turbulentes consécractions de la publicité : celle qui maintient les réincarnations de l'« esprit pur », l'intelligence, le dévouement, l'abnégation, la dignité, la foi jurée, à l'abri des atteintes et des abandons. Quand sont tombés le tourbillonnement des agités, la réussite des cupides, le faux-semblant des habiles, ces mérites dédaignés brillent de tout l'éclat dont les privait le feu d'artifice qui s'est éteint : et l'on sent bien que le monde ne se

priverait pas sans dommage de leurs vertus. Quand par surcroît, comme pour Vigny, celles-ci s'accompagnent des belles réussites de l'art désintéressé, l'humanité sait bien qu'il n'est rien au monde de plus noble.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Un petit ci-devant fait bonne contenance	7
II. — Mécomptes et bienfaits du service...	23
III. — Les audaces du talent généreux.....	53
IV. — Les crises de l'honneur et du cœur...	71
V. — La défense des « parias »	97
VI. — La lutte contre la destinée	123
VII. — L'acceptation des temps nouveaux...	149
VIII. — L'optimisme de l'esprit pur.....	183

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FRANÇAISE DE
L'ÉDITION, 12, RUE DE L'ABBÉ-DE-
L'ÉPÉE, PARIS, POUR LA « NOUVELLE
REVUE CRITIQUE » LE 30 JANVIER
MCMXXIX

LES MAÎTRES DU ROMAN

1^{re} Série. — 12 Volumes2^e Série. — 12 Volumes

TOUS PARUS

- | | |
|---|--|
| 1. J.-H. ROSNY Aîné,
de l'Académie Goncourt
La Terre Noire 7 50 | 13. Maurice DEKOBRA
La Vénus à Rou-
lettes 12 > |
| 2. André LICHTENBERGER
Toune et la Vie ... 7 50 | 14. Lucie PAUL-MARGUERITTE
Le Piège d'Amour . 7 50 |
| 3. Ernest TISSERAND
Pan dans le mille . 7 50 | 15. SHERIDAN
Le Sein 7 > |
| 4. Edouard DE KEYSER
Avec toi sur le lac . 7 50 | 16. André LICHTENBERGER
Sang Basque 7 50 |
| 5. Charles DERENNES
Le Mirage senti-
mental 7 50 | 17. Félicien CHAMPSAUR
Nuit de Fête 10 > |
| 6. Lucie PAUL-MARGUERITTE
L'Amant démasqué . 7 50 | 18. Edouard DE KEYSER
L'Appel de l'In-
connu 7 50 |
| 7. Pierre VILLETARD
Un Ménage d'autre-
fois 7 50 | 19. J.-H. ROSNY Aîné,
de l'Académie Goncourt
La Femme dispa-
rue 10 > |
| 8. Marcel BERGER
Le Baron Maëls-
trom 7 50 | 20. J.-H. ROSNY Jeune,
de l'Académie Goncourt
La Désirée 10 > |
| 9. J.-H. ROSNY Jeune,
de l'Académie Goncourt
La Pigeonne 7 50 | 21. Pierre VILLETARD
L'Île sans lende-
main 10 > |
| 10. André BILLY
L'Ange qui pleure . 7 50 | 22. Eve PAUL-MARGUERITTE
La Rencontre de
Minuit 10 > |
| 11. Edmond JALOUX
Le Coin des Cyprès . 7 50 | 23. Henri BACHELIN
Dondon Juan 10 > |
| 12. Maurice MAGRE
Vies de Courtisa-
nes 8 25 | 24. Jacques DYSSORD
Les Faisans 10 > |

On peut acquérir les séries complètes au prix de :

*France et Colonies**Etranger*1^{re} Série . . 72 fr.

83 fr.

2^e Série . . 95 fr.

112 fr.

*Envoi franco**Recommandation en sus*

COLLECTION

LES MAITRES DU ROMAN

3^e Série — 10 Volumes

4^e Série — 10 Volumes

25. Edouard DE KEYSER La Femme possédée. 10 »	35. André SALMON Archives du Club des Onze 12 »
26. Charles DERENNES Mouti, fils de Mouti. 10 »	36. Jeanne LANDRE La Parodie galante. 12 »
27. Jeanne LANDRE L'Amour est menteur. 10 »	37. Albert ERLANDE A l'Ordre de Dieu.. 12 »
28. Maurice VERNE Au Jardin de la Man- che 12 »	38. Pierre VALDAGNE L'Homme qui trem- ble 12 »
29. Henri BACHELIN Le Taureau et les Boeufs 10 »	39. J.-H. ROSNY Aîné, de l'Académie Goncourt La Jeune Aventu- reuse 12 »
30. E.-P. MARGUERITTE Les Sainte-Catherine. 10 »	40. André WARNOD Lina de Montpar- nasse 12 »
31. Jacques DYSSORD Joe ou la Découverte du Vieux-Monde... 10 »	41. Henri BACHELIN L'Été de la Saint- Martin 12 »
32. J.-H. ROSNY Aîné, de l'Académie Goncourt Les Navigateurs de l'Infini 10 »	42. André DAHL Le Sleeping en folie. 12 »
33. J.-H. ROSNY Jeune, de l'Académie Goncourt Les Chaperons blancs. 10 »	43. Edouard de KEYSER Le ménage de Cro- quette Parfait 12 »
34. THIERRY-SANDRE Cocagne 10 »	44. Marcel ROUFF L'Homme de cin- quante ans 12 »

On peut acquérir les séries complètes au prix de Fr :

<i>France et Colonies</i>	<i>Etranger</i>
3 ^e Série (papier Alfa)... 120 »	3 ^e Série (papier Alfa)... 130 »
— (papier ordinaire. 90 »	— (papier ordinaire). 115 »
4 ^e Série 100 »	4 ^e Série 100 »

Envoi franco. Recommandation en sus.
Réduction de 10 % sur ces prix pour
la souscription globale aux deux
séries.

COLLECTION CRITIQUE

Célébrités d'Aujourd'hui

(1^{re} Série)

Henri BARBUSSE, par Henri Hertz.....	4.50
St-Georges de BOUHÉLIER, par Paul Blanchart....	4.50
Romain ROLLAND, par Jean Bonnerot.....	6. >
Laurent TAILHADE, par Fernand Kolney	5.25
Paul FORT, par G.-A. Masson.....	4.50
Henry BATAILLE, par Paul Blanchart	4.50
Paul BOURGET, par F.-J. Desthieux.....	4.50
Comtesse de NOAILLES, par G.-A. Masson.....	4.50
Anatole FRANCE, par G.-A. Masson.....	4.50
Colette, par Keller-Lautier.....	4.50
Pierre LOTI, par Frédéric Mallet.....	4.50
Henri de RÉGNIER, par Robert Honnert.....	4.50
Abel HERMANT, par Roger Peltier.....	4.50
François de CUREL, par Paul Blanchart	4.50
RACHILDE, par André David.....	6. >

LA SÉRIE COMPLÈTE

(15 volumes)

France	60 francs
Etranger	75 francs

Éditions de la Nouvelle Revue Critique
16, rue José-Maria de Hérédia - : - PARIS-VII^e

COLLECTION CRITIQUE

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES (1^{re} Série)

(12 volumes)

Arthur RIMBAUD, par Henri Strentz	6 fr.
Marceline DESBORDES-VALMORE, par Stephan Zweig	6 fr.
Paul VALÉRY, par Pierre Guéguen	8 fr.
Maurice MAETERLINCK, par Louis Le Sidaner ...	8 fr.

A PARAÎTRE

Jean MOREAS, par René Georgin.
Jules MICHELET, par Alfred Chabaud.
Marcel PRÉVOST, par René Jolivet.
Georges DUHAMEL, par Pierre Humbourg.
Stéphane MALLARMÉ, par Maxime Revon.
Maurice MAETERLINCK, par Louis Le Sidaner
Henry BECQUE, par Paul Blanchart.
Jules ROMAINS, par Jean Guirec.
J. et Ed. de GONCOURT, par Marcel Sauvage.

Abonnement aux 12 volumes

France 60 fr.

Etranger 70 fr.

CÉLÉBRITÉS ÉTRANGÈRES

EINSTEIN	4.50
Gabriel d'ANNUNZIO	4.50

Éditions de la Nouvelle Revue Critique
16, rue José-Maria de Heredia - : - PARIS-VII^e

COLLECTION CRITIQUE

Célébrités d'Hier

(1^{re} Série)

(12 volumes tous parus)

MISTRAL, par F.-J. Desthieux.....	4.50
TAINE, par F.-J. Desthieux.....	4.50
MIRBEAU, par Maxime Revon.....	5.25
ROSTAND, par Keller-Lautier.....	6. >
VERHAEREN, par A. de Bersaucourt.....	5.25
HUYSMANS, par André Thérive	5.25
SAMAIN, par A. de Bersaucourt.....	4.50
VERLAINE, par Henri Strentz.....	5.25
BAUDELAIRE, par Gustave Kahn	5.50
Guy de MAUPASSANT, par G. de Lacaze-Duthiers ..	5.50
Rémy de GOURMONT, par Legrand-Chabrier.....	4.50
Léon BLOY, par Edouard Mas.....	5.50

Célébrités d'Aujourd'hui

(2^e Série)

(12 volumes tous parus)

Claude FARRÈRE, par Maxime Revon.....	4.50
Maurice BARRÈS, par J.-N. Faure-Biguet.....	5.25
Henri BORDEAUX, par Jules Bertaut	5.25
J. et J. THARAUD, par Jean Bonnerot.....	5.25
Paul CLAUDEL, par Gonzague Truc.....	4.50
Georges COURTELINE, par François Turpin.....	5.25
G. de PORTO-RICHE, par Henry-Marx.....	4.50
Henri BERGSON, par Gilbert Maire.....	5.25
André GIDE, par Georges Gabory.....	4.75
Jean GIRAUDOUX, par Maurice Bourdet.....	6. >
Léon DAUDET, par Edouard Mas	10. >
Marcel PROUST, par Jean Jacob	8. >

Le premier cycle de la collection

"ESSAIS CRITIQUES"

Comprendra 14 volumes

ERNEST SEILLIÈRE, membre de l'Institut :
LES GONCOURT MORALISTES (Paru)

FERNAND BALDENSBERGER :
ALFRED DE VIGNY (Paru)

PIERRE LASSERRE :
DES ROMANTIQUES A NOUS (Paru)

MARCEL BRION
RUDYARD KIPLING

ANDRÉ CŒUROY :
APPELS D'ORPHEE (Paru)

GASTON RAGEOT :
PRISE DE VUES (Paru)

ANDRÉ FONTAINAS :
MES SOUVENIRS DU SYMBOLISME (Paru)

JACQUES BOULENGER :
LE TOURISTE LITTÉRAIRE (Paru)

ANDRÉ THÉRIVE :
DU SIÈCLE ROMANTIQUE (Paru)

ÉMILE HENRIOT :
ESQUISSES ET NOTES DE LECTURE (Paru)

GONZAGUE TRUC :
LES IDÉES VIVENT... (Paru)

ALFRED POIZAT :
DU CLASSICISME AU SYMBOLISME

ÉDOUARD MAYNIAL :
FLAUBERT ET SON MILIEU (Paru)

MAURICE MARTIN DU GARD :
VÉRITÉS DU MOMENT (Paru)

Conditions de vente : *A l'exemplaire* :
Sur papier ordinaire Fr. 12
Sur alfa 16

En souscription :
(Le titre *FLAUBERT ET SON MILIEU* n'existant pas sur Alfa et les titres *DES ROMANTIQUES A NOUS*, *DU SIÈCLE ROMANTIQUE* et *ESQUISSES ET NOTES DE LECTURE* étant épuisés sur ce papier, les souscriptions aux 13 volumes sur Alfa partiront du numéro 4, ne comprendront pas le numéro 7 et chevaucheront sur le cycle suivant.)

Les 14 volumes sur papier ordinaire Fr. 150

Les 13 volumes sur alfa (souscription limitée strictement à 50 exempl.) 180

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE
16, rue José-Maria de Heredia, PARIS (VII^e)

IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION, 12, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'ÉPÉE — PARIS

P9-AQU-735